JEAN HARLEZ

VINGT ANS EN 1944

de MERS-EL-KÉBIR à BERLIN

JEAN HARLEZ
VINGT ANS EN 1944

Cette Histoire n'est pas une version concoctée par quelque histrion évoluant dans les eaux troubles du pouvoir politicien mais l'Histoire vécue par un simple combattant, parmi d'autres, un obscur, un sans grade, pendant la seconde guerre mondiale.

Eléments de tête de la Première Division Blindée, nous n'avons libéré ni les Champs-Elysées, ni la cathédrale de Strasbourg, ni le Nid d'Aigle de Berchtesgaden. Plus simplement, nous avons repoussé « l'Allemand » au-delà des Vosges et de la plaine d'Alsace, jusqu'aux confins du Tyrol autrichien.

Nos Champs-Elysées à nous, c'étaient les cols enneigés des Vosges, la mort omniprésente dans le froid, la boue et la neige de l'hiver alsacien. C'était notre longue marche, depuis les plages de Saint-Raphaël où les chalands nous avaient jetés, jusqu'aux rives du Rhin et, plus tard, du Danube. Longue marche jalonnée ça et là de modestes tombes ou d'humbles tumulus, auprès de petits villages oubliés de la France profonde.

Tout cela a été vécu obscurément, sans aucune arrière-pensée, et bien loin des zones où certains spécialistes fabriquent de la gloire au profit d'une frange revendicative et propagandiste de la population.

Ce récit est authentique jusque dans les moindres détails.
Je l'ai écrit pour mes petits enfants.

Nous sommes en août 1944 et je viens d'avoir vingt ans.

Jean Harlez est né à Amiens le 26 mars 1924.
Ses parents émigrent en Algérie alors qu'il n'a que deux mois.
Engagé volontaire le 22 avril 1943 pour la durée de la guerre, il ne rejoindra l'Algérie qu'en septembre 1945, avant de la quitter définitivement en 1962 à l'indépendance.

Jean Harlez

VINGT ANS EN 1944

de MERS-EL-KEBIR à BERLIN

Pour mes petits-enfants

Ce récit est dédié à tous les Patriotes courageux qui ont, au sacrifice de leur vie, combattu et chassé l'ennemi envahisseur hors de FRANCE.

« On ne subit pas l'avenir, on le fait ».
Georges BERNANOS

Composition d’une Division Blindée

Trois Régiments de chars moyens (Sherman) armés de canons de "75 mm"
Un Régiment d'infanterie porté à trois Bataillons
Un régiment de reconnaissance.
Un Régiment de Tanks destroyers armés de canons de "76,2mm"
Une Artillerie Divisionnaire à trois groupes de "105mm" automoteurs
Un groupe d'Artillerie antiaérienne
Un Bataillon du Génie et de Services.
Un Bataillon Médical.

Composition du Combat-Command 2 :

Un **Combat-Command** est un groupement tactique.

Commandant du CC2 : Colonel KIENTZ
Chars: 5ème RCA : Chef d'Escadron DE BEAUFORT
Infanterie: 1er Bataillon de Zouave : Chef de Bataillon BARBIER
Artillerie: 3ème groupe du 68ème RAA : Chef d'Escadron ELIET
Reconnaissance : 1er Escadron 3ème RCA : Capitaine BLASSELLE
T.D. Antichars : 3ème Esc 9ème RCA : Capitaine GIRAUD
Génie: 1ère compagnie du 88ème Génie
Réparations: 2ème Escadron du 11ème GERD
Santé: 2ème compagnie du 15ème Bataillon Médical

TANT QU'IL EN RESTERA UN

Peloton *TREHU*

Groupe AM:

DUGUAY-TROUIN
Chef de Voiture : Lieutenant TREHU
Tireur : Cavalier DE SAINT-POL
Conducteur : Cavalier PETITDEMANGE
Radio : Cavalier CARRE

DUGUESCLIN
Chef de Voiture : Maréchal des logis FAUDI
Tireur : Cavalier SANCHEZ
Conducteur : Cavalier PORCU
Radio : Cavalier HARLEZ

DUPLEIX
Chef de voiture : Brigadier Chef SIMONET
Tireur : Cavalier FRAILINI
Conducteur : Brigadier CASTANET
Radio : Cavalier REYNARD

DESAIX
Chef de voiture : Brigadier SOING
Tireur : Cavalier METRAL
Conducteur : Cavalier RIGAUD
Radio : Cavalier VAN DE VYVERE

Groupe DODGE:

ACAM
Chef de voiture : Maréchal des logis LARBI
Conducteur : Cavalier BENAS
Tireur : Cavalier RESSOUS

ACAM
Chef de Voiture : Brigadier BENAOUADJ
Conducteur : Cavalier LALEUF
Tireur : Cavalier TOUAMI

Groupe Jeep:

Jeep Radio 433.434
Chef de voiture : Maréchal des logis DARNAUDERY
Conducteur : Cavalier ANDRE
Passager : Cavalier NAÏMI

Jeep 413.072
Chef de voiture : Cavalier PFRIMMER
Conducteur : Cavalier FERRAND
Passager : Cavalier ATMANI

Jeep 433.430
Chef de voiture : Cavalier VEUILLET
Conducteur : Cavalier PUJANTE
Passager : Cavalier BENDERADJI

Jeep 433.433
Conducteur : Cavalier DI FRANCISCO
Passager : Cavalier LIAUTIER

Char DROUOT
Chef de Voiture : Maréchal des logis SAINT-MARC
Mécanicien : Brigadier CAVELARD
Tireur : Cavalier JEGOU
Aide Mécanicien : Cavalier BEAUSSENS

Half-track
Chef de Voiture : Cavalier FEINKBENNER
Conducteur : Cavalier VIDAL

Moto Solo
Conducteur : Cavalier DAMESTOY

JOURNAL DE MARCHE
du
Cavalier
HARLEZ Jean

Radio de l'A.M.
DUGUESCLIN.

1er Peloton

1er Escadron

3ème Régiment de Chasseurs d'Afrique.

Combat-Command n°2
1ère Division Blindée.

P R O L O G U E

Je suis soldat de 2ème classe au 3ème Régiment de chasseurs d'Afrique, Régiment de reconnaissance de la 1ère Division Blindée ; Reconnaissance consistant à opérer des raids de cavalerie rapides, meurtriers, mais surtout des missions destinées à prendre contact avec l'ennemi, évaluer ses forces, ses moyens, déterminer ses positions, ses intentions, reconnaître ses unités. N'engager le combat qu'en position de force, rompre le contact dans le cas contraire.

J'occupe le poste de "Radio" de l'AM DUGLESCIN, Antoine SANCHEZ (tireur) et Fernand PORCU (conducteur), complètent l'équipage dont le Maréchal des logis FAUDI est le chef.
En dehors des missions à pied, d'éclaireur, d'agent de liaison ou de démineur, mon rôle de "Radio d'AM" consiste à effectuer les liaisons radio avec les autres éléments du peloton qui comprend 4 AM, 4 Jeeps, 1 Char M8, 1 Half-Track, 2 ACAM, 1 Moto.

A Assi ben Okba (juillet 1944)

Une année d'entraînement ininterrompue nous a conduits sur cette colline dénudée, brûlante, d'ASSI-BEN-OKBA.
Nous savons que c'est ici, dans cette véritable fournaise, que nous effectuons notre dernière étape en ALGERIE.
Nous laissons enfin, et bien volontiers, derrière nous les scorpions de MERCIER-LACOMBE, les serpents de FRANCHETTI, NAZEREG, les nuages de moustiques de LA MACTA avec les crises de paludisme, la faim constante et lancinante, le chapardage qui nous aidait à subsister, le "système D "aussi qui nous permettait toujours de nous en sortir.

En cette Veillée d'Armes d'août I944 nous mettons une dernière main à la préparation de notre "Blindée", qui sera pour nous notre espoir de salut ou notre cercueil dans les terribles épreuves qui nous attendent et les pièges qui nous guettent.
Aujourd'hui le camp de "BEN-OKBA, avec ses centaines de marabouts alignés à perte de vue sous le soleil de plomb et les tourbillons de poussière ocre jaune, nous fait entrevoir la fin de toutes nos peines et l'épilogue de cette interminable étape algérienne mais aussi le début d'une glorieuse aventure.

Nous avons commencé le "Waterproofing" de tous les véhicules et nous travaillons avec ardeur car le temps des exercices est aujourd'hui révolu. Certains éléments du "CC1"sont déjà embarqués et notre tour ne saurait tarder car certaines gardes que nous effectuons sur le port de MERS-EL-KEBIR nous permettent de découvrir la formidable fourmilière humaine s'affairant vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'embarquement de tout le matériel de notre Division blindée.

Bientôt nous percevons nos derniers équipements comprenant pansements individuels, rations "D" et munitions.

Ce sont maintenant les dernières heures que nous vivons sur le sol africain.

*

O P E R A T I O N
« D R A G O O N »

C A M P A G N E
D E F R A N C E

Le débarquement

Le 9 août 1944

Le grand jour tant attendu est enfin arrivé.

Le matin, un convoi de GMC américains est venu nous prendre en charge à ASSI-BEN-OKBA et nous ramène à MERS-EL-KEBIR en traversant toute la ville d'ORAN.

Il est neuf heures du matin quand le long convoi traverse la ville sous les yeux de la population qui nous fait des signes d'amitié et qui comprend très vite la destination des camions. Nous nous étonnons de voir que tout cela est fait au grand jour, au vu de tout le monde et, évidemment, un événement qui ne peut passer inaperçu à la connaissance des Allemands mais les chefs savent ce qu'ils font.

Nous embarquons en bon ordre en suivant les numéros qui nous ont été attribués et marqués sur nos casques et qui devront ordonner aussi notre débarquement.

En franchissant la passerelle du bateau une musique du bord nous berce du chant des adieux "Ce n'est qu'un au revoir", repris en choeur par quelques amis et parents venus saluer un être cher, peut-être pour la dernière fois.
Rapidement embarqués à bord du bateau aménagé en transport de troupes avec ses cabines garnies de lits superposés, nous nous installons avec le peu d'équipement qui nous accompagne : notre armement individuel, pour moi ma carabine à répétition automatique, un lot de munitions en chargeurs disposés dans une cartouchière souple en tissus léger, des pansements individuels, un havresac avec des effets personnels réduits au minimum, ainsi que deux jours de rations de survie ou ration "D".

La journée se passe sans histoire et, en montant sur le pont, nous pouvons découvrir alentour et à moitié immergés, les restes de l'Escadre française coulée dans le port par les Anglais quatre ans plus tôt.

Le soir, une alerte aérienne nous oblige à rejoindre nos cabines. Les servants des pièces de DCA rejoignent rapidement leurs postes de combat tandis qu'en quelques minutes les pots fumigènes ont vite fait d'envelopper tout le port sous un impénétrable nuage de fumée de toutes les couleurs, ce qui aura pour effet d'ôter toute efficacité au raid des avions allemands.

Dans la nuit, le sourd bourdonnement des machines s'amplifiera et notre bateau, le "JAMES PARKER", quittera le port pour le meilleur ou pour le pire (la veille tous les véhicules accompagnés de leurs conducteurs avaient été embarqués sur deux Liberty-Ships : "EDWIN GOODKIM" et "GROSBY NOVES").

Au petit matin, lorsque nous montons sur le pont, le port de MERS-EL-KEBIR est déjà loin. Nous nous apercevons que notre bateau, qui se trouve au milieu d'un convoi de quatre transports, est accompagné de deux torpilleurs dont les "va et vient" incessants et rassurants autour du convoi nous font penser aux chiens de berger surveillant le troupeau.

Toute la journée nous longeons la côte algérienne d'ouest en est. Bientôt nous dépassons la ville de PHILIPPEVILLE, que nous reconnaissons facilement, quand notre convoi vire de bord pour reprendre le chemin du retour. Le premier étonnement passé une crainte nous envahit. Tout ceci n'est peut-être qu'une farce et nous allons rejoindre nos cantonnements africains. Cette seule pensée nous fait frémir. Mais la raison l'emporte et nous comprenons vite que tout cela est prévu et organisé puisque bientôt notre convoi est rejoint par d'autres transports venant d'autres ports algériens. Aussi, nous reprenons notre nonchalance au rythme de la vie à

bord, sur la mer d'un calme absolu, sous un ciel d'un bleu sans nuage, bercés par une musique ininterrompue.

Mais ce que nous attendons avec le plus d'impatience c'est la révélation, par le commandant américain du bateau, de notre lieu de débarquement. Ce document secret et scellé devra être révélé à une heure précise et annoncé par les haut-parleurs du bord. Aussi, les pronostics vont bon train et chacun de parler de l'ITALIE, d'autres de la GRECE, mais dans le coeur de tous un secret espoir : la FRANCE.

Bientôt la nouvelle arrive enfin et fait l'effet d'un coup de tonnerre : le Débarquement aura lieu en FRANCE, et plus précisément dans la baie de SAINT-TROPEZ. Aussitôt un cri de joie sort de toutes les poitrines et un immense "Hourra" retentit sur la mer. Tout le monde saute de joie, rit, s'embrasse tandis que certains laissent échapper une larme. La joie étreint tous les coeurs car nous savons que maintenant nous avons atteint le point de non-retour. Le moment d'émotion passé, la vie à bord reprend son cours, coupée le midi et le soir par le défilé au réfectoire où les repas américains sont copieux et d'excellente qualité mais, malheureusement, mal arrosés car le pinard est remplacé par le café au lait que certains ont du mal à déguster. Puis, à la nuit tombante, la cérémonie rituelle du rejet, par-dessus bord, des tonnes de déchets des cuisines qui auront, toute la nuit, le temps de se disperser et éviter d'offrir de bonnes pistes aux sous-marins ennemis continuellement en chasse.

Le 14 août 1944

D'importantes formations de bateaux de guerre nous doublent. Les bombardiers nous survolent et nous dépassent. Le canon tonne, au loin. Les bombardements sont perceptibles.

Enfin, vers 16 heures, moment inoubliable, une mince ligne sombre apparaît à l'horizon, parsemée de minuscules points blancs, autant de villas perdues au milieu de la forêt provençale : C'est la FRANCE.

Le spectacle est partout, devant, mais aussi autour de nous.

Un rassemblement à perte de vue de bateaux de toute sorte, bateaux de guerre, transports de troupes, Liberty-Ships, LSI, LST, chacun d'eux surmonté à ses extrémités par de gros ballons ou "saucisses", maintenus au-dessus d'eux par des câbles d'acier, évitant ainsi les attaques aériennes des bombardiers en "piqué", attaques terriblement meurtrières.

Le 15 août 1944

Ce jour d'Assomption se lève sur ce que ROMMEL appelait deux mois plus tôt « Le Jour Le Plus Long ».

Les premières vagues d'assaut ont déjà pris pied sur certaines plages mais, devant nous, la plage de SAINT-RAPHAËL est inabordable et les tentatives des forces spéciales restent sans effet.

Des obus de gros calibre tombent près d'un Destroyer à notre gauche et provoquent de grosses gerbes d'écume. De notre côté, les batteries de bord, ainsi que celles de Croiseurs et Torpilleurs français présents au rendez-vous, bombardent sans arrêt les points de résistance allemands, causant quelques incendies sur quelques points de la côte.

Depuis le matin nous sommes parés et équipés de nos Battl-Dress, casques et havresacs chargés à bloc. Nous avons aussi remplacé le gilet de sauvetage de liège par une ceinture très légère

et gonflable à volonté par simple pression sur un bouton, ce qui nous rend plus libres de nos mouvements.

L'après-midi l'attente continue. Mais vers dix-neuf heures une alerte aérienne nous oblige à regagner les cabines. Nous avons le temps d'apercevoir les avions allemands, évoluant à très haute altitude, mais aussitôt pris à partie par les canons de 20 mm antiaériens de notre bord se joignant à la DCA des autres navires.

Les avions allemands auront quand même le temps de lâcher leurs bombes sur les plages.

Mais le soir, mon perfide ennemi, qui n'a cessé de me harceler depuis vingt ans, n'a pas trouvé mieux que de se réveiller en ce jour exceptionnel. Les premiers frissons précurseurs du paludisme commencent à apparaître, malgré les dizaines de cachets de Quinacrine ingurgités depuis un mois.

La fièvre ne tarde pas à son tour à se déclarer et c'est dans un bien triste état que je vois arriver la nuit.

Le 16 août 1944

Le matin, tandis que les véhicules sont débarqués des cargos et rejoignent les points de ralliement en forêt de GRIMAUD, de notre côté la situation est toujours la même mais notre plan de débarquement est légèrement modifié et c'est à la plage de LA FOUX que nous prendrons pied.

Vers midi, le ciel s'est brusquement assombri et de gros nuages noirs s'amoncellent au-dessus de nos têtes. Tandis que la fièvre continue de m'accabler, je grelotte malgré la chaleur, et de grosses gouttes de sueur ruissellent dans mon cou.

Mon chef constate que j'ai mal choisi le moment pour piquer ma crise de palu et le seul encouragement que je pense attendre en pareille occasion c'est la devise « Marche ou Crève ».

Déjà les montres indiquent dix-huit heures lorsque l'ordre est donné d'embarquer dans les chaloupes. Rapidement, les filets de grosses mailles de chanvre sont basculés par-dessus bord et, immédiatement, les premiers désignés commencent à embarquer.

Mon tour arrive. Je crois que l'émotion de cet instant me fait oublier toutes mes peines. La brise de mer m'envoie une bouffée d'air frais. Je rassemble toute mon énergie et le peu de forces qui me restent pour enjamber à mon tour le bord puis descendre l'échelle de corde et sauter dans l'embarcation, malgré le "Barda" de trente kilos que je porte sur le dos, comme tous mes camarades.

Le "Landing-Craft" dans lequel nous avons pris place est couvert et nous pouvons nous asseoir sur les bancs disposés de chaque côté, sur toute la longueur.

Surprise agréable, nous partageons le voyage avec une vingtaine de PFAT du 15ème Bataillon médical équipées, elles aussi, comme nous, des casques et Battl-Dress.

Dès le départ de la barge, les filles entonnent toutes en coeur, un chant qui durera jusqu'au moment où un choc assez sec nous avertira que nous venons de toucher le sable de la plage. Aussitôt la rampe se rabat comme un pont-levis. Rapidement, nous sautons sur le sable et franchissons les quelques dizaines de mètres qui nous séparent de la lisière des bois.

Machinalement, je ramasse à mes pieds un beau couteau de poche gravé au nom d'un soldat américain qui a peut-être fini son aventure sur cette plage.

Immédiatement, on nous dirige en colonne à travers bois vers l'intérieur des terres. Je jette un dernier regard en arrière pour admirer, une dernière fois, l'incomparable spectacle de cette immense Armada de deux mille bateaux. Puis je m'engage dans cette file bigarrée de soldats de toutes armes : tirailleurs, artilleurs, goumiers, débarqués au hasard de l'arrivée des chalands, et dont les unités devront se reconstituer quelque part dans l'arrière pays.

Sur notre chemin, dans un petit cabanon, un homme est là. Il nous offre à boire. Il nous dit toute sa joie de se trouver là en ce jour mémorable mais il nous fait part de son regret de savoir qu'au village voisin, des soldats noirs, des forces spéciales de l'armée américaine, ont commis viols et exactions.

Je reprends de nouveau ma marche en avant et, comme un automate, je continue à suivre le long cheminement à travers la forêt. Mais bientôt l'orage éclate soudainement avec une extrême violence. Un déluge s'abat sur nous et aussitôt un spectacle extraordinaire s'offre à nos yeux : les éclairs illuminent la baie et la foudre, comme attirée par les ballons captifs, s'abat sur les bateaux ancrés dans la rade. Sous l'effet de la foudre les câbles d'acier rougissent à blanc et, bientôt, les "saucisses" gonflées à l'hydrogène s'enflamment comme de gigantesques torches illuminant tout le paysage.

Il est neuf heures du soir et nous traversons le premier village français libéré : "COGOLIN". C'est du délire. La population est dans la rue. Un homme me tend une bonbonne de vin. Je bois avidement à même le goulot afin d'étancher la soif que ma fièvre a attisée.

Je traverse la grande rue transformée en champ de foire. Dans une remise, à la sortie du village, j'aperçois quelques copains affalés dans la paille, la bouteille à la main. Mon brave VAN DE VYVERE me kidnappe au passage et m'oblige à partager leur "pause-café" mais je sais que si je m'arrête je ne pourrai pas repartir et, après avoir avalé un grand verre de genièvre, je reprends ma marche en avant.

Devant moi se trouve un pont et, vingt mètres plus loin, un gros arbre sur le bord de la route. Je sens mes forces m'abandonner ; mes jambes ne me portent plus. Je me traîne jusqu'à l'arbre et je m'affale sous mon abri hypothétique. Je fais un effort terrible pour dégager ma toile de tente pour m'y envelopper mais, peine perdue, je n'en ai pas la force. Je baigne dans l'eau comme dans une cuvette et je pense alors, que j'entame peut-être mon dernier sommeil. C'est vraiment trop idiot de finir ainsi. Et je sombre dans un profond sommeil.

Le 17 août 1944

Le matin quand j'ouvre les yeux, la campagne est magnifique, le soleil radieux. Dans mon arbre, les oiseaux chantent. Je n'ai plus de fièvre. Je me sens bien, il n'y a pas de doute, je me réveille au paradis. Mais quand je regarde autour de moi, je m'aperçois que je ne suis pas tout seul. Cinq ou six camarades, comme moi, ont passé la nuit sous mon arbre pour se mettre à l'abri de l'orage. Nous nous retrouvons ainsi un petit groupe hétéroclite. Je regarde l'heure : il est neuf heures du matin et nous nous apprêtons à reprendre notre route, lorsqu'un motard de notre PC débouche sur la route. Il est chargé de récupérer les égarés de la veille et de les diriger dans leurs unités respectives.

En peu de temps je rejoins mon escadron qui stationnait tout prêt de là, au beau milieu d'un bois dont les arbres sont assez

clairsemés. Les filets de camouflage ont été disposés au-dessus des AM et des autres véhicules, ce qui les rend à peu près invisibles.

Initiative judicieuse, puisque peu de temps après les avions allemands tournent au-dessus de nous comme des aigles au-dessus de leur proie. Mais, peine perdue, notre camouflage se révèle suffisamment efficace.

Notre journée se termine avec comme seuls ennemis, des nuées de taons qui nous harcèlent et nous obligent à nous badigeonner de liquide mal odorant pour nous protéger.

Le soir la garde est organisée autour du campement. Les consignes sont sévères car des groupes de "commandos" allemands sont répandus dans les bois et égorgent les sentinelles. Et c'est avec gravité et sérieux que j'entreprends ma première faction en territoire occupé par l'ennemi.

Tout le monde est agité et le lever du jour arrive à la satisfaction générale.

Le 18 août 1944

Notre première mission consiste à occuper une importante voie de communication entre TOULON et BRIGNOLES, dans le massif des MAURES.

Nous postons nos AM en embuscade et, le cas échéant, en position de couper la retraite aux éléments de la WEHRMACHT tentant de s'échapper de TOULON. Mais la journée se passe sans incident et notre longue attente dans la montagne restera sans effet, les Allemands ne pouvant s'échapper de TOULON encerclé.

La poursuite

Le 19 août 1944

La grande randonnée libératrice commence avec tous les villages que nous traversons. L'exubérance des habitants fait plaisir à voir. Sachant que nous venons d'AFRIQUE, certains s'adressent à nous en petit nègre : "miam-miam", "glou-glou", avec force gestes incompréhensifs. Cela nous amuse beaucoup mais quand ils apprennent que nous sommes français, comme eux, et aussi civilisés, alors c'est la fête et les bonnes bouteilles affluent dans les véhicules.

Vers midi une patrouille est lancée sur PIERREFEU où la liaison est prise avec les Américains du 6ème corps. Un Scout-Car des Fusiliers Marins de la 1ère DMI est déjà arrivé dans le village.

Dans l'après-midi, dans le cadre du CC2, nous sommes détachés et intégrés à un groupement spécial commandé par le Colonel DE BEAUFORT et dont les SHERMANS du 5ème RCA constituent la force principale. Le groupement doit faire mouvement en direction de TOULON mais c'est le lendemain que l'ordre sera donné d'avancer.

Le 20 août 1944

Nous lançons une patrouille sur CUERS sans incident. Nous poursuivons sur SOLLIES-PONT mais, avant d'atteindre le village, un barrage d'artillerie nous oblige à stopper et planquer les AM sur les bas-côtés de la route.

Les chars qui nous dépassent essuient les tirs des canons allemands qui parviennent à toucher deux SHERMANS. Nous

maintenons notre position jusqu'au soir où nous avons le loisir d'observer un bombardement aérien américain, en piqué, sur les défenses de TOULON. Nous pouvons distinguer nettement les bombes larguées des appareils, les points d'impact et les explosions qui s’ensuivent.

Pour ne pas être en reste, l'artillerie, de son côté, entreprend un pilonnage en règle des positions allemandes des Forts de TOULON.

Le 21 août 1944

Le matin nous sommes relevés par les Coloniaux du RICM, dont les premiers engagements ont été meurtriers et ont laissé des traces dans leurs rangs. Nous traversons BRIGNOLES, bien abîmé par les récents combats.

Nous partons en direction d'AIX-MARSEILLE. Nous avons traversé une partie de la SAINTE BAUME et, vers midi, nous atteignons la plaine devant AURIOL. Le terrain est plat mais boisé. Au cours de notre avance, un incident éclate dans notre équipage.

PORCU, le conducteur, a mal compris un ordre du Chef FAUDI et, à une bifurcation, prend le chemin de droite au lieu de celui de gauche. Il est alors agressé violemment par le chef qui, se saisissant de son propre casque et tout en invectivant notre conducteur, lui en assène un violent coup sur la tête. Mais la circonstance aidant, et les nerfs étant soumis à rude épreuve, les Allemands pouvant à chaque instant nous mettre hors de combat, la réaction de PORCU est extrêmement violente. Après avoir stoppé son véhicule, il bondit hors de son habitacle et, le poing en avant, s’apprête à frapper. In Extremis, il parvient à se dominer et lance : « Ne recommencez plus ça, plus jamais ça ! ».

Cette petite mise au point évitera peut-être, par la suite, des incidents aux conséquences beaucoup plus graves. Le moment d'émotion passé, tout se calme. Personnellement, je ne porte pas une particulière sympathie à notre Chef, je partage en cela le sentiment de plusieurs de mes camarades qui sont l'objet de brimades et subissent l'attitude méprisante de celui-ci.

Notre progression continue et nous atteignons le carrefour de LA POMME, solidement tenu par les tirailleurs du 7ème RTA, malgré un pilonnage en règle de l'artillerie allemande.

A treize heures nous atteignons "LA DESTROUSSE", évacuée par les Allemands. Les habitants nous font un accueil chaleureux et nous recueillons des renseignements importants qui nous permettent d'éviter d'attaquer nos ennemis de front. Ceux-ci étant installés solidement dans les carrières surplombant le village de PEYPIN, nous décidons de passer par un petit chemin serpentant à gauche de la nationale et, à quatorze heures, l'ordre d'avancer est donné.

Minute pleine d'émotion pour tous car maintenant c'est véritablement notre "Baptême Du Feu" que nous allons vivre et chacun devra être à la hauteur de sa tâche. En quelques minutes, les blindées sont en position d'attaque, renforcées par le groupe soutien, Jeeps, ACAM et Char.

Quelques dizaines de mètres sont parcourues quand tout à coup nous prenons contact brutalement avec nos ennemis. L'AM DUPLEIX est prise à partie par des fantassins, dont l'un tente de lancer une grenade dans sa tourelle. Le brigadier SIMONET parvient à l'abattre et à se dégager. DAMESTOY, le motard, attaqué à la mitraillette abandonne momentanément sa moto pour s'abriter dans un trou.

Notre char DROUOT attaque au 75 un point d'appui allemand installé dans la carrière à quelques centaines de mètres en face de nous mais son premier obus touche l'une des branches de l'arbre sous lequel il s'est dissimulé et le 75 explose à la sortie du tube, heureusement sans trop de dommages pour l'équipage.

Pour notre part nous avons effectué un premier bond en avant d'une centaine de mètres. Le terrain devant nous est découvert et peu propice à un assaut. Nous arrivons quand même à nous dissimuler derrière un arbre plutôt rabougri.

Quelques secondes passent, quand un éclair fulgurant nous surprend, accompagné d'une forte déflagration. Nous sommes touchés ! Le tir allemand, un minen, a fait mouche du premier coup.

Nous sommes noyés dans la fumée et couverts de détritus. Je me retourne et je vois notre Chef FAUDI se tenir l'épaule gauche ensanglantée. Il faut battre en retraite car le prochain tir sera plus meurtrier.

Nous reculons jusqu'aux premières maisons du village, procédons à l'évacuation de notre chef et commençons à évaluer les dégâts. Le minen qui a percuté l'arbre sous lequel nous étions postés a fait l'effet de fusant en criblant d'éclats le côté gauche de l'AM. Les pneus sont crevés, le radiateur perforé ainsi que nos paquetages fixés autour de la tourelle. Je trouverai même de minuscules éclats à l'intérieur des cigarettes contenues dans ma musette tandis que les mines antichars disposées sur les flans de l'AM sont éventrées, mais heureusement inoffensives en l'absence de système d'amorçage.

Le Chef FAUDI évacué, le lieutenant TREHU, Chef de Peloton, nous envoie au centre de réparation de BRIGNOLES où nous

arrivons dans la soirée après une randonnée lente et entrecoupée de fréquentes haltes. Mais le GERD qui fait partie des services vient tout juste de débarquer et n'est pas encore installé. Malgré cela, chacun se met rapidement au travail, pendant toute la nuit, à la lueur des projecteurs. Au matin du vingt-deux, l'AM est remise sur pied.

Le GERD a installé ses camions ateliers au milieu d'une clairière. Ils sont disposés en cercle à la façon des chariots des anciens pionniers de l'ouest américain. Nous sommes leur premier client et faisons l'objet de toute leur sollicitude.

Bien entendu, nous racontons notre histoire sans oublier un détail : c'est que nous avons été mis hors de combat, alors que nous n'avons pas encore vu l'ombre d'un Allemand.

Le 22 août 1944

Nous avons profité de cette nuit passée à l'arrière pour prendre un repos bien gagné après cinq jours d'opérations ininterrompues et cinq nuits de gardes harassantes.

Le reste de la journée, nous stationnons dans le parc d'une grande demeure de Maître, sur la nationale, dans l'attente des ordres et coordonnées afin de rejoindre notre unité.

Le 23 août 1944

Après une étape particulièrement agréable, sur les routes de PROVENCE ayant des allures de vacances, nous retrouvons la réalité en rejoignant notre unité qui stationne à ROQUEFAVOUR.

Le matin même, notre peloton avait été violemment bombardé par l'artillerie au carrefour de LA POMME qu'il avait pour mission de garder tandis que des incendies se déclaraient dans les bois de pins aux alentours. A ROQUEFAVOUR, notre peloton est déployé aux pieds de l'aqueduc en compagnie d'un peloton de chars légers du 2ème Cuirassier, d'une section du Génie et d'une section d'infanterie américaine.

Nous avons pour mission de protéger cet ouvrage contre une éventuelle attaque allemande ayant pour but sa destruction et priver ainsi toute l'agglomération marseillaise d'eau potable et, de ce fait, provoquer de grandes perturbations sur nos arrières.

Le 24 août 1944

Nous restons toute la journée aux pieds de l'aqueduc où nous pouvons nous reposer, remettre les véhicules en état et même nous baigner.

Mais pour nous l'événement principal c'est l'affectation de notre nouveau chef : le Maréchal des logis FOUQUE, sous-officier fourrier au PC de l'Escadron, il nous est affecté et devient notre chef de voiture sur l'AM DUGUESCLIN en remplacement du chef FAUDI.

Notre première impression est bien mitigée car notre nouveau chef n'est qu'un "gratte papier" mais il nous suffira de quelques jours pour constater que c'est quelqu'un de bien : un Grand Chef ; Il pourra compter sur notre absolu dévouement.

Le 25 août 1944

L'escadron au complet fait mouvement sur GRAVESON. L'accueil de la population est délirant. Nous bivouaquons dans un pré à la sortie du village.

Le soir, une partie de nos camarades se rend au village où un bal est organisé par la municipalité.

Le 26 août 1944

Sous le commandement du Maréchal des logis FOUQUE une demi-patrouille comprenant DUGUESCLIN et DESAIX pousse une reconnaissance sur CHATEAURENARD, déjà évacué par les Allemands. Nous patrouillons dans les environs du village sans résultat et rentrons à GRAVESON.

Dans le même temps, le peloton passe la DURANCE à gué, patrouille à ROGNONAS et rejoint lui aussi GRAVESON.

Les 26 et 27 août 1944

Notre marche en avant est quelque peu ralentie par le retard apporté par le ravitaillement en carburant que les services ont des difficultés à faire suivre. Néanmoins, toujours en partant de GRAVESON, nous effectuons plusieurs patrouilles sur CAVAILLON et PLAN-D'ORGON, mais toujours sans aucun incident.

Le 28 août 1944

Le soir nous quittons GRAVESON et partons tous feux éteints en direction d'AVIGNON. Nous roulons assez vite et la pénombre ne nous permet pas de voir à plus de vingt mètres devant nous si bien qu'au premier ralentissement c'est le choc. Nous télescopons l'AM qui nous précède et sommes percutés par celle qui nous suit.

Nous sommes projetés dans la campagne mais sans grand dommage car nos AM « c'est quand même du solide ».

Il est minuit lorsque nous arrivons au lieu-dit « LA POUPONNIERE ». Là, un énorme projecteur illumine le cours de la DURANCE où une compagnie du Génie s'affaire à terminer le pont qui nous permettra d'atteindre l'autre rive. Nous attendons environ une heure que le pont soit terminé et admirons nos camarades du Génie au travail sous ce projecteur qui a attiré des myriades de papillons de nuit qui virevoltent sous la lumière.

Enfin, le pont terminé, la DURANCE franchie, nous atteignons au petit matin les premières maisons d'AVIGNON.

Les 29 et 30 août 1944

Nous campons à l'entrée de la ville et pouvons y faire un tour pour nous changer les idées. Ici le vélo est roi et on ne voit que des filles en robes courtes et semelles de bois, d'ailleurs très gracieuses, malgré ce petit rien de tissu avec lequel elles réussissent à s'habiller.
Nous faisons connaissance avec quatre jeunes filles dont le premier comportement est froid avec nous. Nous en apprenons bien vite les raisons : les derniers bombardements aériens des Anglais, qui ont fait deux mille victimes dans la ville de

MARSEILLE, ont laissé de mauvais souvenirs dans la population qui se pose des questions sur leurs libérateurs. Mais nous sommes français et la jeunesse oublie vite ; nous devenons bientôt bons amis.

Le 31 août 1944

Vers deux heures du matin nous franchissons le RHONE. Rapidement, nous roulons le reste de la nuit à travers les CEVENNES et traversons successivement REMOULINS, UZES, ALES, VILLEFORT, LANGOGNE, PRADEL, que nous atteignons vers seize heures. Pendant le trajet je souffre de violentes coliques que les rares petits arrêts me permettent quand même d'aller calmer dans les vignes.

Partout le même accueil délirant de la population. Tous les véhicules sont couverts de fleurs tandis que de bonnes bouteilles, des corbeilles de fruits et autres friandises du pays, s'entassent dans les coffres des véhicules. Dans chaque village, c'est le même spectacle : les véhicules sont pris d'assaut par les habitants qui veulent fêter leurs libérateurs. Chacun veut grimper sur les AM pour nous serrer la main tandis que les filles nous sautent au cou et nous couvrent de baisers.

Parfois, comme à ALES, la joie fait place à la tristesse et à la colère. Les Allemands ont exercé des représailles sur la population civile. Ici, ce sont des maisons incendiées. Là où nous sommes, un garçon de quinze ans a été fusillé pour avoir ramassé dans un caniveau une poignée de cartouches abandonnées par des soldats peu désireux de continuer à se battre.

Partout les routes sont encombrées par des véhicules allemands incendiés par notre aviation. De nombreux chevaux encore attelés

gisent çà et là, la peau distendue par la fermentation de leurs entrailles ; Ils sont gonflés comme des ballons de baudruche.

Le 1er septembre 1944

Nous effectuons de nouvelles patrouilles dans les environs de PRADEL et traversons COUCOURON.

Encore une fois nos véhicules sont la proie de cette foule joyeuse et exubérante qui s'agglutine sur les AM. Malheureusement l'imprudence et la fatalité sont venues endeuiller cette journée. Un casque, posé sur le rebord de la tourelle de l'AM DESAIX, tombe malencontreusement à l'intérieur du véhicule, juste sur la pédale de commande de la mitrailleuse. Et le drame éclate, rapide, hallucinant : un civil est tué, plusieurs autres sont blessés. C'est la consternation générale et la liesse se transforme en tristesse.

Pourtant, malgré notre affliction, nous sommes obligés de poursuivre notre mission et les patrouilles se poursuivent jusqu'à la nuit tombante.

Le 2 septembre 1944.

Pendant que notre peloton part sur SAINT-ETIENNE et FEURS sous une pluie battante, notre AM est détachée auprès du PC léger de l'Escadron qui a formé un groupement spécial comprenant nos 2ème et 3ème pelotons, ainsi qu'une compagnie du 3ème Bataillon de Zouaves.

Au cours d'une halte, un personnage passablement éméché par ses très nombreux toasts à la libération offre un magnifique jambon à l'AM qui nous suit, après nous avoir solennellement promis ce cadeau. Les beans resteront encore aujourd'hui à notre menu.

Vers midi, nous atteignons enfin notre objectif : le village de MARCILLY qui constitue un important noeud de communication que nous avons pour mission de défendre, coûte que coûte, aux colonnes allemandes refluant du sud-ouest.

On nous a disposés en flanc-garde à la lisière sud du village et aussitôt le Maréchal des logis FOUQUE m'envoie en éclaireur aux alentours afin de vérifier le terrain et éviter une surprise.
Muni des jumelles de mon chef, je fais quelques dizaines de mètres en direction de la voie ferrée qui sépare le village de la lisière des bois. Je gravis le talus et là, stupéfaction, à trois cents mètres devant moi, traversant la voie ferrée, une colonne motorisée allemande défile sous mes yeux.

Sur-le-champ, nous disposons notre AM sur le ballast à défilement de tourelle, et ouvrons immédiatement le feu de notre "37"et mitrailleuse de "30". En quelques secondes, le passage est totalement battu par notre tir et les premiers camions sont touchés et commencent à flamber. Pourtant les Allemands tentent à tout prix de passer. C'est pour eux une question vitale.

Les passages se succèdent, accompagnés de notre tir qui se révèle de plus en plus meurtrier.

Malgré cela, une partie du convoi allemand est déjà parvenue à l'entrée du village et le bruit des combats nous avertit de la proximité de nos ennemis dès les premières maisons du village.

Nous continuons le bombardement du carrefour qui devient bientôt infranchissable du fait des véhicules immobilisés en son milieu. Mais l'infanterie allemande réorganisée, et en nombre supérieur, commence à exercer sa pression et nos premiers blessés sont déjà évacués.

Une Jeep passe en trombe près de moi. Je reconnais le brigadier COLOMB tenant dans ses bras notre copain GERBER, le visage ensanglanté et déjà sans vie. D'autres blessés, des Zouaves, passent devant nous pour être évacués. Les Ambulances de leur côté commencent leur interminable ronde.

La position va devenir intenable mais nous tiendrons tout de même jusqu'au soir et ce n'est qu'à la nuit que les Allemands réussiront à prendre provisoirement le carrefour.

Vers dix-huit heures, le lieutenant DESMOUTIS, qui commande le groupement, nous ordonne de rejoindre notre unité à LA CHASSAGNE.

Nous quittons rapidement le groupement en direction de VILLEFRANCHE. Nous roulons depuis quelque temps dans une région désertée par ses habitants, qui contraste avec la foule des jours précédents. Les bombardements aériens ont laissé des traces et les habitants se terrent dans leur maison. Cette grande banlieue de LYON que nous traversons nous semble bien hostile et étrangère. Pas un habitant ne se risque dehors et, tandis que les panneaux indicateurs sont détruits où déplacés, nous errons pendant des heures dans cet enchevêtrement de maisons éventrées, de véhicules incendiés et de détritus de toute sorte encombrant les chaussées. Là, au coin d'une rue, un homme est étendu, mort, sur la chaussée ; c'est un civil, les mains liées derrière le dos, qui a été exécuté par les Allemands.

La nuit est tombée et nous roulons toujours, seuls dans la nuit, avec l'espoir de découvrir un indice qui nous permettra de retrouver notre chemin et nos compagnons. Mais il faut en convenir, nous sommes bel et bien égarés.

Il est environ minuit quand nous atteignons enfin la SAONE. Depuis un moment nous roulons le long des berges, entre la SAONE qui coule à notre gauche et l'alignement des maisons d'habitation qui bordent la route à notre droite, toujours avec leur aspect abandonné.

Sur la rive opposée une canonnade ininterrompue illumine le ciel dans le lointain.

Nous avançons avec mille précautions, notre moteur à l'arrière tournant au ralenti et étant à peu près silencieux à bas régime, nous permet de passer à peu près inaperçu. Mais bientôt nous sommes arrêtés par une barricade élevée en travers de la route, faite d'arbres abattus et de diverses épaves trouvées sur place. Cette barricade, certainement élevée par les FFI, nous parait pour le moment infranchissable ; De plus, lassé de tourner en rond depuis une bonne partie de la nuit, notre chef décide de rester sur place et d'attendre le lever du jour.

Une rue débouche sur la droite devant la barricade. Nous postons notre AM à l'angle de cette rue, tout près de la barricade et, précaution élémentaire, j'effectue avec mon chef une petite reconnaissance à pied le long de cette rue transversale qui aboutit on ne sait où.

L'arme au poing, nous avançons prudemment dans l'obscurité et trouvons enfin, une cinquantaine de mètres plus loin, une lumière filtrant au travers de volets clos, au premier étage d'une habitation. Nous allons enfin savoir où nous nous trouvons.
Aussitôt FOUQUE se fait connaître : « Nous sommes des soldats français, répondez-nous ». Mais la lumière s'éteint aussitôt et tout retombe dans le noir. Une fois de plus, nous nous retrouvons seuls et complètement perdus. En désespoir de cause, nous rejoignons notre AM, et décidons d'organiser des doubles gardes

pour la nuit. Je prends la première garde à pied devant l'AM, tandis que SANCHEZ veille à son poste dans la tourelle. Tout est calme, si ce n'est le brouhaha du canon dans le lointain.

Une demi-heure se passe quand, brusquement, un puissant ronflement de moteur éclate derrière la barricade et c'est avec frayeur que je vois émerger, à quelques mètres de moi, juste au-dessus de la barricade, un terrifiant tube d'acier équipé de son frein de bouche.

Un instant paralysé de terreur, je regagne aussitôt mon poste dans l'AM tandis que tout le monde est réveillé. C'est peut-être nerveux mais, par la peur, nos dents se mettent à claquer toutes seules, sans que nous puissions les en empêcher.

Quand le "88" du Jagd-Panther émerge de la barricade, nous nous sentons perdus car le combat est inégal. Le "88" nous réduira en poussière avant que notre "37" ne parvienne à l'égratigner. Notre seul salut, c’est la fuite devant ce monstre de quarante-cinq tonnes.

Instinct de conservation, notre premier réflexe est de nous éloigner au plus vite de cette présence vraiment très désagréable. Mais notre situation est compliquée du fait que nous faisons face à la barricade, et manoeuvrer sur place pour faire demi-tour serait suicidaire. Aussi, nous fonçons plein gaz en marche arrière sur une quinzaine de mètres.

Nous nous apprêtons à faire demi-tour lorsqu'un premier obus de "88" nous effleure pour percuter le mur tout près de nous.

Tandis que le char commence à franchir la barricade pour mieux se saisir de sa proie, le miracle se produit. Une formidable explosion secoue le quartier. La barricade était minée et le char

allemand, déchenillé, est immobilisé sur celle-ci. Nous déguerpissons aussitôt et, tous feux allumés, nous fonçons droit devant nous, à l'aveuglette, sans savoir où nous conduira cette fameuse rue que nous avons tenter d'explorer à pied une heure plus tôt. Toujours tous feux allumés, nous parcourons cinq cents mètres environ pour tomber face à un bouchon antichar qui prend notre rue en enfilade.

Mais, un miracle n’arrivant jamais seul, les servants du canon de "57" mm, en batterie face à nous, ne tirent pas. Et c'est avec soulagement que nous reconnaissons nos camarades du 1er BZ qui nous accueillent avec surprise et curiosité, d'ailleurs bien partagée. Nous sommes vraiment heureux de voir notre aventure se terminer aussi bien.

Le lieutenant des Zouaves qui commande le poste, mis au courant de notre aventure, entreprend immédiatement d'envoyer un petit élément d'infanterie équipé d'un "57" antichar, à charge d'achever la destruction du Jagd-Panther que la mine n'avait fait qu'immobiliser.

Peu après la barricade s’embrase par l'incendie du char allemand qui nous avait causés tant de problèmes. Cette aventure aura eu au moins le mérite de nous permettre de dormir profondément tous les quatre, jusqu'au matin, laissant à nos amis les Zouaves le soin de monter la garde et de veiller toute la nuit sur notre sommeil.

Le 3 septembre 1944

Le matin nous nous mettons en route pour LA CHASSAGNE que nous rejoignons enfin vers midi. Le village, qui a été enlevé pendant la nuit par les Zouaves, est rejoint peu après par l'escadron tandis que notre peloton, qui a poussé au cours de la

journée des reconnaissances sur FEURS et LYON, nous rejoint vers dix-huit heures.

Au même moment, les grands-mères du village se sont mobilisées pour préparer un gros chaudron de bonne soupe qui sera bien venue et bien réconfortante pour tout l'escadron.

Le 4 septembre 1944

Au lever du jour nous partons en direction de VILLEFRANCHE. Vers neuf heures nous traversons ANSE où des accrochages se produisent depuis le matin. Des combats se déroulent dans le village même.

Nous poursuivons notre route jusqu'à VILLEFRANCHE où des combats sporadiques ont lieu un peu partout, le pays étant infesté d'éléments ennemis refluant de LYON et du sud-ouest.

A VILLEFRANCHE, une partie du peloton rejoint le groupement constitué par l'escadron de TD du Capitaine GIRAUD et une Cie d'infanterie du 1er BZ. Aussitôt le nettoyage de la ville commence.

Notre char DROUOT fait de nombreux prisonniers tandis que l'AM DESAIX, aux prises avec des éléments d'un "Kampf-Gruppe", parvient à abattre une cinquantaine d'ennemis et à en capturer autant, si bien qu'en fin d'après-midi VILLEFRANCHE sera complètement libérée, laissant des centaines de morts sur le terrain et plus de deux mille prisonniers.

De notre côté nous poussons une reconnaissance jusqu'à VILLARS où nous prenons contact avec les Américains de la 36ème Division US qui remontent la rive gauche du RHONE. En

cours de route de nombreux ennemis sont capturés. Là commence un cérémonial qui deviendra par la suite rituel. C'est la fouille des prisonniers. C'est ainsi que jumelles, pistolets, appareils photo et surtout montres, se feront un plaisir de changer de propriétaires. C'est comme cela que beaucoup d'objets volés en FRANCE par l'armée d'occupation retrouveront, à travers nous, un propriétaire plus légitime.

Nous quittons VILLARS pour lancer des patrouilles autour de VILLEFRANCHE et établir un bouchon sur un important carrefour, sans incident notable. Une formation de six "MESSERSCHMIT 1O9" nous survole à plusieurs reprises sans toutefois nous inquiéter. A la nuit tombante nous abandonnons notre surveillance pour rejoindre le village de CLUNY où nous passons la nuit.

Le 5 septembre 1944

Le peloton part en patrouille dans la région de GIVRY-BUXY, où nous rencontrons le peloton spécial du lieutenant LAMAZE qui vient d'être victime d'une attaque aérienne. Une autre patrouille sur CHARCEY, où un char allemand est signalé, ne donne aucun résultat.
Nous progressons avec une extrême prudence car l'expérience de nos camarades du char "M8" du 2ème peloton, détruit la veille à VILLEFRANCHE, nous sert de leçon (ayant eu l'imprudence de s'approcher à découvert d'une cinquantaine de soldats allemands mains en l'air, brandissant des drapeaux blancs mais qui cachaient un canon antichar, nos camarades ont payé de leur vie leur confiance aux lois de la guerre). Une controverse s’engage avec PORCU, notre conducteur, concernant mon volet. Je pense qu'il doit rester ouvert au cours des patrouilles et permettre une grande visibilité suivant la règle : voir avant d'être vu, au lieu d’une

visibilité médiocre en épiscopes, volets fermés, et dont la protection est toute relative. Mais chacun reste sur ses positions.

Nous atteignons l’après-midi SAINT-DENIS-DE-VAUX que les Allemands viennent d'évacuer. Mais les renseignements nous apprennent que nos ennemis ne sont pas loin et disposent en plus d'un canon antichar. Disposés en ligne à la sortie du village et renforcés d'un peloton de SHERMAN du 5ème RCA, nous attendons les ordres, qui nous parviennent enfin à la tombée de la nuit.

Le haut-parleur de notre "528" lance le mot fatidique qui décide de tout : « En Avant ! » Aussitôt, la ligne sombre des Blindés avance sur cette plaine qui nous sépare des bois. Notre objectif est à cinq cents mètres devant nous. L'émotion est grande chez tous car l'ennemi nous guette et nous savons que plusieurs d'entre nous ne reviendront peut-être pas. Mais nous continuons à avancer...

Une centaine de mètres vient d'être parcourue lorsqu'un éclair jaillit depuis la lisière des bois en face de nous, suivi d'une double explosion.

A vingt mètres de nous, sur notre gauche, un SHERMAN est touché. Il est enveloppé d'un nuage de fumée qui le dissimule. Aussitôt après, un second éclair jaillit à nouveau et, sur notre droite, c’est au tour de la DESAIX de subir le même sort que le SHERMAN. J'aperçois deux silhouettes bondir hors de la tourelle et s'écraser sur le sol, au pied de l'AM. Le troisième tir sera pour nous, nous ne pouvons pas y échapper.

Instinctivement je me colle contre la paroi de ma cabine. Je ferme les yeux. Ma respiration s'est arrêtée. Seul mon coeur bat à tout rompre. J'attends la mort. Mais les secondes passent et, pendant ce temps, le bruit de la canonnade devient assourdissant mais rien

ne vient. Bientôt tout s'apaise. L'accrochage est terminé, le silence retombe sur la campagne.

Pourtant dans la DESAIX, METRAL, RIGAUD et le Brigadier SOING sont blessés mais ils parviennent à se mettre à l'abri et seront évacués. Mon copain VAN DE VYVER, qui a laissé sa place de radio pour la conduite d'une PEUGEOT "301" récupérée à VILLEFRANCHE, échappe miraculeusement à la mort ; L'impact de l'obus se situe exactement sur la cabine radio de l'AM.

Un peu plus tard, une patrouille à pied conduite par le lieutenant TREHU arrive sur la position allemande qui a été abandonnée. Seul le canon de "37 PAK" est toujours là, abandonné par ses servants, et que nous pourrons récupérer.

Avec mille précautions, l'engin est examiné mais, malgré cela, un coup part qui fait rouler à terre le Lieutenant et l'Adjudant-chef COTTARD. Le canon est récupéré ainsi qu'une caisse d'obus que nous pourrons retourner contre ses anciens propriétaires. Les blessés sont évacués tandis que nous prenons nos dispositions pour nous replier sur SAINT-DESERT après avoir embarqué sur nos capots d'AM quelques Allemands capturés lors de l'accrochage. Ceux-ci sont conduits au PC léger de l'escadron à SAINT-DESERT où nous nous installons pour la nuit.

Pendant notre accrochage le char DROUOT, qui était engagé à BARRIZET avec les deux autres "M8" de l'Escadron et les "M5" du 5ème RCA, tirait sur des éléments à pied au fond de la vallée. Au cours du décrochage, une panne de boîte transfert a obligé l'équipage à abandonner le char et à nous rejoindre à SAINT-DESERT.

Le 6 septembre 1944

Nous partons en patrouille dans la région de FONTAINE. Nous progressons sur des chemins étroits et difficiles à travers bois et, depuis un moment, nous longeons la rive d'un canal où une glissade de l'AM DUGUAY-TROUIN manque de la faire basculer. Une ACAM permettra de la tirer de sa fâcheuse position. Nous arrivons vers midi dans une petite clairière où nous dispersons les véhicules à l'abri sous le couvert des arbres.

Une patrouille à pied est formée par le Maréchal des logis DARNAUDERY, DI FRANCISCO, PUJANTE et moi-même. Après deux kilomètres de marche nous tombons sur la voie ferrée et une sorte de cabanon où se sont réfugiés quatre cheminots allemands accompagnés d'un magnifique bouledogue. Nous rejoignons nos camarades avec notre prise et décidons de garder "Fritz", le bouledogue, avec nous dans le peloton.

Nous poursuivons notre route à travers bois et atteignons enfin CHARCEY dans l'après-midi. Les deux ACAM nous y rejoindront plus tard après avoir été prises à partie, mais sans conséquence, par une patrouille allemande.

Nous passons la nuit à CHARCEY, ayant pris toutes les précautions, un char étant signalé remontant vers NOLAY.

Le 7 septembre 1944

Nous arrivons à SAINT LEGER SUR DHEUNE où le Capitaine GIRAUD est aux prises avec un train blindé allemand qui remonte du CREUSOT.

Les canons de "76,2" des Tanks-Destroyers réussissent à immobiliser le convoi en touchant la locomotive, ce qui a pour effet d'obliger les Allemands à débarquer le formidable arsenal de chars, automoteurs et infanterie, qu'ils transportent et qui menacent maintenant le village de SAINT-LEGER.

Pourtant nous laissons sur place nos camarades du 5ème RCA ainsi que quelques éléments du CC2, Génie et Artillerie, et poussons notre reconnaissance jusqu'à COUCHE-LES-MINES où nous arrivons vers quatorze heures. Comme d'habitude l'accueil de la population est enthousiaste. Les cloches des églises se mettent à sonner, les drapeaux tricolores éclosent aux fenêtres, on nous couvre de fleurs et de cadeaux.

Mais notre mission principale consiste à intercepter et, si possible, à détruire, une importante colonne allemande forte de mille cinq cents hommes, signalée sur la route de NOLAY et se dirigeant vers CHAGNY.

Tandis que le peloton se lance à la poursuite de la colonne allemande, nous sommes désignés pour bloquer le village de Couche, afin d'interdire, coûte que coûte le passage, à une éventuelle autre colonne allemande, qui prendrait nos camarades à revers et les mettrait dans une très grave situation. En conséquence nous installons notre A.M. au centre du village en tenant sous notre feu la route d'Autun devant nous.

Depuis une heure, nous nous laissons bercer d'insouciance. Choyés par les gens du village, nous sombrons peu à peu dans la douceur de vivre en oubliant complètement une hypothétique apparition de nos ennemis.

Mais, tout à coup, un homme traverse la foule en courant et s'adressant à notre chef lui crie : ‘Une colonne motorisée se dirige

vers nous; Il y a toutes sortes de véhicules. Je pense que ce sont des Américains.’ L'homme ajoute : « si vous m'accompagnez, vous pourrez voir la route sur plusieurs kilomètres et observer à votre aise le convoi ».

Immédiatement FOUQUE me tend ses jumelles ; je prends ma carabine et je suis le bonhomme au pas de course, tandis qu'un vent de panique s'empare de la foule qui s’évanouit en quelques secondes.

J'entreprends un slalom avec le villageois à travers champs. Je me fraie un passage sous plusieurs haies de barbelés, et, comme je m'inquiète de notre éloignement du village, l’homme me répète inlassablement que nous sommes presque arrivés. Soudain, ma stupéfaction est immense quand je vois déboucher de la route, à cinquante mètres en face de moi, un camion bondé de soldats allemands, précédant une impressionnante colonne de véhicules de toutes sortes.

Je lui crie : "Fichons le Camp, ce sont des Allemands !" , tout en détalant à une vitesse que jamais plus mes jambes ne réussiront à égaler de toute mon existence.

Je m'attends à être tiré comme un lapin. Aussi comme un lapin, je m'efforce de courir en zigzag, et je frémis en sautant chaque haie à la pensée de rester accroché aux barbelés. Je rejoins enfin mon A.M., où le Maréchal des logis FOUQUE m'attend avec impatience.

Complètement épuisé, mes lèvres bougent mais les sons ne sortent pas. Je suis complètement asphyxié et aphone. D’un geste de la main, je touche le canon de "37" et, du doigt, je désigne l'endroit où il faut le pointer. C'est suffisant à mon copain SANCHEZ pour traduire mes gestes dans les faits.

Depuis une heure, nous sommes en position, dans le village, à l'angle du mur de l'église. L'A.M. est disposée en marche arrière, prête à démarrer si besoin est, tandis que la tourelle tournée vers l'arrière est dirigée vers la route que nous distinguons, à une centaine de mètres devant nous. Cette route traverse le flan boisé de la colline de gauche à droite, pour effectuer une vaste circonvolution avant de pénétrer dans le village, et déboucher par un virage à vingt mètres devant nous.

Nous sommes, tous les quatre, complètement seuls, face à plus de deux cent cinquante Allemands bien décidés à passer eux aussi, coûte que coûte. Les secondes s'égrainent dans une tension extrême, quand brusquement, devant nous, débouchant du virage, alors que nous guettions la colline, une FIAT "5 HP", conduite par un Capitaine accompagné d'un autre officier, surgit en face de nous à notre grande stupéfaction, et à celle non moins grande des Allemands, qui ont tout juste le temps de stopper leur véhicule et de sauter à terre, tandis que notre mitrailleuse lance une première rafale mal ajustée.

De mon côté, je m'apprête à ajuster le Capitaine dans le viseur de ma carabine. A dix mètres, il n'a aucune chance, les deux officiers ne pourront nous échapper. Mais au moment où je m'apprête à presser la détente de mon arme, notre conducteur, PORCU, qui depuis quelque temps, donnait des signes de panique à l'approche du danger, perd son sang-froid, et sans attendre les ordres de notre chef, démarre en trombe.

Les Allemands n'en demandaient pas tant, et lorsque notre Maréchal des logis lui intime l'ordre de reprendre notre position initiale, il est trop tard, les deux officiers ont disparu en laissant leur voiture sur le terrain. Nous pestons violemment car, non seulement les deux officiers allemands nous ont échappé, mais ils vont pouvoir organiser leurs troupes pour forcer notre barrage.

Mais nous n'avons pas le temps d'épiloguer, car un premier camion s'engage sur la route au flan de la colline. Obéissant à notre règle habituelle, nous le laissons passer, puis, lorsque le second camion s'engage, un obus explosif de notre "37" est tiré, et l'immobilise en flamme au milieu de la route.

Notre but est atteint, le convoi est bloqué, tandis que le premier camion est pris au piège et subira le même sort que le précédent.

Un événement inquiétant vient de compliquer notre situation : notre "528" vient de tomber en panne et nous ne pouvons obtenir la liaison radio avec le peloton. Impossible d'informer notre lieutenant sur la situation, pour permettre ainsi d'abréger la mission de nos camarades.

Notre situation devient inquiétante car il nous sera impossible de tenir bien longtemps devant plus de trois cents soldats allemands bien décidés à passer, et qui commencent déjà à investir le village.

C'est à ce moment que trois où quatre civils se présentent à nous et se mettent spontanément à notre disposition pour nous aider dans notre mission. Aussitôt, nous équipons nos amis civils de grenades offensives et défensives, car connaissant bien le pays, ils seront en mesure de nous donner un sérieux coup de main, et tenir pour quelque temps les Allemands à distance. Maintenant un interminable silence plane sur le village et ce calme qui s'éternise et ne présage rien de bon, nous procure une tension nerveuse intolérable. Nos armes sont pointées sur le coin de la rue, tout près de nous, et je m'efforce de mon côté de prévenir et faire face à toute éventualité.

Soudain, dans le silence dans lequel le village est plongé depuis de longues minutes, nous voyons apparaître devant nos yeux

ébahis, débouchant du virage, un homme, un paysan, suivi d’un second tenant son vélo à la main, puis d’un troisième.

Je ne réalise absolument pas ce qui se passe, quand tout à coup, alors que déjà, sept civils avancent vers nous, un soldat allemand, puis un second et un troisième, mitraillette au poing, débouchent à leur tour derrière les otages. L'attitude menaçante, ils avancent vers nous. Ils ne sont plus qu'à quinze mètres et avancent toujours. En un instant nous avons compris le piège dans lequel les Allemands veulent nous faire tomber. Tout de suite, je couche en joue un premier soldat allemand mais le Maréchal des logis FOUQUE, de la main, écarte le canon de mon arme et, faisant preuve d'une présence d'esprit exceptionnelle, crie aux civils : « Couchez-vous ! Feu à la mitrailleuse ! », en même temps qu'il écrase la pédale de la mitrailleuse.

Les civils se jettent à terre tandis que les Allemands, un instant déconcertés, sont fauchés sous les balles. Comme une volée de moineaux, les otages en profitent pour prendre leur distance et disparaître dans les maisons avoisinantes.

De nouveau le silence retombe sur le village mais des incendies commencent à embraser le ciel au-dessus de la route d'Autun. Des fermes sont incendiées. Décidément les Allemands auront tout tenté pour forcer le passage. Pourtant nous ne sommes que quatre, ils sont plus de trois cents, mais ils ne sont pas passés. La nuit commence à tomber et nous commençons à prendre la mesure de la situation désespérée où nous nous trouvons lorsqu’un civil apparaît, venant du bas du village, et nous annonce, à notre grand soulagement, le retour de notre peloton. Ne pouvant abandonner notre position, le Maréchal des logis FOUQUE m'envoie prendre contact avec le lieutenant, chef de peloton. Un civil, encore un, me procure un vélo antédiluvien, afin de gagner de précieuses secondes et je dévale aussitôt la grande rue du village. Mais,

arrivé à hauteur du peloton, je m'aperçois que mon engin n'a pas de freins et je passe en trombe devant tous mes camarades qui applaudissent et encouragent ce cycliste égaré du Tour de FRANCE, et dont l'apparition provoque le fou rire général. J'arrive enfin à rejoindre le Lieutenant TREHU qui décide aussitôt le repli sur SAINT-LEGER, après avoir procédé à la récupération de la FIAT "500".

Déjà un problème nouveau se pose au lieutenant : l'équipage de la Jeep "PFRIMMER-VEUILLET", en patrouille dans le nord du village, n'a pas rejoint et ne donne plus signe de vie.

Pourtant, avec la tombée de la nuit et la pression de l'ennemi, nous sommes obligés d'abandonner le village sous la consternation de la population civile redoutant les représailles.

Avec l'attaque de la colonne allemande sur la route de NOLAY, notre peloton a rempli pleinement sa mission, en détruisant de nombreux véhicules ennemis, et c'est vers vingt heures que nous rejoignons enfin SAINT-LEGER-SUR-DHEUNE. Là, le 9ème RCA est toujours aux prises avec les éléments débarqués du train blindé que notre artillerie pilonne sans arrêt, alors que quatre autres rames sont venues buter sur le premier convoi. Tout cela fait beaucoup de monde chez nos ennemis et le manque d'infanterie se fait cruellement sentir. Cette infanterie nous aurait permis le nettoyage de la région, infestée d'Allemands et la récupération de nombreux prisonniers, rôle particulièrement bien adapté au travail de cette dernière.

Vers dix heures du soir, cette infanterie est enfin signalée et le lieutenant m'envoie aussitôt avertir le détachement du génie qui a installé, sur la route du CREUSOT, un bouchon antichar équipé d'un"57". C’est par cette route que doit arriver l'infanterie de notre CC2.

Malgré ma célérité, j'arrive au moment précis ou le premier "half-track" des zouaves débouche sur la route et j’alerte, in extremis, le lieutenant qui commande le poste. Quelques secondes de retard de ma part auraient peut-être occasionné une redoutable méprise.

Le 8 septembre 1944

Au petit jour, le village est réveillé par une forte explosion. Les Allemands ont réussi à faire sauter le pont à la sortie de SAINT-LEGER, sur la route de COUCHE-LES-MINES.

Dans la matinée, le capitaine GIRAUD entreprend d'établir une tête de pont sur l'autre rive du canal. Il dispose pour cela d'une section d'Infanterie, d'un détachement du Génie et de notre AM DESAIX.

Malgré un feu nourri d'armes automatiques venant de l'autre rive, le Génie utilisant largement la main d'oeuvre gracieusement offerte par les prisonniers capturés la veille, ce dernier réussit à lancer un nouveau pont sur le canal sous la protection d'un barrage d'artillerie d'une grande efficacité.

Au cours de l'après-midi, des patrouilles sous les ordres de notre chef FOUQUE, lancées le long de la voie ferrée, nous ramènent inlassablement leur lot de prisonniers qui font la joie de la population civile du village.

Le 9 septembre 1944

Le matin nous sommes déguisés en épiciers car, après avoir récupéré un stock important de denrées alimentaires que les Allemands avaient emmagasinées dans les trains, nous procédons

à la distribution gratuite à la population civile. Chacun est ravi d'emporter son gros morceau de gruyère, son pain de beurre et sa boule de pain.

L'après-midi l'alerte est donnée et une demi-patrouille est organisée afin d'accrocher une colonne allemande, forte de deux cents hommes, qui nous est signalée sur la route de CHAGNY.

Notre AM occupe la tête de la patrouille tandis que la DUGUAY-TROUIN et la Jeep "FERRAND-PUJANTE" sont en soutien. Nous prenons aussitôt la route et la poursuite s'organise.

Les premiers renseignements des civils nous apprennent que nos ennemis disposent d'un canon "37 PAK" antichar. Les villageois, se voulant rassurants, nous informent que les Allemands ne sont armés que d'un petit canon tracté. Ils ignorent la terreur que ces petits canons nous inspirent car les petits obus perforants de ces engins, une fois le blindage des chars transpercé, se mettent à tourbillonner à l'intérieur en ricochant sur les parois, hachant littéralement tout ce qui se trouve sur leur trajectoire. Aussi sommes-nous obligés de prendre mille précautions pour éviter de devenir la cible de ces petits canons terriblement destructeurs.

Nous avons déjà traversé un petit village et pénétrons dans le hameau de MEZIRAY. Les gens du pays après nous avoir, comme d'habitude, reçus en libérateurs, nous informent du passage de la colonne allemande, seulement un quart d'heure avant notre arrivée.

La poursuite continue et la rencontre ne va pas tarder. Nous traversons encore une petite bourgade du nom de CREOT et nous arrêtons aux renseignements. Les Allemands ne sont plus qu'à cinq minutes. Mais ici les visages sont plus graves. A CREOT, ils ont commis des crimes.

Au milieu des habitants rassemblés et tout émotionnés de voir les premiers Français poursuivre quelques minutes après les Allemands en retraite, une très jeune fille traverse la foule et vient directement vers moi. Elle est en larmes et, entre deux sanglots, répète sans arrêt : « Ils viennent de tuer mon père ! Ils ont tué mon père ! » Certaines personnes viennent soutenir la malheureuse qui s'effondre dans leurs bras. L'émotion aidant, nous pensons vraiment que le châtiment sera impitoyable.

Nous reprenons la route et quelques minutes interminables nous amènent en vue du petit hameau de PARIS-L'HOPITAL.

Avec précaution, nous nous arrêtons sur la petite route, au sommet de la côte qui domine le village, deux cent mètres plus bas.

A défilement de tourelle nous observons le village qui semble sommeiller paisiblement. Mais, tout à coup, nous apercevons un soldat allemand, armé et casqué, traverser lentement la chaussée, se retourner de notre côté, s'immobiliser une quinzaine de secondes en scrutant la route dans notre direction, puis reprendre tranquillement son chemin de l'autre côté de la rue, pour finalement disparaître derrière une maison. Nous savons maintenant que tout va se jouer sur-le-champ.

Par radio, j'avertis le reste de la patrouille que le contact est imminent et nous descendons rapidement sur le village. J'ai gardé mon volet ouvert et ma carabine au poing afin de bien observer et déjouer les pièges que nos ennemis, orfèvres en la matière, pourraient nous tendre.

Nous avançons maintenant, lentement et silencieusement, entre les deux rangées de vieilles maisons qui bordent la rue du village. Un moment, nous dépassons un épais rideau de grands arbres qui

donnent un aspect lugubre à cet endroit et arrivons bientôt à la sortie du village.

La route disparaît vers la droite après la dernière maison mais celle-ci se détache légèrement des autres et c'est par cet étroit espace libre que, tout à coup, nous apercevons la colonne allemande qui n'est qu'à vingt mètres de nous mais qui ne nous a pas aperçus.

Nous sommes maintenant tout prêt de déboucher sur la route. Les Allemands sont là et la surprise sera totale. L'instant est terrible.

Nous faisons irruption à dix mètres des Allemands et, aussitôt, un feu d'enfer se déchaîne. La surprise est totale. Je tire à bout portant. Des hommes tombent. Les 250 cartouches de la bande de la mitrailleuse s'égrainent sans discontinuer.

FOUQUE me crie : « Continue de tirer le temps de changer la bande ». Je vide le chargeur de ma carabine. Devant mes yeux, à trois mètres, un soldat allemand s'écroule, face contre terre, puis il tourne lentement son visage clair et me regarde de ses yeux vitreux. Il parait très jeune. La scène se déroule, rapide, irréelle, hallucinante. Un autre soldat reçoit, en pleine poitrine, un "37" explosif. Le nuage de l'explosion se disperse mais il ne reste aucun débris du malheureux.

Pour s'échapper les Allemands ont quitté la route mais les champs de vigne qui bordent cette route leur tendent un piège infernal. Ceux-ci sont obligés de suivre les rangées de pieds de vignes alignés le long des réseaux de fil de fer et la mitrailleuse fait des ravages dans ces allées.

Bientôt la tête de la colonne réagit et nous subissons les premières réactions allemandes. Il faut à tout prix atteindre les autres

éléments de la colonne pour les détruire avant qu'ils ne nous détruisent eux-mêmes. Nous avançons mais la route est jonchée de blessés et de cadavres. L'un des blessés est étendu devant nous, sur le ventre. Il se tient sur les coudes, le buste soulevé, et nous regarde avec effroi.

PORCU ralentit une seconde, il hésite. Mais la voix du Maréchal des logis FOUQUE a hurlé : « Avance ! ». Aussitôt les huit tonnes de la "Blindée" s'ébranlent. Nous percevons de légers soubresauts accompagnés de râlements sinistres et l'AM avance toujours au milieu des corps. Encore une fois les armes se déchaînent pendant d'interminables secondes.
Enfin le calme revient alentour et un champ de morts s'offre à nos yeux.

Dans le fossé, un soldat allemand est blessé. Il doit dépasser la cinquantaine. Il est assis et pleure comme un enfant. Tout s'est passé très vite, comme une hallucination.

Notre opération est terminée, il faut rejoindre. De nouveau, nous revenons sur nos pas. Une nouvelle fois il faut passer sur les corps et subir ces macabres soubresauts.

Etrangement, un clochard qui a assisté à la scène, est toujours présent. Avec application, il fouille les blessés et les morts sans se soucier du danger qu'il encourt et sa récolte sera certainement très fructueuse car les Allemands se sont servis généreusement dans toutes les régions qu'ils ont traversées. Juste retour des choses, doit-il penser. La guerre est impitoyable.

Pendant ce temps DUGUAY-TROUIN mettait à mal un camion hippo qui débouchait et il mitraillait le fossé de la voie ferrée d'où quelques rafales de mitrailleuses étaient parties. Un char étant signalé dans le secteur, nous rejoignons notre groupement à

SAINT-LEGER-SUR-DHEUNE, après que les assassins aient payé leur dette.

Le soir, DUPLEIX nous revient avec METRAL qui n'avait été que superficiellement atteint à SAINT DENIS DE VAUX et qui peut reprendre sa place de tireur sur DESAIX avec le Maréchal des logis SAINT-MARC et VAN DE VYVERE

Le 10 septembre 1944

Nous avons la joie de voir revenir nos deux camarades abandonnés à COUCHE-LES-MINES que les habitants du village avaient caché pendant deux jours. Ceux-ci nous reviennent camouflés en vrais "cul-terreux" avec bérets et velours côtelés, ce qui ne manque pas d'attirer les quolibets de leurs camarades. Aussi, le soir même, nous fêtons au champagne le retour de nos camarades et la victoire de PARIS-L'HOPITAL.

Mais nous sommes en guerre et sommes obligés d'interrompre notre fête pour reprendre la route. Entre-temps, un sergent d'aviation, « PETIT», volontaire, est affecté au peloton comme 2ème classe en attendant que sa situation soit régularisée.

La nuit est déjà tombée quand nous arrivons à CORPEAU, but de notre étape, après avoir traversé CHAGNY.

Le 11 septembre 1944

Nous partons au lever du jour et passons par BEAUNE, NUITS-SAINT-GEORGES, GENLIS. Nous nous arrêtons à l'entrée de MIREBEAU où nous observons une attaque aérienne sur un convoi allemand. A MIREBEAU même, la dernière voiture de ce

convoi nous passe sous le nez ; Ensuite nous prenons liaison avec les Spahis. Dans la région, nos repas s'accompagnent de nombreuses bouteilles des grands crus régionaux (BEAUNE, NUITS-SAINT-GEORGES, RULLY) dont nos voitures sont abondamment garnies.

Nous repartons jusqu'à BEZE sans incident où nous trouvons le 2ème escadron de chars du 2ème Cuirassier. Nous passons la nuit à BEZE au milieu de la fête pendant qu'un bal populaire nous bercera une partie de la nuit.

Le 12 septembre 1944

Nous partons vers 13 heures sur ARC-LES-GRAY.

Les villages libérés se succèdent au rythme de notre avance. Les petits drapeaux tricolores envahissent les fenêtres des maisons tandis qu'inlassablement les cloches des églises annoncent le grand événement. Ces cloches qui bien souvent sonnent prématurément car nous ne sommes que "Reconnaissance" et nous devons repartir aussitôt avec les risques de représailles que cela comporte sur la population civile. De plus, cela permet aux Allemands de connaître nos positions et d'en tirer les conséquences.

Dans l'après-midi une courroie de ventilateur cassée immobilise notre AM dans le petit village de CHAMPAGNE où nous resterons jusqu'au 14. Cela nous permet de nous reposer, de faire le bilan d'un mois de campagne et de méditer sur certains aspects de cette guerre.

Chaque jour qui passe nous fait découvrir, un peu plus, certaines dérives plutôt troubles de la libération. C'est ainsi que, depuis le

débarquement, nous avons l'habitude de voir apparaître des personnages bien habillés, pommadés, arborant des brassards tricolores flambants neufs marqués FFI. Ces personnages entament la conversation pour aboutir immanquablement à quémander essence, cigarettes ou conserves, mais s'éclipsent en douceur dès que nous leur demandons de nous rejoindre pour combattre les Allemands. D'autres faits bien plus sordides encore nous répugnent. Nous assistons, avec toujours ces mêmes "courageux" FFI, à leurs exploits qui consistent à traîner, sur la place publique, des femmes qui ont "fraternisé", disent-
ils, avec les Allemands. Ils les exposent sur une estrade, leur rasent les cheveux, quelquefois après les avoir exposées nues. C'est un spectacle bien affligeant qui contribue à nous donner de mauvaises images de la résistance, images que nous conserverons encore bien longtemps dans nos mémoires. Quelques fois nous avons été obligés de retenir certains de nos camarades qui, écœurés et ne supportant pas cette lâcheté, tentaient d'intervenir.

Les quelques authentiques résistants que l'on a pu rencontrer, en peu grand nombre, ne sont pas à confondre avec cette faune qui a miraculeusement proliféré à partir du moment où les cartes étaient jouées. Un autre aspect de ces petits "à-côté" de la libération, c'est le spectacle plutôt ridicule de ces mêmes personnages dont les "chefs" s'affublent d'un nombre impressionnant de galons (allant jusqu'à 10) sur leurs manches, affirmant ainsi leur grade de "super colonels" aux yeux des villageois mais, en réalité, plus près des "super clowns" que des "super combattants".

Malheureusement, en ces temps biens troublés, beaucoup de règlements de comptes personnels sont commis au nom de la résistance et certains groupes politisés commencent déjà à faire parler d'eux.

Pendant que nous sommes bloqués à CHAMPAGNE, le peloton pousse une reconnaissance sur DAMPIERE qui est solidement tenu. Quelques prisonniers, venant d'être capturés, servent au déminage de la rivière à l'entrée du pays.

La nuit est passée à ARC-LES-GREY.

Le 13 septembre 1944

Sous une pluie diluvienne, le peloton retourne à DAMPIERE que l'ennemi vient d'évacuer. Un "88" abandonné se dresse au milieu du pays. Dans la soirée le peloton arrive à VAITE où DUPLEIX est arrêtée par une barricade. Elle en mitraille la défense. Un Allemand est abattu à bout portant par le Maréchal des logis SIMONET. Un autre, blessé, est capturé. Une mitrailleuse est récupérée.

La nuit et le mauvais temps obligent le peloton à abréger l'opération et à rentrer à DAMPIERE pour y passer la nuit.

Le 14 septembre 1944

Une patrouille formée par DUPLEIX et deux Jeeps part pour LAVONCOURT et, de là, prend contact à TINCEY avec une colonne ennemie de 15O à 200 hommes. Le feu est immédiatement ouvert et, tandis que DUPLEIX fonce en tout terrain pour couper toute retraite, la colonne disloquée est arrosée de toute part et virtuellement exterminée. REYNARD, radio de la DUPLEIX, apercevant un groupe d'ennemis sous un pont, met pied à terre et leur lance une grenade. Ceux-ci se rendent aussitôt. Les derniers Allemands qui s'enfuient dans la campagne sont

mitraillés. Un bon nombre est capturé, dont un officier. La patrouille revient à LAVONCOURT.

Le peloton repart en direction de COMBEAUFONTAINE et arrive à VAUCONCOURT, que l'ennemi vient de quitter. La même patrouille, sous les ordres de l'adjudant-chef COTTARD, part par une piste afin d'aborder COMBEAUFONTAINE par l'ouest où l'on signale encore de nombreux Allemands. Le reste du peloton part par la grande route et s'engage dans les bois. DESAIX tire sur des ennemis traversant une clairière voisine. La Jeep DARNAUDERY pousse dans un petit chemin et trouve des parachutistes français envoyés en liaison avec un maquis formé de russes déserteurs. Le peloton repart vers COMBEAUFONTAINE où quelques FFI proposent leurs services. DUPLEIX capture les deux derniers Allemands qui tentaient de s'échapper.

C'est à COMBEAUFONTAINE que nous retrouvons nos camarades après trois jours passés, en repos forcé, à CHAMPAGNE.

Le soir, DESAIX, la Jeep DARNAUDERY et trois VL de FFI, partent sur PORT-SUR-SAONE prendre liaison avec les Américains de la 3ème armée de PATTON. En cours de route, la patrouille est stoppée par un barrage. Des ronflements de moteur au loin déclenchent l'alerte.

Le 15 septembre 1944

Vers trois heures du matin le Maréchal des logis SAINT-MARC s'aperçoit que ces bruits de moteur viennent des Américains qui sont venus, eux aussi, effectuer la liaison. Le colonel HOODGE, commandant le régiment de reconnaissance américain, demande

un officier français et envoie chercher le lieutenant TREHU en Jeep à COMBEAUFONTAINE ainsi que deux officiers parachutistes américains. La patrouille de l'adjudant-chef COTTARD (DUPLEIX et 2 Jeep) part sur la route de LANGRES en liaison avec notre PC. En cours de route, la Jeep où se trouve l'adjudant-chef se retourne et celui-ci est grièvement blessé ainsi que LECONTE et BENDERADJI. La liaison s'effectue et la patrouille rentre à COMBEAUFONTAINE.

L'avance fulgurante de notre division blindée depuis la Provence nous a bien souvent obligés, comme aujourd'hui à COMBEAUFONTAINE, à marquer le pas, le service des essences étant dans l'impossibilité de suivre et d'assurer tous les ravitaillements en carburant.

Le 16 septembre 1944

L'escadron au complet est regroupé à COMBEAUFONTAINE. Toujours la panne sèche. Nous en profitons pour mettre un peu d'ordre dans notre matériel et chacun se rend utile à sa façon.

Je suis assis sur le sol à déguster une "Lucky". Le brigadier CAVELARD nettoie son "Colt". Un coup part. Une balle de 9 mm se fiche dans le plancher entre mes genoux... OUF ! .

Le 17 septembre 1944

Nous lançons enfin une patrouille sur FAVERNEY mais nous sommes stoppés devant les ponts que les Allemands ont eu largement le temps de faire sauter.
Nous retournons passer la nuit à COMBEAUFONTAINE.

Le 18 septembre 1944

Nous traversons VY-LES-LURE et arrivons à MOLANS où nous passons la nuit. Mais après le discours de HITLER au Reichtag annonçant sa dernière "Vergeltoungs-waffe" (Armes de Représailles), l'incertitude de notre commandement a pour résultat de nous faire passer la nuit le masque à gaz à portée de main, au cas où..... Mais ce sera en définitive l'avènement du V2 dont les Anglais seront les premières victimes avec les bombardements de Londres.

Le 19 septembre 1944

Repos à MOLANS. Je fais une tentative de chasse aux lapins dans les champs près du village mais sans résultat.

Les VOSGES

Le 20 septembre 1944

Le matin l'escadron au complet est regroupé à LURE. Nous sentons que maintenant les grandes chevauchées triomphales sont terminées et qu'arrivés aux pieds des Vosges, la guerre va changer de physionomie. Dès le matin nous recevons notre ordre de marche et notre peloton se dirige sur le village de ROYE que nous traversons sans difficulté. Mais la sortie du village est coupée par le pont que les Allemands ont fait sauter. Heureusement, la rivière se prête à un passage à gué et, après un rapide examen des lieux à la "Poêle à Frire", nous nous engageons de nouveau sur nos objectifs : FROTEY-LES-LURE, LYOFFANS, PALANTE et LE-MAGNY-D'ANIGON. Dans le village de FROTTEY-LES-LURE nous dépassons un détachement des zouaves qui nous signalent la présence ennemie toute proche.

A deux kilomètres devant nous le village de LYOFFANS, dissimulé derrière un petit rideau de végétation, est accessible par une départementale tirée au cordeau. C'est au bout de cette route que les Allemands ont installé un fort bouchon et attendent que l'on vienne tomber dans leur piège.

Mais, une fois de plus, les habitants nous avertissent du danger mortel de la route de LYOFFANS, et nous bifurquons à gauche, sur un petit chemin, en direction de PALANTE, ce qui nous permettra de déborder LYOFFANS par le nord. Arrivés à quelques centaines de mètres de PALANTE nous apercevons, dans la brume, la silhouette des soldats allemands qui nous guettent.

Depuis le matin la pluie n'a cessé de tomber. Le ciel est noir, des volées de corbeaux tournent au-dessus de nos têtes en poussant leur sinistre croassement et la peur, je crois, pour la première fois, nous prend à la gorge. La peur de mourir dans la boue, sous cette pluie et sous ce ciel d'encre, sentiment que le soleil avait la vertu de nous faire oublier.

Mais les premières rafales des mitrailleuses allemandes me ramènent à la réalité. Bientôt la fusillade est générale et ininterrompue. Nos obus de "37" arrosent les lisères du village tandis que notre DUPLEIX, en marche arrière, réussit à atteindre les premières maisons. L'entrée de PALANTE étant obstruée par des arbres abattus et certainement minés. Nous débordons par les champs et pénétrons dans le village.

Notre camarade, le brigadier-chef NORMAND, vient de rejoindre le peloton après son stage en AFN et dont c'est le baptême du feu occupe de temps en temps la place du lieutenant dans la tourelle de la DUGUAY-TROUIN. Consciencieusement, nous poursuivons notre progression quand une nouvelle effarante nous parvient par l'intermédiaire de notre radio "528". Le groupe soutien (ACAM half-track) qui s'est attardé, selon son habitude, auprès des villageois pour profiter au maximum des "gentillesses" des populations libérées, met les bouchées doubles pour recoller au peloton. Il fonce dans le brouillard, c'est le cas de le dire, et s'engage naturellement sur la route de LYOFFANS que nous avons eu la sagesse d'éviter.

Quand nos camarades s'aperçoivent de leur erreur il est trop tard, les mitrailleuses allemandes les prennent à partie. Les deux ACAM parviennent à manoeuvrer, faire demi-tour, et s'enfuir mais le half-track, gêné par sa remorque, reste immobilisé, touché dans son moteur.

On assiste alors à un événement miraculeux : le half-track qui trimbale les malades et éclopés du peloton voit ceux-ci complètement rétablis. Comme quand Jésus dit à Lazare "Lève-toi et marche", les boiteux se mettent à courir comme des lapins et les malades battent des records de cent mètres. Enfin, tous réussissent à rejoindre nos rangs à l'exception de JEGOU qui est resté planqué dans le fossé près de l'Half-track. Chez les rescapés l'aventure ne se soldera heureusement que par quelques blessés légers.

De notre côté, toujours au contact dans le village de PALANTE, la DUPLEIX, qui est tête de patrouille et se trouve déjà à la sortie du village en direction du MAGNY-D'ANIGON, nous signale par radio la présence de chars et d'artillerie.

Au même moment, un déluge de minens accompagnés de tirs d'armes automatiques s'abat sur nous. Peu après nous apercevons les premiers éléments d'infanterie des grenadiers allemands opérant une tentative d'encerclement.

Sage décision, l'ordre de décrochage est donné et en bon ordre, chacun opérant la protection des autres. Nous reprenons le chemin de FROTEY-LES-LURE. Nous avons dissimulé notre AM sous un rideau de feuillage que nous abandonnons rapidement, les rafales ayant fauché la presque totalité des feuilles de notre peu sûr abri.

A FROTEY-LES-LURE nous organisons un système de défense du village en y intégrant un petit groupement FFI et un groupe de "Commando" qui part aux renseignements. Le soir, un violent bombardement d'artillerie nous oblige à décrocher de nouveau et rejoindre le village de ROYE après avoir repassé la rivière.

A ROYE, le peloton au complet est installé sous le toit d'une grange à fourrage. Chacun s'enveloppe dans ses couvertures. Il est 21 heures quand nous avons la joie de voir arriver notre camarade JEGOU, exténué mais sain et sauf, et ayant passé sa journée dans un fossé à faire le mort.

Le sommeil se faisant attendre, je déclenche le petit jeu qui consiste à ajouter un mot à la dernière syllabe du mot précédant "Marabout - Bout de ficelle" etc. C'est suffisant pour que tout le monde s'y mette. Il est 11 heures quand notre Maréchal des logis nous fait taire mais il remet ça lui-même trois minutes après.

Le sommeil arrive quand même à endormir tout le monde pour quelques heures quand brusquement un vacarme épouvantable retentit à nos oreilles.

Renseignements pris, c'est notre artillerie qui a installé ses batteries derrière notre grange et qui déclenche un tir de harcèlement. Je regarde ma montre, il est quatre heures, la nuit est fichue. Nous pestons contre les artilleurs qui auraient pu aller plus loin exercer leur tapage nocturne.

Au matin, le réveil est pénible, pourtant il faut repartir.

Le 21 septembre 1944

Encore une fois nous franchissons la rivière à la sortie du village, car le pont n'a pas encore été rétabli, et nous arrivons de nouveau à FROTEY-LES-LURE où nous nous organisons en défense.

De temps en temps l'artillerie allemande nous envoie ses pruneaux, qui passent au-dessus de nos têtes. La pluie ne cesse de tomber et il est 10 heures du matin quand FOUQUE m'envoie

porter un message au PC de l'escadron, à l'autre bout du village. Mais, imprudemment, je traverse à découvert cette sorte de terrain vague qui fait office de place de village. Les Allemands, qui épient nos faits et gestes depuis LYOFFANS, ne laissent pas passer une si belle occasion et, en arrivant au milieu de la place, je suis pris pour cible et gratifié d'une volée de minens qui m'obligent à m'aplatir au milieu des flaques d'eau. Quand j'ouvre les yeux après chaque explosion, c'est pour me voir recouvrir de débris et de boue. Mais, parvenant malgré tout à porter mon message, je prends soin, au retour, d'éviter cette maudite place.

Toute la journée les obus continuent de tomber sur le village. PORCU s'est couché sous l'AM, tandis que FOUQUE, imperturbable, reste debout sans broncher.

Nous décidons, SANCHEZ et moi, d'en faire autant. Ce que FOUQUE peut faire, nous pouvons le faire et nous nous dressons debout à côté de notre chef. Mais les miaulements sinistres des obus allemands, qui viennent sur nous, sont plus forts que notre témérité et, à plusieurs reprises, nous nous retrouvons le nez dans l'herbe tandis que FOUQUE, sans broncher, est toujours debout. C'est là que nous voyons que notre chef est un grand Monsieur et notre confiance en lui sans limite.

Vers quinze heures, nous apercevons, dissimulés derrière une haie de broussailles, une patrouille allemande composée de dix fantassins et se dirigeant vers nous. Nous ne la quittons pas des yeux et, lorsque ces hommes ont la malencontreuse idée de s'engager à découvert à travers champs, c'est le moment pour nos deux AM DESAIX et DUPLEIX d'ouvrir le feu.

La débandade est immédiate. Deux d'entre eux, à la faveur d'une coulée de terre, parviennent à s'échapper, les autres trouvent leur salut dans la fuite et la dissimulation sous le couvert d'un carré de

maïs tout proche. Mais, peine perdue, ils sont pris au piège. Les mortiers du Maréchal des logis DARNAUDERY, rapidement en batterie, déversent un déluge meurtrier d'obus de 60 mm qui hachent littéralement les hautes plantes ainsi que leurs occupants.

A la nuit tombante, le lieutenant TREHU et l'aspirant BLASSELLE partent en Jeep récupérer un cadavre afin d'identification. Nos craintes sont dissipées, il ne s'agit pas de SS mais de fantassins de la "Volksgrenadier". La nuit nous rassemble une nouvelle fois sous les tuiles d'une grange remplie de paille mais, une nuit infernale, où nous ne fermons pas l'oeil une seconde, les obus se succédant sans interruption au-dessus de nos têtes pour s'écraser quelques dizaines de mètres plus loin. Sous la mince protection de notre toit de tuiles, nous redoutons à chaque instant de recevoir le coup fatal.
Décidément je suis plus rassuré pendant mon tour de garde dans la tourelle de la DUGUESCLIN que là-dessous et c'est avec soulagement que tout le monde voit arriver le jour.

Le 23 septembre 1944

Le matin nous recevons en renfort une partie du groupe soutien du 2ème peloton ainsi que l'AM SURCOUF. Il pleut toujours et, malgré le mauvais temps, une patrouille à pied est décidée sur ordre du CC2. Cette patrouille, commandée par l'aspirant BLASSELLE, est composée des éléments à pied des groupes soutien de notre 1er peloton et de ceux du 2ème peloton ainsi que d'un groupe de 15 FFI avec leurs trois FM.

Le Maréchal des logis NORMAND, qui n'a toujours pas d'affectation au sein du peloton, prend part également à la patrouille. Celle-ci a emprunté les couverts qui bordent la route jusqu'à PALANTE et arrive sans incident aux premières maisons

du village. Mais aussitôt les premières habitations abordées, la fusillade éclate et la patrouille se trouve sérieusement accrochée.

Au bout de quelques minutes le combat tourne à l'avantage des Allemands qui parviennent un moment à encercler nos camarades. Le lieutenant qui commande les FFI est tué. Le Maréchal des logis NORMAND est lui aussi abattu d'une balle en pleine tête alors qu'il se découvrait par l'encoignure d'une fenêtre.

L'aspirant BLASSELLE demande du renfort en blindés mais sa fusée humide ne part pas. C'est alors que le décrochage est décidé.

Les FFI partent en débandade sans se servir de leurs FM et en abandonnant le corps de leur "officier". Notre camarade SAINT-POL va chercher le corps de NORMAND que le Maréchal des logis DARNAUDERY charge sur ses épaules. Mais au bout de quelques minutes celui-ci , victime d'une blessure à la cheville, est remplacé de nouveau par SAINT-POL. Une balle de MAUSER atteint encore une fois le corps de NORMAND tandis que la patrouille subit maintenant un violent tir de mortier.

Il faut se rendre à l'évidence : il est déraisonnable de risquer d'autres victimes en voulant s'acharner à ramener ce corps sans vie. Le cadavre de notre camarade est abandonné momentanément sur place.
Après maintes péripéties la patrouille rejoint enfin nos lignes et, le "sous-off" FFI qui y a participé, nous fait le récit des événements. Il est revêtu d'un pull kaki et d'une culotte de cheval qui s'est décousue, pendant sa course effrénée, de la ceinture avant à la ceinture arrière en passant par l’entrejambe, et qui lui donne une allure bizarre et comique.

Aux environs de seize heures, et sous la protection du char M8 du 3ème peloton, le lieutenant TREHU, accompagné de SAINT-POL et de DI FRANCESCO, parvient à ramener le corps de NORMAND qui est déposé dans une salle de la mairie du village. Le Maréchal des logis LARBI me désigne pour veiller le corps et, pendant de longues heures, j'assiste, figé, aux derniers adieux des habitants du village qui, d'une simple fleur ou d'un bouquet, fleurissent le drap blanc qui recouvre le corps de notre camarade.

Une nouvelle nuit de fièvre nous attend dans notre grange sous les obus allemands. Ainsi se termine notre première confrontation dans la nouvelle campagne des Vosges.

Le 24 septembre 1944

Le Maréchal des logis NORMAND est enterré au cimetière de FROTEY-LES-LURE.

Dans l'après-midi nous sommes relevés par le 2ème peloton au complet pour rejoindre le village de LA VERRERIE où nous restons en situation d'alerte.

Le 25 septembre 1944

Nous sommes toujours en alerte à LA VERRERIE, à quelques lieux à l'arrière du front. Notre AM est installée sous le porche d'une vieille bâtisse campagnarde. La pluie a cessé de tomber et, sous un chaud rayon de soleil, nous goûtons avec délice les douceurs du farniente.

Devant nous, de l'autre côté de la route, émergeant des hautes herbes de la prairie, nous aperçevons notre ami PILAT, le motard

du 3ème peloton, batifolant depuis le matin en galante compagnie. Curieusement, au milieu de ce tableau idyllique, une étrange guirlande se balance doucement au gré du vent. Ce sont les intestins d'un soldat allemand, ayant sauté sur une mine, qui sont restés malencontreusement suspendus aux fils téléphoniques.

A midi, un MESSERSCHMIDT "109" passe en rase-mottes au-dessus de nos têtes. Stupéfaits de cette apparition, nous avons le temps d'apercevoir le pilote, coiffé de son serre-tête noir, penché sur le côté, pour observer tranquillement le terrain au-dessous de lui.

L'après-midi notre lieutenant, revenant du front, nous annonce la prise de LYOFFANS, de PALANTE et du MAGNY-D'ANIGON, par les chars et l'infanterie de notre CC2, après de violents combats.

Le 26 septembre 1944

Une reconnaissance légère est poussée sur RECOLOGNE. Les chemins défoncés, détrempés et surtout minés, ne permettent pas de continuer.

Le 28 septembre 1944

Le peloton part appuyer la défense de LA CHAPELLE-DE-RONCHAMP. Les chemins sont impraticables, trop étroits et glissants. Les bois entourants la chapelle ne sont pas propices à la manoeuvre des blindés.

La 2ème Cie du 1er bataillon de zouaves qui a enlevé le piton de LA-CHAPELLE-DE-RONCHAMP, et dont la position domine les bois environnants, est violemment contre-attaquée et se trouve encerclée.

Les contre-attaques allemandes se succèdent depuis deux jours afin de récupérer cet observatoire de première importance. Dès notre arrivée, nous constatons la violence des combats autour de la chapelle. Le crépitement des armes est ininterrompu. Le lieutenant m'envoie établir la liaison avec les chars du 5ème RCA se trouvant au pied de la chapelle.

Avec mille précautions, en éclaireur, je m'engage sous le couvert des arbres. Le bruit des combats guide mes pas et me permet de m'orienter à travers bois.

J'arrive quelques cinq cent mètres plus loin en vue des premiers SHERMANS et transmets mon message au lieutenant qui les commande. Deux des SHERMANS sont embourbés. Je donne un coup de main à accrocher les câbles d'amarrage afin de les sortir de leur bourbier. Deux prisonniers viennent d'être capturés. En les voyant, je ne peux m'empêcher de leur demander leur âge, 16 et 17 ans !.....

Nous les embauchons aussitôt à maintenir le câble tendu mais les gros câbles d'acier ne résistent pas aux SHERMANS et nos deux jeunes "frisés" sont projetés violemment dans le "merdier".

Ma mission étant terminée, je suis obligé de laisser là mes camarades du 5ème RCA et rejoint de nouveau mon peloton, confronté lui aussi aux mêmes problèmes que les chars avec la boue.

Deux heures plus tard, les ordres de départ sont donnés et nous rejoignons une nouvelle fois LA VERRERIE.

Les 29 et 30 septembre 1944

Nous stationnons toujours à LA VERRERIE, encore en situation d'alerte.

Le 1er octobre 1944

L'escadron part pour LA-NEUVELLE-LES-LURE. C'est notre premier repos à l'arrière depuis le débarquement.

Notre Maréchal des logis FOUQUE est nommé chef. Des promotions seront décernées à d'autres camarades. Nous profitons de ce repos pour mettre un peu d'ordre dans notre matériel et retrouver un rythme de vie un peu plus calme car il nous arrivait bien souvent de voir arriver la nuit sans avoir pensé un seul instant ni eu le temps d'absorber quelque aliment que ce soit durant 24 heures, toute notion de temps étant complètement absente de notre esprit en période d'opération.

Le 11 octobre 1944

Nous partons en direction des VOSGES. Depuis des heures nous grimpons sur des routes étroites et difficiles. Nous roulons aux "yeux de chat" dans cette nuit particulièrement noire et glaciale. Il est minuit quand au détour d'un chemin nous débouchons sur SERVANCE. Aussitôt nous sommes saisis par le spectacle d'apocalypse qui s'offre à nos yeux.

Derrière le village, la montagne est embrasée. Le ciel est déchiré par un enfer de fer et de feu. A gauche, des milliers de traçantes jaunes jaillissent de la montagne, auxquelles répondent, à droite, des milliers de traçantes bleues des mitrailleuses allemandes, le

tout accompagné des crépitements des armes automatiques amies ou ennemies.

Mais notre objectif n'est pas là. Il faut monter encore plus haut dans la montagne et continuer notre pénible progression jusqu'au hameau des EVAUDOIS. Nous ne sommes pas au bout de nos peines car il faut encore grimper plus haut, sur LE-MAGNY-JOBERT, dans des conditions encore plus difficiles.
Maintenant, tous feux éteints, chaque véhicule est guidé par la voix et à voix basse (ce sont les ordres), par un homme de chaque équipage marchant devant chaque véhicule.

La progression devient désormais extrêmement difficile sur ce petit chemin coincé entre la falaise et le lit encaissé d'une petite rivière sur notre gauche qui ne permet aucun faux pas. C'est pourtant ce faux pas que la DUGUAY-TROUIN ne peut éviter et manque de verser dans la rivière.
Une heure d'effort de notre DUGUESCLIN et de DESAIX nous permet enfin de la tirer d'affaire. Persister dans cette ascension serait vraiment déraisonnable et c'est avec d'énormes difficultés que nous arrivons, quelques dizaines de mètres plus loin, à faire demi-tour. Nous retournons aux Evaudois où les premières neiges ont fait leur apparition.

Je décide de passer la nuit sur le siège radio de mon AM. Mal m'en a pris car le froid sibérien me pénètre jusqu'aux os. Enveloppé dans mes couvertures, je suis en perpétuelle agitation pour éviter l'engourdissement. Enfin, le jour se lève sur une nuit sans sommeil.

Le 12 octobre 1944

Nous remontons sur LE-MAGNY-JOBERT en soutien d'une attaque des parachutistes du 1er RCP. Mais celle ci n'a pas lieu et, vers midi, nous faisons de nouveau mouvement sur la route de MIELLIN pour arriver au lieu-dit, LA GREVE, dans une grande bâtisse très allongée qu'on pourrait confondre avec une caserne ou une école, avec sa grande cour sur le devant et où nous avons parqué les voitures.

Le temps s'est remis à la pluie et nous sommes avisés qu'étant donné le manque d'infanterie, tous les équipages, conducteurs exceptés, devront, en formation de fantassins, relever les unités engagées dans les bois tout proches. Ces unités, dont le bruit des combats arrive jusqu'à nous, sont terrées dans des trous individuels et des tranchées et bien souvent au corps à corps avec l'ennemi.

On nous fait savoir aussi qu'en face, nos adversaires directs sont des Mongols, ces anciens prisonniers soviétiques du front de l'est qui ont accepté de se battre dans les rangs de la WEHRMACHT.

Dans la soirée un bataillon de FTP monte en ligne. Nous regardons ces hommes avec curiosité car ils sont équipés de longues capotes "gris sale" de l'armée soviétique et coiffés d'une sorte de passe-montagne pointu agrémenté de l'étoile rouge à cinq branches. Ce genre d'équipement est certainement plus conforme à leur convictions politiques qu'à leur idéal patriotique découvert un certain 22 juin 1941. Toujours est-il qu'à la suite de leur arrivée, nous n'avons plus quitté nos équipages et, en notre fort intérieur, nous remercions notre relève FTP, en leur souhaitant bien du plaisir...

Le 13 octobre 1944

Toute la journée nous effectuons des liaisons entre les éléments engagés et le PC du CC2. De temps en temps, une Jeep ramène vers l'arrière les corps récupérés sur les crêtes. La curiosité me pousse à soulever la bâche recouvrant la remorque d'une Jeep arrêtée un instant tout près de moi et qui laisse dépasser une paire de pieds chaussés des bottes noires de la WEHRMACHT. Une sorte de masque de cire apparaît devant mes yeux, les yeux bridés, le teint terreux, les pommettes saillantes, les Mongols sont bien présents au rendez-vous. La journée se termine triste et monotone sous un ciel gris et pluvieux.

Le 14 octobre 1944

Le matin nous partons sur AÏLLONCOURT. Fritz, notre bouledogue, qui avait depuis toujours une propension à rechercher la compagnie des prisonniers allemands, ses anciens maîtres, a fait définitivement son choix. Il a rejoint un groupe de prisonniers en transit et, malgré nos recherches, nous l'avons définitivement perdu.

Nous passons la journée en attente tandis que, le soir, des éléments du peloton partent sur FAUCOGNEY, assurer les liaisons radio avec le CC2 qui est engagé.

Le 15 octobre 1944

Nous continuons nos patrouilles sur les routes défoncées, étroites et boueuses des VOSGES. A LA-BEULOTTE-SAINT-LAURENT, j'ai la surprise de croiser mon ami d'enfance, Maurice

SALIBAT, qui occupe le poste de tireur sur une AM du 3ème escadron.

Nous sommes dans le même Régiment mais, depuis un an et demi que nos cantonnements sont dispersés dans la nature, c'est la première fois que nous nous rencontrons. Nous n'avons que l'espace d'un instant pour nous voir mais cette rencontre me laisse rêveur.

Je me revois quelques années en arrière quand nous étions enfants. En culotte courte, nous jouions à la petite guerre sans penser qu'un jour nous nous retrouverions acteurs d'une autre guerre d'un autre genre. Mais il faut déjà se quitter et poursuivre notre chemin et notre destin, chacun de notre côté, après un dernier au revoir peut-être pour la dernière fois. Ensuite nous reprenons jusqu'au soir notre inlassable travail de liaison entre le CC2 et la DMI.

Le 16 octobre 1944

Notre travail de routine continue, les liaisons se succèdent, monotones, dans ces mêmes chemins de montagne. Dans la journée nous faisons un aller-retour au service auto pour faire régler notre embrayage.

Le 17 octobre 1944

Nous rejoignons de nouveau AILLONCOURT où nous restons jusqu'au 19.

Deux jours de repos sont les bienvenus. Aussi, nous nous installons confortablement chez l'habitant en compagnie de notre

copain DAMESTOY, le motard du peloton. A cette occasion notre ami nous apprend que MAUVEAU, le jeune motard du PC, engagé volontaire lors de notre passage à VILLEFRANCHE, ne pourra plus désormais se charger du convoi des prisonniers comme il le faisait auparavant : la HARLEY DAVIDSON d'une main, la THOMSON de l'autre, les prisonniers courant devant lui en direction du PC. Certains faits ont laissé penser à nos officiers que le fait que le jeune frère de MAUVEAU avait été fusillé par les Allemands expliquait peut être que certains prisonniers n'arrivaient jamais à destination.

Autre polémique dans le peloton. La controverse au sujet d'un stock important de billets de banque récupéré par le peloton sur les Allemands et que notre lieutenant décide de brûler, par civisme, plutôt que d'en faire profiter l'ensemble du peloton.

Le 19 octobre 1944

Le matin, après avoir gravi des chemins toujours aussi pénibles pour nos véhicules, nous atteignons un petit hameau, LE CHENE, perdu dans la montagne et qui vient d'être enlevé par les "para". Il fait un soleil radieux. Quelques cadavres allemands jonchent le sol au milieu d'un indescriptible fouillis de détritus de toute sorte : des uniformes, des chaussures, du ravitaillement et un stock considérable de munitions de tous calibres éparpillés un peu partout.
Un cadavre allemand est recroquevillé sur lui-même. Il a reçu dans le ventre la balle de son MAUSER qu'il tient encore par le canon et qu'il a voulu briser sur le sol. L'Allemand a réussi à détruire son arme mais il s'est détruit en même temps.

Nous restons en attente au CHENE jusqu'à 18 heures où nous recevons notre nouvel ordre de marche avec un objectif : RAMONCHAMP.

Nous nous mettons immédiatement en route pour arriver deux heures plus tard en vue de RAMONCHAMP. Mais la proximité des lignes allemandes nous oblige à attendre la nuit pour rejoindre notre objectif et c'est avec mille précautions et les moteurs au ralenti que nous pénétrons dans le village pour occuper enfin une villa à l'extrémité du pays.

Nous effectuons la relève du 5ème escadron de notre régiment dont les consignes sont strictes et assez particulières. En état d'alerte permanent, nous devons observer les mouvements ennemis, effectuer des patrouilles à pied, avec interdiction formelle d'utiliser une arme individuelle ou collective, sauf des grenades en cas d'absolue nécessité. Enfin, les gardes sont prises par deux avec alternance de repos toutes les deux heures. Nous avons collé notre AM contre le mur de notre villa , complètement camouflée derrière un massif de feuillage.

A deux cent mètres devant nous : LE TILLOT, tenu par les Allemands qui y sont solidement retranchés. Entre les Allemands et nous, quelques villas clairsemées, entourées de jardins avec leur labyrinthe de haies, de carrés de légumes et de fleurs, d'arbres et d'arbustes, de buissons et d'allées bordées de cyprès. Plus près de nous, plusieurs rangées de fils de fer où sont suspendues des boîtes de beans vides que nos astucieux prédécesseurs ont installé afin de nous avertir de toute présence suspecte qui s'était signalée deux nuits plus tôt par un règlement de comptes à l'arme blanche entre nos camarades du 5ème escadron et une patrouille allemande. C'est dans la tourelle de notre AM que nous prenons notre première garde, SANCHEZ et moi.

Mais notre arrivée au milieu de la nuit rend notre environnement inconnu et hostile. Les ombres mouvantes au milieu de ce silence inquiétant, troublé de temps en temps par les bruits bizarres de la nuit, nous font tressaillir continuellement. Les chats errants y sont sûrement pour quelque chose. Mais au bout de quelques heures, nous avons trouvé le moyen de calmer un peu nos nerfs, soumis à rude épreuve, en racontant des blagues qui nous donnent l'illusion de feindre l'indifférence à l'angoisse qui nous étreint.

Au lever du jour nous retrouvons un peu de repos en rejoignant notre villa. Cette cave de la villa qui nous abrite est assez grande pour recevoir tout notre groupe AM. Obligés de rester enfermés et de garder en permanence notre tenue de combat, nous nous installons tant bien que mal dans cet abri, tant pour dormir que pour prendre nos repas, heureusement bien arrosés par quelques bonnes bouteilles entreposées en abondance, et qui accompagnent très bien nos "ration K". Ces bouteilles, ouvertes à la Russe, causent des coupures et la langue de notre ami COSTE s'en souviendra longtemps.

Le 20 octobre 1944

La nuit venue nous reprenons notre garde, SANCHEZ et moi, dans la tourelle de la DUGUESCLIN. Tous nos sens sont en éveil au moindre bruit et au moindre mouvement.

Mais au beau milieu du calme momentané de cette nuit, une galopade effrénée vient rompre le silence, tandis qu'une silhouette surgit devant nous, les bras au ciel et criant : "c'est moi, SAINT-POL, ne tirez pas !".. Nous sommes un instant décontenancés par cette apparition. L'émotion passée, SAINT-POL nous raconte son histoire : étant tranquillement occupé à installer ses pièges antipersonnel, notre ami crut entendre l'un de ses engins émettre

un petit sifflement bizarre qui le fit aussitôt détaler comme un lièvre. Après quoi, notre spécialiste des pièges à con retourne à ses pièges, heureux que l'aventure se soit bien terminée. Le reste de la nuit s'écoule interminable. Par contre, les gardes de jour nous permettent de nous familiariser avec les alentours immédiats de notre villa et d'en relever les points critiques. Elles nous permettent aussi d'observer LE TILLOT, tout proche, et l'immense cheminée d'usine qui domine la ville et qui offre aux Allemands un exceptionnel poste d'observation que les nôtres feraient bien de foutre en l'air. Mais voilà, l'artillerie est à quatre kilomètres derrière et un coup au but est impensable à cette distance.

Le 21 octobre 1944

Le matin, le lieutenant TREHU prend le commandement de l'escadron en remplacement du lieutenant DESMOUTIS blessé. Le sous-lieutenant DE LA PERSONNE le remplace à la tête de notre peloton. Vers le milieu de la nuit, notre sous-lieutenant, pris d'un besoin soudain, s'en va aux alentours de notre villa à la recherche d'un coin tranquille. Tout occupé à sa besogne, il voit s'approcher de lui une ombre puis un visage se pencher sur lui et, horreur, un visage de Boche est devant lui. En un bond, notre sous-lieutenant s'écarte de son coin tandis que l'Allemand, aussi surpris lui-même, s'empresse de disparaître de son côté. De retour dans notre villa, notre sous lieutenant, ahuri, nous fait part de sa mésaventure.

Comme les nuits précédentes, je me retrouve avec SANCHEZ dans notre tourelle. La nuit est particulièrement agitée. Des bruits se succédant autour de nous révèlent la présence des Allemands. Le choc d'un petit caillou sur le blindage de notre AM, puis dans le feuillage de notre camouflage, nous tient en haleine. A

quelques mètres de nous, dans un trou individuel, se tiennent PFRIMMER et NAÏMI du groupe soutien. Ce dernier, doté d'une vue particulièrement perçante, suit du doigt une ombre rampante à dix mètres devant la villa. L'ombre se déplace lentement et silencieusement le long d'une allée bordée d'une espèce de romarin. Quelques minutes plus tard les yeux de lynx de notre bédouin suivent à nouveau notre visiteur nocturne,« l 'Allaboche », comme il l'appelle, sur le chemin du retour, sa mission de reconnaissance accomplie.

Toute la nuit, la tension nerveuse ne se départira pas jusqu'au lever du jour.

Le 22 octobre 1944

Le matin, après une nuit exténuante, je rejoins ma cave et mes camarades.

Je jette un oeil à droite et à gauche et, comme tout est calme, je retire une chaussure puis l'autre et je savoure enfin cet instant que mes pauvres pieds n'ont pas connu depuis cinq jours. Malheureusement, mon cher Brigadier-chef SIMONET vient d'entrer dans la cave et, est-ce la vue ? Est-ce l'odeur ? Je suis aussitôt démasqué et je n'y coupe pas pour la grande gueulante. Mais surtout, je suis gravement touché dans mon amour-propre quand SIMONET me désigne d'office et par punition, pour la prochaine patrouille de nuit. Je lui réponds aussitôt de se mettre sa punition où je pense car je suis volontaire pour cette prochaine patrouille et que je n'ai pas pour habitude de me dérober aux missions dangereuses.

Vers 23 heures notre patrouille, composée du brigadier-chef SIMONET lui-même et de quatre hommes, franchit les lignes de

boîtes de beans. L'altercation du matin est totalement oubliée pour nous retrouver tous unis comme un seul homme.

Nous avançons avec précaution, l'arme au poing. Je redoute personnellement la rencontre d'une patrouille allemande comme cela s'est déjà produit avec le 5ème escadron. Nous pénétrons déjà à l'intérieur d'une villa abandonnée du "No Man's Land". Chacun se charge de la tâche qui lui a été assignée. J'ouvre une porte et le faisceau de ma torche se promène dans la pièce quand mon coeur s'arrête de battre lorsqu'un uniforme feld-grau orné de la Croix de Fer apparaît sous la lumière de ma lampe. Mon émotion est vite dissipée lorsque je m'aperçois que sous ce sinistre uniforme il n'y a qu'un cintre. Décidément chacun aura sa part de frayeur, heureusement toujours sans conséquence.
Nous terminons notre patrouille sans incident. Nous fermons portes et fenêtres des villas dont les battements au gré du vent provoquaient des alertes inutiles.

Le 23 octobre 1944

Vers midi, l'alerte est déclenchée. Un "snipper" vient de tirer sur l'un de nos hommes de garde. Je fais partie du petit groupe qui part en chasse contre le "Snipper". Je me faufile dans les débris d'une villa éventrée et par l'orifice béant, laissé par un obus dans le mur de cette villa, je me glisse doucement vers l'extérieur.

Je dispose d'un excellent poste d'observation. Cela fait un moment que je guette mon gibier quand je me sens tout à coup tiré par les pieds. C'est le Maréchal des logis PETIT qui me crie : « Malheureux ! Retire-toi ! , c’est de cette façon que j'ai vu mourir NORMAND ». J’obéis. Notre "Snipper" nous échappe et tout retombe dans le calme.

Le milieu de la nuit est troublé par l'arrivée en catimini d'un TD du 9ème Chasseur qui s'installe à quelques mètres de notre AM. Nous n'y prêtons pas attention et poursuivons les interminables factions de nos interminables nuits mais au lever du jour.....

Le 24 octobre 1944

Le jour vient juste de se lever quand une effroyable explosion nous abrutit complètement. Puis le silence retombe à nouveau sur RAMONCHAMP.

Que s'est-il passé ? La cheminée d'usine, objet de toute notre attention les jours précédants, a complètement disparu, tandis qu'un nuage de poussière recouvre l'usine sur laquelle la cheminée s'est abattu. Le TD tirait un obus de 76,2 mm à bout portant sur la cheminée pendant qu'au même instant la batterie d'artillerie à l'arrière envoyait une salve d'obus de 105 mm, permettant ainsi au tir du TD de passer inaperçu tout en atteignant l'objectif désigné, c'est à dire la destruction de la cheminée avec, en plus, la mise hors de combat d'une quarante de soldats allemands, comme nous l'apprendrons par la suite. Le TD attendra la nuit suivante pour reprendre son chemin du retour avec la même extrême discrétion que lors de son arrivée.

Le 25 octobre 1944

Cette nuit je prends la garde avec PORCU. La nuit est particulièrement éprouvante. Les bruits se succèdent, les boîtes de beans s'entrechoquent, la tension nerveuse est à son maximum.
A deux heures du matin, au moment de prendre la relève pour notre dernière garde de la nuit, PORCU m'annonce solennellement : « je vais aux "chiottes", je te rejoins dans cinq

minutes ». Je proteste vigoureusement en précisant qu'il avait eu deux heures pour prendre ses précautions, mais rien n'y fait. Je suis seul dans la tourelle, incapable, dans ces conditions, de faire face à une situation urgente.

Devant moi, à cent mètres, ça bouge. Un peu plus loin, MATERA, du 2ème peloton, dans sa tourelle, au comble de la nervosité, lance sur ce qu'il croit être l'ennemi, une boîte de confiture, qu'il croit être une grenade O.F. Déjà, une demi-heure est passée et PORCU n'est pas encore là... J'ai des sueurs froides à la pensée d'une véritable incursion ennemie et dans l'impossibilité d'assurer seul ma tâche dans la tourelle de l'AM.

Les deux heures passent et la relève arrive enfin, à mon grand soulagement, et dans la promesse d'un beau règlement de comptes avec mon enfoiré de PORCU.

Le 26 octobre 1944

Vers minuit, nous sommes relevés par la légion et, quand je passe les consignes au vieux légionnaire qui prend ma place, quand je lui dis que les Boches nous harcèlent et nous jettent des petits cailloux, le vieux soldat me regarde et, sur un ton supérieur et paternel : « A moi, me jeter des petits cailloux ? je voudrais bien voir çà. !... », avec tous les sous-entendus que ses paroles laissaient deviner.

Nous arrivons dans la matinée à CELLES, sur la route de REMIREMONT-GERARDMER où l'escadron est regroupé. Chaque peloton est installé dans une ferme dont les granges remplies de foin nous servent de dortoir. L'après-midi l'escadron est rassemblé en carré pour une cérémonie à l'occasion de la prise de commandement de notre nouveau chef d'escadron, le Capitaine

ARDANT, qui nous donne une bonne impression de père de famille. Dans le même temps le lieutenant DESMOUTIS, commandant provisoirement l'escadron, reprend la tête de son 2ème peloton et le lieutenant TREHU celle de notre 1er peloton.

Notre séjour se poursuit jusqu'au 31 octobre, nous permettant de récupérer un peu des fatigues et du manque de sommeil de RAMONCHAMP.

Le 27 octobre 1944

Au retour des bains de PLOMBIERES notre GMC est percuté à l'arrière par un TD des Dragons mais, heureusement, sans trop de conséquences. Plus grave, l'incendie de la grange du 3ème Peloton qui cause la perte de tout l'équipement et l'armement individuel de tout le peloton.

Le 1er novembre 1944

Nous partons de nouveau et traversons FAUCOGNEY, LUXEUIL, GRAY et arrivons à VEZET. Une nouvelle fois en attente, mais pour aller participer au défilé du 11 novembre 1944 à Paris. Un détachement précurseur est déjà à TROYES afin de préparer notre arrivée. En attendant, l'hiver approchant, une distribution de sabots est faite à chacun donnant lieu à de petites scènes folkloriques.

Les premières chutes de neige nous annoncent un hiver rude et précoce mais cela ne nous empêche pas d'engager de grandes batailles de boules de neige, pacifiques celles-là, contre nos camarades des autres pelotons.

Le 7 novembre 1944

Nous partons pour ADELANS. Nous sommes toujours au repos mais plus question de défiler sur les Champs-Elysées, l'ordre est annulé. Par contre, une rumeur se précise : la Division doit être envoyée dans le sud-ouest pour réduire la "poche de l'Atlantique" mais, plus vraisemblablement, dans le midi pour rétablir l'ordre engendré par l'insécurité provoquée par des bandes armées se réclamant de la résistance, semant la terreur dans la population civile, faisant la loi, rendant la justice, exécutant les sentences et disposant pour cela d'un important armement récupéré sur les dépôts constitués par les troupes de débarquement lors de la débâcle allemande.

Ces bandes, bien politisées, préfèrent installer leur pouvoir sur les populations civiles plutôt que de continuer le combat contre l'occupant. Ces hommes pourraient très bien pallier au manque cruel d'infanterie que nous connaissons dans l'armée.

Le 11 novembre 1944

Une prise d'arme a lieu devant le monument aux morts d'Adelan, plus modeste que l'Arc De Triomphe de PARIS mais, nécessité oblige, on est toujours en guerre.

Le 12 novembre 1944

Nous repartons pour VEZET et récupérons nos anciens cantonnements.

Le 13 novembre 1944
Le soir, alerte générale, nous sommes prêts au départ mais, contre-ordre, nous réintégrons nos campements.

Le 14 novembre 1944

C'est à quatre heures du matin que le départ est donné.

Au bout de quelques heures de route nous atteignons les premiers contreforts du Jura. Ce sont maintenant des pentes enneigées recouvertes de magnifiques forêts de sapins que nous gravissons et c'est sous un froid terrible que nous atteignons BAUME-LES-DAMES puis SANCEY LE GRAND pour enfin arriver à LANDRESSE sous une violente tempête de neige.
Nous nous installons, comme à l'accoutumé, bien au chaud sous les toits d'une grange remplie de paille. Malgré les cinquante centimètres de neige qui recouvrent le village notre remise nous protège correctement du froid et nous sommes de nouveau en situation d'alerte.

Le 15 novembre 1944

Le soir, le maire du pays décide de recevoir à sa table quelques copains dont l'équipage de la DUPLEIX et, pour que la réception soit plus solennelle, il invite aussi les notables du village autour de la longue table dressée en l'honneur de notre arrivée dans le pays.

Le repas est plantureux et bien arrosé, peut-être un peu trop, car bientôt le maire entame son petit discours de circonstance, ce qui donne à FRAILINI, le tireur de la DUPLEIX, l'idée d'en faire autant. Mais notre pied-noir de tireur, imbibé d'alcool, après s'être

dressé sur sa chaise, n'a pas le temps de terminer son allocution à la très digne assemblée : il s'affale au milieu de la table en rendant, sur la belle nappe blanche, la totalité du repas et des boissons qu'il a absorbés. Les copains n'ont pas le temps d'intervenir ; il ne leur reste plus qu'à ramener le grossier personnage dans ses appartements.

Le 16 novembre 1944

Toujours en état d'alerte, le peloton est rassemblé dans notre grange pour un « Briefing spécial » décidé par nos officiers.

Les visages empreints de gravité, nos officiers nous font savoir que c'est fait, nous attaquons la plaine d'ALSACE. Ils nous font savoir également que les prévisions des pertes évaluées par le Haut Commandement s'élèvent à 50% des effectifs engagés. Ils nous font savoir aussi que les Allemands, biens armés, biens retranchés, se battront contre les Français avec la dernière énergie, leur propagande leur faisant croire que, nous français, nous exécutions nos prisonniers. Enfin il nous est conseillé d'écrire à nos familles.

D'un seul coup les visages se sont assombris, les rires et la bonne humeur ont fait place à une certaine gravité. A cet instant chacun pense à un père, à une mère ou à un être cher. Aussi on griffonne un petit mot qui donne l'impression de se rapprocher des siens au moment où, peut-être, on ne les reverra plus.

Il faut se hâter car l'alerte est donnée et tous les équipages doivent se tenir prêts au départ. C'est vers 23 heures que ce départ est enfin donné sous un froid épouvantable.

L'Escadron au complet redescend les pentes que nous avions gravies trois jours plus tôt mais nous sommes obligés de ralentir notre allure, le froid traversant les interstices des véhicules, nous empêche de continuer de rouler. Les doigts gèlent, les yeux se brouillent et pleurent et on a l'impression qu'ils commencent à geler car on ne peut plus garder les paupières ouvertes. Aussi, le convoi est bientôt arrêté et tout le monde saute à terre pour courir, sauter, gesticuler, afin d'éviter l'engourdissement. Le reste de la nuit se passe de la même façon à poursuivre au ralenti notre chemin, entrecoupé de quart d'heure en quart d'heure de ces haltes anti-gelures.

*

C A M P A G N E
D ' A L S A C E

L’ALSACE

Le 17 novembre 1944

Le matin, au lever du jour, le froid se dissipe quelque peu et notre convoi arrive en fin de matinée à VILLARS-SUR-DAMPIERRE où notre peloton prend position en colonne devant HERIMONCOURT.

A trois cent mètres à nos pieds, le village d'HERIMONCOURT fume sous les assauts répétés de l'infanterie mais les Allemands tiennent bon et les combats indécis retardent notre entrée en ligne.

Il est treize heures quand une manoeuvre d'enveloppement du 9ème zouave met fin à la résistance allemande et, malgré un tir de barrage de l'artillerie ennemie, le village est entièrement occupé.

Les derniers coups de feu ne sont pas terminés que nous recevons l'ordre fatidique : « En avant ! ».

Aussitôt nous descendons sur HERIMONCOURT qui fume encore et croisons les fantassins qui nous font des signes amicaux et nous répètent toujours la même chose : « Vous avez de la chance d'être protégés derrière vos blindages ». Ils ne savent pas que, bien souvent, nos blindages nous servent de cercueils.

Maintenant c'est à notre tour d'entrer dans la danse. Nous traversons le village et nous nous rendons compte de la violence des combats. Dans les fossés qui bordent la route, de-ci, de-là, des corps sont étendus dans toutes les positions où la mort les a frappés. Nous regardons avec indifférence ces cadavres revêtus de l'uniforme feldgrau. Mais d'autres, revêtus de kaki, nous font un pincement au coeur. Et quand, dans un fossé, nos yeux se portent

sur un corps où, dans chaque détail de son uniforme nous pouvons nous reconnaître, cela fait vraiment quelque chose...

Dès la sortie du village, notre AM, en position de tête de patrouille, entreprend la progression par bonds successifs le long de la route qui gravit les pentes boisées de la colline dominant le village d'HERIMONCOURT. Au sommet de la colline nous essuyons le premier tir d'un canon antichar situé à 800 mètres devant nous. Nous nous mettons aussitôt à couvert et signalons tout de suite notre obstacle.

L'artillerie allemande de son côté, qui n'a pas cessé de pilonner le village sur nos arrières, est prise à partie par DROUOT 11, notre char M8, qui a repéré les batteries ennemies et entreprend de les contrebattre de son obusier de 75.

Pendant ce temps le colonel DE BEAUFORT, qui commande notre groupement, entreprend de briser le bouchon antichar qui nous arrête. A cet effet, deux pelotons de SHERMAN du 5ème RCA, accompagnés d'une section d'infanterie du 2ème BZ qui ont pris position sur la crête de la colline dominant la route de VANDONCOURT, devant nous, se lance à l'assaut de la position allemande qui est rapidement éliminée, avec l'abandon du canon de 150 mm qui nous avait bloqué.

De nouveau nous reprenons notre progression vers VANDONCOURT que nous atteignons vers 18 heures, à la tombée de la nuit. A côté de nous, le brigadier-chef SIMONET qui au combat perd tout sens de la mesure, du haut de sa tourelle, se met à engueuler proprement un capitaine du 5ème Chasseur dont le char se trouve malencontreusement sur le chemin de sa DUPLEIX. Le capitaine interloqué reste bouche bée devant l'incident, pensant peut-être avoir affaire à un supérieur.

Malgré l'obscurité grandissante, nous reprenons de nouveau notre avance. Nous multiplions nos précautions afin de ne pas devenir la cible d'un antichar et c'est dans l'obscurité complète que nous arrivons à DASLE. Le village a l'air complètement abandonné et c'est sur le carrefour des routes d'AUDINCOURT et SELONCOURT, au centre du village, que nous prenons position.

J'ai sauté à terre afin de reconnaître les lieux mais les événements ne se font pas attendre. Une ambulance allemande se présente et est aussitôt capturée, sans difficulté, ainsi que cinq fantassins qui l'accompagnaient. Il fait maintenant nuit noire, lorsqu'une camionnette bâche arrive à son tour, ralentit et s'arrête entre nos deux AM. Je jette un coup d'oeil par la portière, un coup de torche électrique et … stupéfaction ! Je me trouve face à face avec 7 à 8 boches aussi surpris que moi. Le temps de réagir et il est trop tard, la camionnette s'évanouit dans la nuit, nous laissant complètement désappointés d'avoir laissé passer une si belle occasion. Quelques civils se décident enfin à se montrer pour nous avertir de la présence d'un char et de deux antichars ennemis à la sortie du village.

Le pays n'est vraiment pas sûr et notre demande d'infanterie n'étant pas satisfaite, et considérant que la position risque fort de devenir intenable dans ce coin infesté d'Allemands, nous décidons de nous replier sur VANDONCOURT pour y passer la nuit.

Le 18 novembre 1944

Après une nuit de vigilance à VANDONCOURT, nous partons dès le lever du jour.

Le soleil est au rendez-vous, la journée s'annonce belle et nous arrivons de nouveau à DASLE que nous retrouvons abandonnée depuis quelques heures par les Allemands.

Nous poursuivons en direction de DAMPIERRE-SOUS-BOIS en capturant au passage quelques prisonniers parmi les traînards de l'armée allemande, prisonniers qui nous seront bien utiles par la suite.

En chemin nous avons le loisir d'observer une attaque en piqué de notre aviation sur les lignes ennemies.

Nous arrivons enfin à DAMPIERRE que les Allemands viennent de quitter précipitamment. Si précipitamment, qu'ils n'ont pas eu le temps de faire sauter le pont qui protège leur retraite et qu'ils ont pourtant farci de dynamite. Aussi, nos prisonniers se font un plaisir de désamorcer ce que leurs "kamerade" nous avaient préparé. La route est libre devant nous et nous fonçons sur notre prochain objectif : FESCH-LE-CHATEL.

Mais à deux kilomètres de FESCH-LE-CHATEL les villageois nous avertissent du piège dans lequel les Allemands veulent nous faire tomber et dont aucun de nous ne pourra échapper. En effet, la route toute rectiligne qui aboutit au village traverse un véritable glacis pour enjamber, à la lisière des premières maisons, un ruisseau, le RONDELEAU, au lit escarpé, dont les Allemands ont fait sauter le pont qui l'enjambe. Tous nos véhicules une fois arrivés devant cet obstacle, ne pouvant s'échapper, auraient été irrémédiablement détruits, les Allemands disposant, derrière le pont, d'un fort élément d'infanterie appuyé par de l’antichar et de l'artillerie. Aussi, c'est avec soulagement que nous recueillons ces précieuses informations, vitales pour notre petite unité. Toujours sur l'indication des civils, nous bifurquons sur la droite, sur un

petit chemin menant lui aussi au village mais traversant une usine métallurgique.

L'AM DUPLEIX, ainsi que deux Jeeps, ouvrent la route de l'usine à travers un épais rideau de végétation.

Devant l'usine, à l'approche de notre AM de tête, deux fantassins allemands s'enfuient, laissant sur place deux "bazooka" dont les tirs nous étaient réservés. Avec précaution nous traversons l'usine ainsi qu'un autre pont, intact celui-là, qui nous amène sur l'autre rive du ruisseau à cinq cent mètres du village. Un petit chemin rejoint le village en suivant le lit de la rivière à gauche et longe la lisière des bois à notre droite. Nous nous y engageons. Tout est calme et nous allons surprendre les Allemands là où ils ne nous attendent pas.

L'AM de tête parvient bientôt à l'entrée du village quand, tout à coup, un déchaînement de mitraille s'abat sur nous. Une pluie de minens nous entoure tandis que des tirs d'armes automatiques partent des maisons ainsi que des bois tout proches.

C'est à ce moment précis que nous assistons à une chose ahurissante : nous voyons arriver à toute allure l'ACAM de notre copain LALEUF sur la route interdite.

Comme d'habitude, le groupe soutien s'est attardé auprès de la population du village libéré et c'est quand nos camarades se décident à nous rejoindre qu'ils se lancent, à corps perdu, droit devant eux, pour recoller au peloton. Et, le même scénario qu'à LIOFFANS se produit : ils se lancent sur la mauvaise route pour se jeter dans la gueule des Allemands. Aussi, avec force cris et gesticulations, nous nous efforçons d'avertir notre camarade du danger dans lequel il s'engouffre. Mais rien n'y fait et, l'alcool

aidant, il répond à nos signaux par des gestes amicaux et fonce toujours vers le pont sauté.

La catastrophe est inévitable : l'ACAM va plonger dans le ruisseau et sera achevée par les Allemands. Mais le Dieu des ivrognes veillait et c'est avec stupéfaction que nous voyons le Doodge auto canon franchir la coupure du pont sauté. Sa vitesse l'a sauvé. La stupéfaction des Allemands est telle qu'ils restent sans réaction, permettant ainsi à notre ACAM de nous rejoindre avec son équipage sain et sauf.

L'instant de surprise passé et s'apercevant de son énorme bévue, LALEUF parvient à rejoindre nos AM qui sont déjà dans une situation bien difficile. Le déluge s'est déclenché, les Allemands attaquent depuis les maisons du village jusqu'à l'usine ainsi que sur toute la longueur des bois où ils se sont terrés dans des tranchées qu'ils ont creusées à une centaine de mètres du chemin que nous occupons. Malgré notre puissance de feu la situation n'est pas en notre faveur et les biffins du Génie qui nous accompagnent en sont les premières victimes. Quelques-uns, recroquevillés dans les fossés qui bordent la route, essaient de s'abriter tant bien que mal tout en s'occupant des premiers blessés.

Le lieutenant TREHU, comprenant que l'effort principal de l'ennemi sur l'usine a pour but de nous couper toute retraite, décide d'envoyer notre AM avec un message pour le PC du groupement, afin d'exposer la situation et demander l'intervention de l'artillerie.

Mais le chemin, trop étroit pour manœuvrer, nous oblige à gagner l'usine en marche arrière et c'est tout en mitraillant les bois à notre droite que nous atteignons l'entrée de l'usine où nous sommes arrêtés. Là, un Half-track du Génie, apparemment vide et

abandonné, est immobilisé au milieu du petit carrefour qui commande l'entrée de l'usine. Impossible de passer.

Dans les fossés qui bordent la route, quelques fantassins sont dissimulés dans des trous. Je leur demande d'essayer de dégager l’Half-track. Un caporal se décide à tenter l'opération.

Protégé par notre tir, le caporal parvient en quelques bonds à la portière arrière et, là, je comprends le drame qui vient de se passer. A l'intérieur du véhicule tous les occupants sont morts à la place qu'ils occupaient. Certains sont encore assis tandis que d'autres s'écroulent sur la chaussée par la portière ouverte.

Notre chef FOUQUE voyant la situation s'éterniser, et malgré le feu ennemi, s'apprête à sortir de sa tourelle mais, en quelques secondes, il s'écroule sur la chaussée, une balle dans le genou.

DI FRANCESCO, du groupe Jeep, blessé lui aussi, vient à mon volet demander de l'aide mais, sous un tel déluge, il est impossible de se découvrir sans être certain d'être touché à son tour.

Enfin, l’Half-track étant dégagée, nous laissons nos camarades à la garde des fantassins pour traverser rapidement l'usine où, d'un commun accord, nous décidons de joindre le PC afin de porter le message verbal dont notre chef avait la charge.

Deux kilomètres plus loin, sur la route de DAMPIERRE, dans un champ, à une centaine de mètres à l'écart de la route, une tente est dressée devant laquelle flotte un fanion orné de la croix de Saint-Louis, emblème de notre Division. Sans aucun doute nous sommes au PC du groupement.

Nous franchissons les quelques barrages de factionnaires pour arriver près de la tente. SANCHEZ ne veut pas prendre d'initiative, PORCU, n'en parlons pas.

Je me décide à me présenter devant le colonel DE BEAUFORT, commandant le groupement. Je raconte notre histoire, la blessure de notre chef et l'objet de sa mission. D'une manière paternelle, la main sur mon épaule, le colonel me répond : « Mes enfants, rejoignez vos camarades, nous allons nous occuper de cela ».

Nous reprenons la route de FESCH-LE-CHATEL mais, d'un commun accord avec mes deux camarades et en l'absence de nouveaux ordres, nous décidons de prendre position dans les bois en face du village. Près de nous, notre char DROUOT 11, de sa mitrailleuse de "50", entreprend d'arroser les bois infestés d'Allemands.

Une ambulance s'arrête à nos côtés, c'est CRAMER, l'infirmier du PC de l'escadron. De son air détaché et de faux professionnel, il me demande : « Où est le corps ? » . Comme je l'interroge sur le corps dont il parle : « Ben, de SIMONET », me répond-il, adoptant l'air choqué de voir que nous sommes si peu au courant. C'est ainsi que nous apprenons la mort de notre camarade, le chef de la DUPLEIX, une balle dans la tête.

Pendant ce temps un escadron de SHERMAN nous a doublé pour prendre position devant l'usine, tandis que notre artillerie a commencé le pilonnage des positions ennemies.

Un convoi de GMC débarque à son tour un "goum" des Tabors marocains, dont les hommes s'éparpillent aussitôt dans les bois, pour se charger du nettoyage. Il est 18 heures quand tout s'achève. Le silence retombe sur le village qui est libéré et où nous retrouvons nos camarades.

Les Allemands sont partis en abandonnant leurs morts dans les rues du village et dans les bois. A côté de nous, devant sa maison, à l'orée du bois, une vieille femme pleure. Pendant les combats les Marocains ont visité sa maison et lui ont dérobé ses économies. Mais dans le village la joie demeure, c'est la libération.

Les équipages sont reformés. Un nouveau chef nous est affecté : le Maréchal des logis JEANDON remplace notre chef FOUQUE sur la DUGUESCLIN, il vient du 2ème peloton et ne nous est pas complètement inconnu.

A la sortie du village, un fossé antichar interdit toute progression. Nous plaçons nos AM en position défensive et nous occupons le bureau de poste du village pour la nuit.

La fatigue est extrême et, avec plusieurs de mes camarades, je m'endors dans une pièce contiguë du bureau de poste. Mais, vers 22 heures, le camion de ravitaillement arrive. Il faut un homme par équipage pour percevoir les rations de vivres. Mes copains encore debout se chargent de la corvée. Mais quelques minutes plus tard, une explosion retentit dans le bureau à côté de nous. Ainsi que mes camarades, je bondis sur mes pieds, saisis ma torche et pénètre dans la pièce envahie de fumée. Au milieu des cris et gémissements, je découvre le drame qui vient de se produire. Au milieu d'un désordre indescriptible, des corps sont étendus sur le sol. Notre camarade METRAL, le tireur de la DESAIX, a déjà cessé de vivre. Un peu plus loin, le MDL JEANDON, notre nouveau chef de voiture, est blessé assez grièvement dans le dos. D'autres encore sont étendus, blessés eux aussi, CASTANET et VAN DE VYVERE. Encore la fatalité. Un obus a traversé la fenêtre du bureau de poste où nous percevions les vivres...

La journée se termine, sombre, comme elle a commencé. Une fois de plus, les ambulances emmènent les blessés et nous reprenons le cours de notre implacable destin qui est de jouer, jour après jour, avec la mort.

Le 19 novembre 1944

Nous quittons FESCH-LE-CHATEL après que le peloton eut été complètement reformé. Je deviens radio sur la DUGUAY-TROUIN, la voiture du chef de peloton, qui compte André PETITDEMANGE comme conducteur et SAINT-POL comme tireur. Mes liaisons radio se feront désormais à l'échelon escadron avec le SCR-193 et à l'intérieur du peloton avec le 528.

Etant AM de commandement, nous serons, en cours de patrouille, le plus souvent en deuxième position, ce qui ne veut pas dire pour autant plus en sécurité. D'autre part, mes incursions seront plus limitées pour ne pas dire nulles.

Nous traversons DAMPIERRE en début de matinée pour arriver ensuite à BEAUCOURT.

A BEAUCOURT, pendant que le lieutenant TREHU, à terre, procède à une dernière mise au point de la coordination de notre unité dans le dispositif du groupement BARBIER, des habitants viennent à moi pour me signaler la présence de deux soldats allemands réfugiés dans l'école communale et vraisemblablement désireux de se rendre. Je rejoins aussitôt le bâtiment désigné. Du bout du pied je pousse la porte pour voir mes deux Fridolins tout à fait résignés. L'un d'eux, aumônier de son état, exhibe un redoutable Parabellum "P 38" à sa ceinture. Drôle d'objet du culte pour un ecclésiastique. Je récupère les armes ainsi qu'un lot important de balles de "9 mm".

Je rejoins mon poste après avoir remis mes deux prises aux biffins qui nous accompagnent. Mais, à mon retour, je me fais enguirlander par le lieutenant pour avoir quitté mon poste. Il me précise qu'il s'était séparé de CARRE, mon prédécesseur, pour la même raison.

Nous atteignons BORON en début d'après-midi, déjà occupé par les Zouaves du groupement BARBIER. Aussitôt nous effectuons une reconnaissance en direction de VELESCOT dont le carrefour se trouve sous le feu des canons allemands dissimulés dans les bois au nord du village.
Nous nous engageons sur la route de CHAVANNES mais, après 200 mètres, nous prenons position face aux bois où des concentrations ennemies sont signalées. Sitôt arrivés, l'ordre de départ est donné à nouveau afin de pousser une reconnaissance sur SUARCE.

Le carrefour de VELESCOT, que nous devons traverser, se trouve sous le feu redoublé de l'artillerie allemande. Le lieutenant me charge d'une petite mission à pied qui consiste à bloquer tous les véhicules de notre peloton, ensuite leur faire traverser le carrefour à grande vitesse, de façon que chacun ne s'engage seulement après que le précédent eut réussi à passer le carrefour sans dommage. Je dois bien évidement rejoindre mon poste avec l'aide du dernier véhicule.

Consciencieusement, j’accomplis avec succès ma mission d'agent de la circulation. Mais, quand je dois rejoindre à mon tour avec le dernier véhicule, il ne me reste que le capot de la DUPLEIX exposé à tous les vents. Aussi, ma traversé du carrefour me laisse un mauvais goût de souffre dans la bouche et d'éclats d'obus sifflant à mes oreilles. Nos camarades du 3ème peloton, confrontés au même problème, y laisseront un camarade.

Je reprends mon poste dans la DUGUAY-TROUIN et notre patrouille arrive à SUARCE, à cinq kilomètres à l'est. Mais notre position en fer de lance dans le dispositif allemand s'avère malsaine et, vers 17 heures, nous quittons de nouveau SUARCE pour le carrefour de VELESCOT où nous arrivons à la nuit tombante.

Nous apprendrons par la suite que notre départ de SUARCE a coïncidé avec l'arrivée dans le pays d'une importante unité blindée, composée de Jagdpanther accompagnés de nombreux fantassins.

Il fait nuit quand nous prenons position sur la route, à la sortie nord du carrefour, avec mission de mitrailler les bois présumés abriter de fortes concentrations ennemies.

Vers vingt heures, nous rejoignons de nouveau VELESCOT où nous prenons position à une centaine de mètres du carrefour.

Nous avons établi notre dispositif de défense derrière la rangée de maisons qui bordent la route. Afin de parfaire ce dispositif de défense, nous installons quelques mitrailleuses dans des trous creusés à la hâte. Je me retrouve ainsi, en compagnie de CAVELARD, dans un trou aux commandes d'une mitrailleuse de 30. Il fait très froid. Devant nous, la plaine dénudée s'étale jusqu'aux lisières des bois à deux ou trois cents mètres en face, où se tiennent les Allemands.

La nuit, particulièrement sombre, ne permet pas de distinguer quoi que se soit à plus de huit ou dix mètres devant nous et nous attendons fébrilement les événements.

Il est bientôt 23 heures quand ces événements se précipitent.

A cent mètres à notre droite les Allemands ont atteint le carrefour et attaquent les chars au PANZERFAUST. Un SHERMAN est atteint et brûle en illuminant le carrefour. Une section d'infanterie est décimée à son tour. De notre côté nous attendons le choc et, le doigt crispé sur la détente de la mitrailleuse, nous nous efforçons de percer le voile noir de la nuit mais nous ne distinguons rien au-delà de quelques mètres. Bientôt les premiers bruits de bottes parviennent à nos oreilles. Pourrons nous supporter le choc ? Serons nous submergés par le nombre ? Toutes ces questions tournent dans nos têtes. Quelques ombres apparaissent. Elles sont des nôtres : nos amis les Zouaves qui se font vite reconnaître et se replient sous la forte poussée des fantassins allemands.

Je rejoins mon poste dans l'AM. Sur ordre du lieutenant, je demande par radio l'intervention de l'artillerie. Celle-ci, qui se trouve à quelques kilomètres près de GROSNE, exprime des réticences à entrer en action, la distance ainsi que l'obscurité complète comportant des risques évidents. Mais, devant l'insistance de notre lieutenant, les artilleurs se décident quand même à effectuer un tir de barrage à la limite de nos positions, en même temps que l'ordre est donné à chacun de rejoindre ses véhicules. C'est à ce moment que quelques-uns des fusants, à la limite du barrage, éclatent au-dessus de nos têtes, provoquant une belle pagaille parmi nous. Tout le monde s'empresse de se mettre à l'abri. A mes côtés, FEINKBENER s'est jeté sous son half-track, il pleure et appelle sa mère. Attitude malvenue pour un vieux de 35 ans. Enfin le tir est rectifié et l'attaque totalement stoppée.

Quelques flocons de neige commencent à tomber et il est minuit passé quand nous recevons l'ordre de repli sur GROSNE.

Nous sommes exténués de fatigue, transis par le froid, et c'est vers une heure du matin que nous trouvons enfin un abri. Ce n'est qu'une étable mais nous y serons à l'abri du froid.

Dès que nous passons la porte de cette étable, une immense impression de bien-être nous envahit. La lumière diffuse nous laisse apparaître une vingtaine de vaches laitières couchées sur une litière propre et bien entretenue et je ne me fais pas prier, comme plusieurs de mes camarades, pour me glisser entre les bêtes pour sombrer dans un profond sommeil coupé, bien entendu, par les sempiternelles et indispensables gardes.

Le 20 novembre 1944

Au petit jour nous reprenons de nouveau la route de VELESCOT. La nuit a été courte et le repos insuffisant. La neige a recouvert légèrement la campagne environnante et nous arrivons une nouvelle fois sur notre carrefour infernal.

Notre infanterie, qui a lancé une attaque et opéré une bonne progression et la capture de nombreux prisonniers, a libéré la route de SUARCE où nous prenons position une partie de la journée.

Vers vingt heures, nous sommes relevés par des éléments de la 5ème DB et nous rejoignons BORON pour la nuit. On nous loge cette fois dans une laiterie assez exiguë mais cela fera quand même l'affaire ; On dormirait, s'il le fallait, sur une planche à clous. La pièce n'est pas grande mais les quatre murs sont équipés de solides étagères qui feront l'affaire. Sur les étagères s'entassent d'énormes bottes de beurre et des bacs de crème fraîche.

Avant de nous endormir dans chaque recoin de la pièce et sur les étagères même, nous faisons honneur au beurre et à la crème fraîche qui vont très bien avec le corned-beef et les boîtes de beans de nos rations. De plus, toutes les gamelles en ont fait le plein, ainsi que les coffres des voitures.

Notre repos est de courte durée puisque, vers deux heures du matin, le départ est donné.

Le 21 novembre 1944

Après une nuit pénible à rouler aux "yeux de chat", encore mal réveillés, nous partons relever le CC3 de notre Division qui vient d'occuper MULHOUSE.

A cette occasion, nous apprenons que notre Division, la première à entrer en ALSACE, est la première de toutes les unités alliées à atteindre le RHIN, ce dont nous ne sommes pas peu fiers.

Après avoir roulé une partie de la nuit, cap à l'est, nous atteignons WALDIGHOFFEN. Après une halte de courte durée, nous bifurquons plein sud sur DURMENACH, près de la frontière Suisse.

Notre ordre du jour étant complètement bousculé, nous occupons le village de DURMENACH et somme placés en situation d'alerte. Tout l'après-midi le dispositif défensif est mis en place. Notre AM, en position sur la route de WALDIGHOFFEN, est disposée à défilement de tourelle. Les armes sont approvisionnées et nous attendons les événements. Pendant ces heures d'attente, encore un petit changement a lieu dans notre équipage : SAINT-POL passe sur DESAIX tandis que le brigadier PEILLON, qui s'est engagé quelques semaines plus tôt dans notre unité lors de notre passage à VILLEFRANCHE, le remplace comme tireur dans la DUGUAY-TROUIN. C'est un ancien artilleur, à trente quatre ans il n'est plus de la première jeunesse mais il aura des dispositions certaines pour son poste de tireur et aura l'occasion de nous le prouver par la suite.

Les chars allemands, qui nous avaient été signalés ne se sont pas montrés. Heureusement d'ailleurs car ceux-ci, déjà biens supérieurs à nos SHERMANS, nous auraient causés de gros problèmes.

Notre ordre du jour étant complètement chamboulé, on nous fait savoir que l'OKH allemand ayant l'intention de couper de ses arrières nos deux Combat-Command de MULHOUSE et d'ALTKIRCH, déclenche une puissante attaque en direction de la Suisse avec plusieurs divisions dont une SS et une brigade de chars. De ce fait, nous nous trouvons aujourd'hui dans ce petit village de DURMENACH virtuellement coupés de l'armée, ainsi que les CC1 et CC3, et c'est dans cette circonstance que nous attendons les événements.

Malgré cette inquiétante circonstance, mon copain DAMESTOY et sa HARLEY, grâce à la bienveillante complicité des douaniers suisses, réussira à rétablir la liaison avec l'armée en passant par ce pays, la gentillesse de nos amis suisses allant jusqu'à couvrir notre motard de friandises et remplir ses sacoches de chocolat du pays.

La fatigue est extrême mais la tension nerveuse nous tient en éveil. Les heures s'écoulent, la nuit est tombée et c'est vers 22 heures que nous sommes relevés. Nous allons enfin prendre un peu de repos bien gagné. C 'est à peine enveloppés dans nos couvertures, couchés dans la grange qui nous abrite, que l'ordre arrive : Alerte générale, il faut se tenir prêt au départ et c'est à 23 heures que nous nous mettons en route.

La nuit, comme les précédentes, est noire et cette fois nous prenons la direction de l'ouest. Nous roulons constamment aux "yeux de chat", les arrêts sont fréquents et, à chacun d'eux, tout le monde s'endort dans les véhicules.

Le 22 novembre 1944

Il est une heure du matin quand nous atteignons notre objectif : SEPPOIS. Il semble un village fantôme, déserté par ses habitants, mais par contre hanté par la présence de nombreux cadavres que nous découvrons par dizaines, à la lueur diffuse et blafarde des "yeux de chat" de nos véhicules.

Nous occupons l'unique pièce étroite d'une maison où chacun s'affale immédiatement là où il se trouve. L'extrême fatigue a jeté là, pêle-mêle, tous mes camarades les uns à côté des autres ou les uns sur les autres et, comme il n'y a pas assez de place pour tout le monde, deux d'entre eux sont couchés sur la table placée au milieu de la pièce. Curieusement et contrairement à mes camarades, j'ai l'impression d'être frappé d'insomnie et j'éprouve le besoin de prendre l'air et de marcher.

Je décide de faire quelques pas dans le village qui m'aideront peut-être à trouver le sommeil.

Devant la porte de la maison, un sinistre tube de "88" est posé là, sur une plate-forme de transport. Il est flambant neuf et n'a pas eu encore le temps de servir. Derrière la maison, une dizaine de mètres plus loin, je m'aperçois avec stupéfaction que mes camarades de garde dans la tourelle de la DUGUESCLIN ont succombé à la fatigue et se sont endormis. Je les réveille et profite de ma sortie pour faire la tournée des postes de garde et découvrir, là encore, d'autres camarades endormis.
Une autre AM, la DUPLEIX, est postée derrière l'échancrure du mur éventré du petit cimetière. Le mur extérieur lui aussi est éventré sur une grande longueur. Mais là, le long du mur écroulé, un spectacle dantesque et hallucinant s'offre à nos yeux. Une vingtaine de cadavres allemands sont alignés dans des positions qui leur donnent un semblant de vie. Les uns, les armes à la main

et la tête soulevée dans la position où la mort les a surpris, donnent l'impression qu'ils vont se relever. Mais je détourne les yeux car nos cerveaux fatigués nous donnent des hallucinations. La fatigue ayant enfin raison de mon insomnie, je rejoins mes camarades dans un profond sommeil.

Le 23 novembre 1944

Le jour se lève, triste, sous un ciel couvert et une pluie ininterrompue.

La clarté du matin nous fait découvrir l'ampleur des combats disputés la veille. Une cinquantaine de cadavres allemands, WAFFEN SS pour la plupart, jonchent les rues du village. Quelques dizaines des nôtres y sont aussi dénombrés. Près de nous, six tirailleurs marocains sont alignés, fauchés par la même rafale. Nous changeons la disposition défensive de nos AM et notre DUGUAY-TROUIN est placée prêt d'une grange où nous pourrons nous installer confortablement. Dans notre grange nous récupérons quelques ravitaillements abandonnés par les Allemands : des conserves excellentes, des cigarettes infectes et, surtout, de belles couvertures de laine que nous serons obligés d'abandonner à regret après avoir constaté qu'elles étaient envahies de poux.

Pour la première fois le moral n'est pas au beau fixe et, dans une autre grange un peu plus bas, FRAILINI, le tireur de la DUPLEIX, s'est tiré "accidentellement" une balle de carabine dans la main et part à l'hôpital.

Le moral revient un peu quand André PETITDEMANGE, avec son flair habituel et bravant tous les dangers, revient d'une patrouille toute personnelle en exhibant une magnifique et

providentielle bouteille de schnaps. Nous ne mourrons d'ailleurs jamais de soif, grâce à mon copain André, qui aurait retrouvé une aiguille dans une meule de foin du moment, bien sûr, que cette aiguille aurait pris l'apparence d'une bouteille.

La pluie n'a cessé de tomber toute la journée et nous sommes toujours sur nos positions. Dans l'après-midi, un événement qui aurait pu avoir de graves conséquences à lieu à quelques mètres de nous. Les Allemands qui nous harcèlent avec leur artillerie ont la chance de toucher, "tout à fait par hasard", la maison où sont réunis nos officiers. Personne n'est blessé mais tous se retrouvent sous les décombres et le lieutenant GENTIEN a beaucoup de mal à se dégager d'une machine à coudre qu'il a reçu autour du cou.

En fin de journée nous devons partir relever le 3ème peloton sur la route de COURTELEVENT mais les moteurs, noyés par la pluie, ont du mal à partir.

Nous arrivons enfin, dans la soirée, sur notre objectif et apprenons que nos camarades ont été attaqués par les chars et l'infanterie. Une AM ayant reçu une charge de PANZERFAUST a eu ses occupants blessés dont l'un, grièvement atteint, a eu les jambes sectionnées.

Nous prenons position tout le long de la route en surveillant les bois, proches d'une centaine de mètres, à partir desquels sont parties les attaques allemandes. Mais tout restera calme car l'infanterie vient nous prêter main forte, ce qui nous permet de terminer notre nuit à SEPPOIS.

Le 24 novembre 1944

Tout l'escadron part sur WALDIGHOFFEN, HIRSINGUE et LANDSER où nous passons la nuit.

Le 25 novembre 1944

Le lieutenant TREHU, qui a pris le commandement des 1er et 2ème peloton, reçoit l'ordre de rejoindre MULHOUSE que nous débordons par l'est. A L'ILE-NAPOLEON, notre petit groupement tente une percée mais, ainsi que les fantassins nous l'avaient signalé, la réaction ennemie est violente et la première AM est prise à partie par des tirs de bazooka qui nous obligent à rester sur nos positions.

Vers midi, j'accompagne le lieutenant pour une mission de liaison en Jeep entre MULHOUSE et L'ILE-NAPOLEON. Nous roulons depuis un moment sur la route entièrement libre et dégagée quand, brusquement, un sifflement sinistre oblige le lieutenant à jeter la Jeep dans le fossé. Immédiatement, à quelques mètres de nous, une puissante explosion nous couvre de débris et de poussière. Le lieutenant me tend un casque qui traînait au fond de la Jeep et que je m'empresse de mettre. L'instant d'émotion passé, nous remettons la Jeep sur la route et nous nous empressons de déguerpir.

Quelques instant plus tard, j'abandonne le casque pour remettre mon calot quand mes yeux se fixent, un instant interrogateurs, sur ce casque. Le lieutenant a compris et me donne la réponse : ce casque perforé et maculé de sang séché appartenait à SIMONET, tué une semaine plus tôt à FESCH-LE-CHATEL, d'une balle dans la tête.

La situation se stabilisant devant MULHOUSE et la forêt de la HARTH, l'escadron au complet rejoint RIEDISHEIM, faubourg de MULHOUSE, où nos restons en état d'alerte.

Les journées se passent à RIEDISHEIM, dans la tranquillité. Le front s'est stabilisé et les opérations sont en sommeil. De temps en temps, quelques tirs d'artillerie sont là pour nous rappeler que la guerre n'est pas finie. Tout l'escadron est logé chez l'habitant.

Pour notre part, nous sommes très bien reçus dans la famille alsacienne avec laquelle nous partageons nos journées et qui compte un jeune garçon et une jeune fille qui deviennent bien vite nos amis. La maison est grande et nous sommes confortablement installés. Malgré les nuits de garde et les tirs sporadiques de l'artillerie, nous récupérons rapidement des fatigues et du manque de sommeil des jours précédents.

Une nuit, alors que je prends la garde en compagnie de PETITDEMANGE et que, l'arme à la bretelle, nous goûtons les douceurs et le calme reposant de cette belle nuit alsacienne, un épouvantable fracas nous jette tous les deux dans le fossé qui borde la route. A peine sortis de notre stupeur et le calme retombé sur la ville, nous réalisons avec stupéfaction les causes de notre frayeur : la batterie américaine de canons de 203 mm à longue portée, installée à deux pas de nous, et dont nous avions totalement oublié la présence effectuait, comme les nuits précédantes, son tir de harcèlement sur les lignes allemandes. Canons dont les servants avaient pris la précaution, avant les tirs, de revêtir les serre-tête protecteurs indispensables à leurs tympans.

Le 12 décembre 1944

Un incident grave entre BEAUSENS et JEGOU, tous deux du char DROUOT, se termine dramatiquement avec la mort de JEGOU. Je suis désigné par le Maréchal des logis LARBI pour accompagner le lieutenant TREHU et BEAUSENS à la Prévôté.

Le 13 décembre 1944

Cette nuit, quand tout est endormi, la porte de ma chambre s'entrouvre. Une ombre se profile par l'entrebâillement : la silhouette de la jeune fille apparaît. Celle-ci, avec tout le romantisme et la témérité de ses seize ans, s'approche et se glisse auprès de moi. Pourtant, c'est là notre dernière nuit passée à RIEDISHEIM avant notre départ, peut-être sans retour, pour l'offensive de la poche de COLMAR.

Elle le sait très bien mais le cœur a ses raisons.....

Le 14 décembre 1944

Nous quittons RIEDISHEIM, qui me laisse bien des regrets.

Nous nous rendons à HEIMERSDORF où le lieutenant TREHU part en permission. L'aspirant BLASSELLE le remplace à la tête du peloton. Une semaine de repos permet la remise en état de notre matériel.

Le 22 décembre 1944

Nous nous rendons à STRUETH où nous logeons provisoirement dans des maisons en ruine en attendant que le 3ème escadron du 9ème RCA nous cède la place dans le village.
Il fait très froid, surtout dans l'église, dont le dôme a disparu par les bombardements et qui abrite le groupe ACAM. Ils sont une dizaine, agglutinés autour du poêle, qu'ils ont installé au milieu du choeur de l'église. Le clair-obscur des flammes du foyer illumine les visages, image vivante d'un Saint tableau de Miquel-Ange sur la Nativité. Mais furtivement, un visiteur indésirable, en la personne de SAINT-POL, passe et le poêle explose. Le spécialiste des "Pièges à Con" a jeté un détonateur dans le foyer, histoire de rigoler.

Chacun s'organise, nous nous installons dans une ferme et bientôt notre séjour sera bien agréable. Je fais des virées dans les bois proches et ramène de très beaux lièvres qui font le délice de notre table. Nous passons Noël et le Jour de l'An dans la douceur. Tous les dimanches des bals sont organisés. Seul rappel à la réalité, de temps en temps, un petit
"HENSCHEL" à croix noire nous survole et déverse son chargement de tracts à l'adresse des 1ère DB et 9ème DIC stationnant dans la région.

Un matin, une commission d'officiers interalliés nous passent en revue tandis que le lieutenant TREHU rentre de permission.

Une nuit, au cour d'une garde sous une tempête de neige, et suivant les consignes, j'arrête une Jeep venant de KARSPACH afin de contrôler ses occupants et leur ordre de mission. Je me penche à la portière et me retrouve brutalement exposé, un "Colt 45" braqué sur la poitrine. J'abrège les formalités et laisse passer la Jeep, son conducteur et son mystérieux passager tous deux revêtus de l'uniforme de l'armée française.
Un contingent d'une dizaine de jeunes vient remplacer les manquants et bientôt le peloton se retrouve au complet et en état de reprendre sa place dans l'offensive qui se prépare pour libérer ce que l'on appelle la "Poche de COLMAR".

La poche de COLMAR

Le 20 janvier 1945

Nous quittons STRUETH à cinq heures du matin pour LA CHAPELLE-SOUS-ROUGEMONT. Installés dans une grange, vers midi nous improvisons un repas chaud et invitons notre lieutenant à partager nos beans. Celui-ci nous demande d'avoir la gentillesse de bien vouloir inviter aussi à notre table le capitaine ARDANT qui se trouve momentanément seul. C'est ainsi que, assis par terre, nous avons partagé notre repas avec notre chef de peloton et notre chef d'escadron.

Une activité inhabituelle se déroule autour de nous avec le va-et-vient incessant des convois de troupes. A quinze heures : départ pour DIEFFMATEN sous une tempête de neige. Arrivés à destination et en formation offensive, l'ordre de progression est lancé. Nous avançons d'une centaine de mètres mais la tempête redouble de violence et la couche de neige atteint les cinquante centimètres. Plus rien ne distingue les routes des fossés et bientôt nous n'apercevons même plus l'AM qui nous précède et qui n'est pourtant qu'à quelques mètres de nous. Enfin, la logique l'emporte. N'ayant plus aucun sens de l'orientation, tant bien que mal nous rejoignons DIEFFMATEN en attendant des jours meilleurs. Nous restons en alerte jusqu'au 23, dans des conditions difficiles, les villageois étant froids comme le temps.

Le 24 janvier 1945

Nous rejoignons SPECHBACH toujours en situation d'alerte. Tous les véhicules sont peints en blanc afin de nous rendre invisibles dans cette immensité blanche

Le 29 janvier 1945

Nous nous rendons à BRECHAUMONT où la couche de neige atteint 70 centimètres. Là aussi, grande bataille de boules de neige qui nous réjouit bien.

Le 2 février 1945

Nous arrivons à STERNBERG où les cantonnements sont détestables mais que nous quittons le lendemain au petit jour.

Le 3 février 1945

Dans la matinée, nous arrivons à REININGEN. Nous trouvons le village entièrement détruit et c'est avec difficulté que nous découvrons une maison encore debout qui fasse l'affaire pour y passer la nuit. Cette maison, semblable à la tour de Pise, possède son mobilier à peu près intact et, comble de bonheur, nous pourrons passer la nuit dans un lit. Mais nous sommes obligés de caler ce lit car, au moindre mouvement, nous nous retrouvons à l'autre bout de la pièce.

La seule âme qui vit dans le village est un prêtre qui sort de son église en ruine en lisant son bréviaire. Mais comme ce saint homme a une allure quand même bizarre, nous finissons par reconnaître notre Maréchal des logis SAINT-MARC qui a revêtu les habits sacerdotaux qui lui vont vraiment à ravir.

Le 4 février 1945

Les choses sérieuses commencent avec STAFFELFELDEN comme objectif. Vers 10 heures du matin, nous occupons

WITTELSCHEIM mais nous sommes stoppés quelques centaines de mètres plus loin par un carrefour miné. Les équipes de déminage s'occupent de dégager la route sous la protection de DESAIX.

Avec précaution, nous reprenons notre progression sur STAFFELFELDEN et pénétrons dans le village en même temps que les tirailleurs du 8ème RTM. Aussitôt nous embarquons bon nombre de fantassins sur les capots d'AM et poussons notre avance jusqu'à BOLLVILLER où nous arrivons vers 15 heures. Rapidement, les fantassins sautent à terre et, tandis que nous pénétrons dans la petite ville, les tirailleurs se répandent dans les rues. Mais le pays vient juste d'être évacué et il n'y a déjà plus un seul Allemand en liberté dans la cité. Aussi la population civile, qui s'était réfugiée dans les abris, commence à se montrer et la joie se transforme bientôt en délire de se retrouver enfin libérée après tant d'années d'occupation et de souffrance.

Libération de Bollwiller (4 février 1945)

Tous les libérateurs sont acclamés et portés en triomphe pendant que des emblèmes nazis et un grand portrait de HITLER sont décrochés du mur de la mairie et détruit sur la place publique.

Vers 17 heures, un escadron de chars légers M5, puis des SHERMANS, arrivent en renfort. Nous prenons position à la sortie du pays sur la route de SOULTZ. Peu après les chars et de l'artillerie nous dépassent et permettent la capture de nombreux prisonniers.

A la tombée de la nuit, nous partons en patrouille sur SOULTZ et ISSENHEIM où les Spahis nous rejoignent. De son côté, l'aspirant BLASSELLE avec le groupe Jeep, capture deux Allemands. Nous disposons les AM en position défensive et terminons la nuit dans le village d'ISSENHEIM.

Le 5 février 1945

Dès le matin, nous reprenons la progression en direction de ROUFFACH mais notre avance se trouve stoppée par la présence de deux automoteurs dont les canons de 105 mm prennent notre route en enfilade. Nous apercevons bientôt l'infanterie allemande qui se déverse des collines environnantes et progresse dans notre direction. Nous marquons un temps d'arrêt pour permettre à notre 3ème peloton de prendre position à notre droite. Mais cette manoeuvre a aussitôt pour effet de décider les Allemands à se replier devant ce nouveau renfort et nous permet de pénétrer dans ROUFFACH.

Notre lieutenant, met un point d'honneur à ce que nous entrions les premiers dans la ville, avant nos amis américains de la 12ème DB et les Spahis de la 4ème DMM, avec lesquels nous devons opérer la liaison. Chose dite, chose faite : nous traversons les premiers ROUFFACH, du sud au nord, pendant que notre

infanterie se charge du nettoyage de la cité où de nombreux prisonniers sont capturés.

Arrivée à la lisière nord du pays, notre patrouille se range le long du mur d'une grande propriété. Tout le monde est satisfait, tout s'est bien passé, et on en profite pour griller une cigarette. Mon copain André, du groupe Jeep, est bien embarrassé par la grenade O.F. dégoupillée qu'il tient à la main et qu'il n'a pas eu besoin d'utiliser. Je lui conseille de la jeter par-dessus le mur : « c'est le plus simple moyen de t'en débarrasser ». Sitôt dit, sitôt fait. C'est alors qu'à l'explosion de l'engin fait suite une explosion d'injures dans le jargon américain. Nos amis américains, dont nous ignorions la présence derrière le mur, venaient d'hériter de la grenade, heureusement inoffensive, malgré sa dénomination.

A 14 heures, nous parvenons à trouver un passage sur la rivière, à l'est du pays. Les chemins sont étroits, boueux et détrempés par le dégel, et nous nous dirigeons sur le village de MUNWILLER, distant de quatre kilomètres au sud-est, où sont signalées des concentrations allemandes. Quelques SHERMANS franchissent également la rivière tandis qu'un appui d'infanterie marocaine, en flanc-garde, progresse sur notre droite, sur la grande route de GUNDOLSHEIM.

A 500 mètres du village, les premières réactions allemandes se déclenchent. Rapidement, nous sommes entourés de tirs de minens ainsi que de tirs de mitrailleuses.

Au milieu de cette plaine dénudée, nous formons une cible idéale mais notre réplique est foudroyante et les fantassins allemands commencent à abandonner le village en essayant d'atteindre les bois distants d'une centaine de mètres au nord du village et qu'ils sont obligés de parcourir à découvert. C'est alors que nos obus de

37, ainsi que nos mitrailleuses, font de terribles ravages dans leur rangs.

Notre 37 pilonne sans interruption cet espace découvert tandis que notre mitrailleuse tire sans discontinuer ses bandes de 250 cartouches. La bouche de cette mitrailleuse, qui débite sa mitraille juste au-dessus de ma tête, transperce mes tympans jusqu'au cerveau et me donnent l'impression que ma tête endolorie va éclater.
Nous avons déjà atteint les premières habitations du village et les mitrailleuses se calment enfin. C'est alors que nous commençons l'investissement de MUNWILLER. C'est maintenant sous des tirs de gros calibre que nous entrons dans le village.

La DUGUESCLIN ainsi que les Jeeps de l'aspirant BLASSELLE progressent jusqu'à la sortie du pays. Par contre, à l'entrée du village, nous avons collé notre AM contre le mur d'enclos d'une cour de ferme bordant la route à notre gauche.

Pendant que le lieutenant TREHU, à pied, se rend dans le centre afin de coordonner les opérations, une femme particulièrement intrépide, vient à moi pour me signaler la présence dans sa grange de quelques Allemands désireux de se rendre. Aussitôt, je suis la bonne dame dans la cour de sa ferme Elle me désigne une sorte de trappe donnant sur une cave. Elle ouvre la trappe. J'invite les Allemands à sortir de leur trou, à jeter leurs armes, et à s'aligner le long du mur avec leurs mains sur leur têtes. C'est ainsi qu'un premier homme apparaît, jette son MAUSER à mes pieds, et se cale contre le mur, face à moi. Un deuxième fait de même, puis un troisième. Je suis absolument seul et je commence à m'inquiéter sérieusement quand, déjà, une dizaine de fantassins allemands sont alignés en face de moi et continuent de sortir du trou.....

Ils sont maintenant 22 Boches alignés et me regardent avec une anxiété mêlée de curiosité. J'affecte un air déterminé et sûr de moi mais je n'en mène pas large, on ne sait jamais..... Il suffit d'un seul de ces Chleuhs pour retourner la situation.....

C'est à ce moment qu'apparaissent au portail de la ferme les visages basanés des tirailleurs marocains dont la présence ne m'aura jamais fait autant plaisir et à qui je m'empresse de remettre mon bien encombrant fardeau, après avoir effectué, bien entendu, la fouille et la récupération de deux pistolets Walter 7,65, des gilets de peau et des montres, toujours biens convoitées. Je ressors de la ferme et, là, une sueur froide me parcourt l'échine : un entonnoir d'un mètre cinquante fait place à ce qui était la DUGUAY-TROUIN cinq minutes plus tôt. Mais André PETITDEMANGE m’interpelle, 20 mètres plus loin, après avoir eu l'excellente idée de déplacer notre AM quelques secondes avant l'arrivée d'un 155.

Un remue-ménage m'attire dans la cour de l'autre ferme. Mon grand copain VAN DE VYVERE, la face ensanglantée, oppose une résistance farouche à son évacuation. Motif : il veut récupérer, avant, son oreille sectionnée par un éclat d'obus.

Après que notre 3ème peloton ainsi que des éléments de la DIM nous ont rejoint dans le village le calme revient, troublé seulement par quelques minens tirés sans conviction.

Avec André PETITDEMANGE, nous faisons quelques pas à la sortie du village pour constater les effets de notre intervention. Là, dans une salle d'école rapidement transformée en salle d'hôpital, des blessés allemands sont rassemblés en grand nombre par leurs camarades valides. Au milieu d'une écoeurante odeur de sang sont alignés, à même le sol, une trentaine de blessés dont certains sont à l'agonie, tandis que d'autres ont déjà cessé de

vivre. A côté de nous, notre "camarade" MANCA, du 3ème peloton, aidé d'un copain à lui, s'efforce de retirer les bottes des pieds d'un soldat allemand mourant. Les gémissements et cris de douleur n'empêchent pas nos deux acolytes de poursuivre leur triste besogne. Nous assistons impassibles aux dures réalités de la triste loi de la guerre, plus que jamais : "Malheur aux vaincus".
Pendant ce temps, au même instant, au village voisin de NIDERENTZEN, deux de nos camarades du 3ème escadron sont en train de mourir (enfants de mon quartier, plus tard leur famille, ne recevant pas de leur nouvelles, feront appel à mes parents pour en obtenir. Hélas, ce ne seront que de funestes nouvelles.)

Le 6 février 1945

Nous reprenons la route avec MEYENHEIM au sud pour objectif. Mais à un carrefour, boueux et défoncé par le dégel, nous laissons le passage à une importante colonne de chars se dirigeant vers l'ouest. Après le passage des chars, il ne reste plus rien du cadavre d'un soldat allemand se trouvant sur le passage des chenilles, si ce n'est qu'une vague ressemblance à quelque chose comme une crêpe.

A midi, nous arrivons à MEYENHEIM, enlevée le matin par les coloniaux de la 9ème DIC. Devant moi, un jeune couple, bras dessus, bras dessous, enjambe les cadavres allemands qui jonchent les trottoirs, poursuivant leur route, indifférents aux événements.

L'après-midi, l'escadron au complet est rassemblé en colonne le long de la départementale de GUEBWILLER. L'arrivée d'un obus de 155 jette tout le monde sous les AM. Après l'explosion, le

lieutenant GENTIEN, qui s'est retrouvé dans le fossé vaseux, en ressort déguisé en poisson-chat.

Le soir, nous arrivons à BERGOLTZ, près de GUEBWILLER, et logeons chez de braves gens âgés.

Le 8 février 1945

Nous rejoignons à nouveau nos anciens cantonnements de STRUETH après que l'ALSACE eut été complètement libérée.

Le 10 février 1945

Nous participons à MULHOUSE, au défilé des unités libératrices de l'ALSACE devant les généraux DE GAULLE et DE LATTRE-DE-TASSIGNY.

Nous entamons une longue période de repos, d'organisation et de remise en état de notre unité, en vue de notre prochain objectif : l'ALLEMAGNE.

Le 19 février 1945

Nous rejoignons KARSPACH avec le 2ème escadron et le PC du régiment.

Entretien du véhicule à KARSPACH (19 février 1945)
(Paul PEILLON à gauche, André PETITDEMANGE au centre et moi-même à droite)

Le 4 mars 1945

Une fête commémorative est organisée à l'occasion de la libération du village par le 2ème escadron de notre régiment. Nous sommes biens installés chez l'habitant. Les gens sont très gentils avec nous.

Le 5 mars 1945

Nous revenons à STRUETH pour la 3ème fois.

Le 19 mars 1945

Le peloton est réuni pour un grand repas à l'occasion de la visite de notre assistante sociale.

Le 20 mars 1945

Au petit jour, branle-bas de combat, préparatifs de départ, mais ce n'est qu'à 14 heures que nous prenons la route, cap au nord.

Nous traversons MULHOUSE et COLMAR pour arriver enfin, vers 20 heures, à HÜRTIGHEIM, où nous sommes très bien accueillis par la population et bien hébergés dans les familles.

Les journées sont occupées à des exercices surtout destinés aux nouvelles recrues.

Le 25 mars 1945

Nous faisons mouvement sur BERGBIETEN où nous arrivons à la tombée de la nuit.

Notre équipage est logé dans une espèce de vieux château habité par une vielle folle qui nous épie constamment et qui a le don de se trouver à la fois dans toutes les innombrables pièces que nous traversons. On a vraiment l'impression d'habiter un château hanté. Rien n'y manque, pas même les fantômes car, toutes les nuits Octavie, notre bonne vieille, en chemise de nuit blanche, vient subrepticement nous regarder dormir. Mais bientôt la bonne vieille nous prendra en amitié et lors de notre départ nous offrira du Schnaps.

Toujours à BERGBIETEN, nous recevons un nouveau et dernier contingent de recrues avant la prochaine offensive. Leur entraînement intensif laisse un peu de casse et le jeune GOURDY, blessé par une grenade, est évacué sur l'hôpital. Mais ces nouvelles recrues, dont un certain nombre issu des prisons maritimes de BREST et SAINT-MALO, nous sont affectées par mesure disciplinaires et bientôt nous faisons connaissance avec nos nouveaux compagnons, avec pertes et fracas..... Les bistros en porteront les marques. Mais au "Baroud" tout rentrera dans l'ordre et nous nous retrouverons les meilleurs copains du monde.

Quelques sorties en GMC nous font découvrir STRASBOURG et nous procurent un peu de détente. Certaines rumeurs nous parviennent selon lesquelles des éléments français seraient déjà en ALLEMAGNE et auraient même franchi le RHIN. Aussi, nous ne saurions tarder nous-aussi à être jetés dans la bataille.

Les 2, 3, 4 avril 1945

Nous sommes en état d'alerte et attendons à tout moment l'ordre de départ.

*

C A M P A G N E
D ‘ A L L E M A G N E

L’ALLEMAGNE

Le 5 avril 1945

Le réveil a lieu à une heure trente du matin, départ prévu à trois heures mais, finalement, nous partons à six heures.

Nous traversons STRASBOURG, BRÜMATH, HAGUENAU, SOULTZ, WISSEMBOURG, où nous distinguons par moment les anciens ouvrages de la ligne Maginot. Des villages en ruine et des carcasses de chars démontrent la fureur des combats qui se sont déroulés dans la région.

Bientôt, une barrière symbolique, gardée par un cordon de gendarmes, signale l'ancienne frontière franco-allemande. Un grand panneau est érigé sur lequel on peut lire "Ici commence l'ALLEMAGNE" tandis que sur l'autre face, en regardant la FRANCE, on lit : " Ici commence le pays de la Liberté".

En terre allemande, déjà conquise, nous filons rapidement en direction du nord, KANDEL, REINZALT, ZESKAM puis, plain cap à l'est, où nous atteignons rapidement HARTHAUSEN.

Le pays est bien abîmé et les Allemands ont chèrement défendu leur "Heimat". Mais on comprend qu'ici, en territoire allemand, l'artillerie n'a pas hésité à employer les grands moyens et les villages que nous traversons ne présentent plus que ruines et décombres, juste retour des choses. A 18 heures, à HARTHAUSEN, l'escadron est rassemblé en carré pour une cérémonie exceptionnelle du premier Salut aux couleurs en territoire allemand. Le capitaine BLASSELLE, dans une courte allocution, nous donne les consignes à observer en territoire ennemi. Entre autre, de ne pas fraterniser avec la gent féminine, et

termine en ordonnant aux hommes de garde d'obliger les civils allemands à se découvrir devant le drapeau français.

Comme je suis de première faction, je me répète les consignes afin de ne pas les oublier et, dès que mon premier "fridolin" se présente, je l'oblige à se découvrir, non sans une moue de mauvaise volonté de sa part. Avec mon second et mon troisième client, c'est la même réaction, ils gesticulent, protestent mais, sous la menace, finissent par s'exécuter.

Intrigué par leur attitude, je réalise enfin que les couleurs ont été amenées et que mes bonhommes se découvraient devant un poteau nu. La journée se termine à HARTHAUSEN où nous passons la nuit dans la paille d'une grange miraculeusement épargnée. Mon copain André, qui n'a sûrement pas compris les consignes du capitaine, passe déjà sa première nuit dans les bras d'une gretchen.

Le 6 avril 1945

Au lever du jour, nous reprenons notre chemin pour arriver en fin de matinée à SPIRE dont les rues sont continuellement encombrées de convois, de troupes et de prisonniers.

A la sortie du pays, nous nous installons sur un petit terrain jouxtant les berges du RHIN qui apparaît devant nos yeux dans toute sa grandeur et sa majesté.
Le spectacle est fascinant. Entre ses berges de 250 mètres, le fleuve s'écoule majestueux. A notre droite, un grand pont métallique s'enfonce dans le fleuve. Les Allemands l'ont fait sauter pour protéger leur retraite. Plus près de nous, un pont de bateaux est livré aux sapeurs du Génie qui s'affairent à le consolider pour permettre le passage des blindés. C'est là que,

depuis des heures, nous rongeons notre frein en attendant le feu vert pour passer sur l'autre berge.

Enfin vers 16 heures nous nous engageons avec précaution sur ce fragile tapis mouvant, qui s'enfonce sous le poids des véhicules, pour enfin nous retrouver regroupés en quelques minutes sur l'autre rive. Sitôt le peloton rassemblé, nous fonçons à toute allure sur KARLSRUHE que nous atteignons deux heures plus tard. La ville, enlevée depuis la veille par les fantassins de la 9ème DIC, présente une image de désolation et de ruine.

Les immeubles éventrés, aux pieds desquels des montagnes de gravats obstruent les rues, nous donnent une idée des grands moyens mis en oeuvre par notre artillerie pour venir à bout de la résistance fanatique des Allemands. A MÜLBOURG, l'un des faubourgs de KARLSRUHE, nous nous installons dans une usine de conserves évacuée par les Allemands. Pendant que tous nos véhicules sont parqués dans la cour de l'usine, nous nous mettons en quête de dénicher quelques victuailles fraîches, mais nous avons beau fureter dans tous les coins, les Allemands ont fait le vide derrière eux. Les poulaillers et les clapiers sont désespérément vides. Ce soir les beans seront encore à notre menu mais nous avons quand même la chance de découvrir un important stock d'eau de vie qui n'est pas à dédaigner.

Dans une ville détruite à 80 % nous apercevons en face de nous un grand immeuble dont la façade s'est décollée curieusement du reste du bâtiment laissant apparaître, comme des vitrines, les pièces intactes des appartements. Dans l'un d'eux, au 4ème, entre deux tentures, nous distinguons nettement un beau piano à queue. Nous escaladons les étages. PEILLON, notre talentueux musicien, se met au piano. Nous débouchons quelques bouteilles de champagne et la fête commence aux accents de Glen MILLER, évidemment.

Mais le jour s'achève, il faut rejoindre notre peloton. Au bas de notre immeuble un homme est là, il doit avoir la cinquantaine et il rit sans arrêt. Nous le questionnons sur son attitude. Sa maison est détruite, sa femme est morte, ses enfants sont morts dans les bombardements, il n'a plus rien, il a complètement l'air de se trouver sur une autre planète. Nous rejoignons nos camarades pour passer la nuit dans notre usine de conserves.

Le 7 avril 1945

La journée se passe à attendre les ordres qui n'arrivent toujours pas. Vers midi, le gros de notre Combat-Command traverse la ville et nous sommes là, à attendre.

Mon copain, André PETITDEMANGE, et moi décidons alors de faire un tour dans le quartier, histoire de dénicher peut-être une bonne bouteille. Mais en fait de bonne bouteille, ce sont deux jeunes et jolies "grétchen" que nous découvrons qui nous invitent à visiter leur studio, qui n'est en fait qu'une cave aménagée qui, de ce fait, a pu échapper aux bombardements.

Pour le moment, nous oublions la guerre pour sombrer avec délice dans les joies de la collaboration. Mais une heure plus tard, par le vasistas de la cave, un brusque appel de sirène nous ramène violemment à la réalité. L'adjudant HOFFMAN, au volant de sa Jeep toute sirène dehors, sillonne les rues du quartier à la recherche de deux déserteurs. Dès qu'il nous aperçoit, l'adjudant nous menace de toutes les foudres du ciel et de l'enfer « Vous n'y couperez pas du 'Fallo', désertion en temps de guerre » etc… Et, c'est la mine déconfite et la queue entre les jambes, que nous intégrons notre poste dans notre DUGUAY-TROUIN.

Dès notre arrivée, les moteurs déjà en marche, le départ est donné. Nous traversons KARLSRUHE qui fume encore des derniers combats et arrivons deux heures plus tard à DURLACH. Nous occupons une université dont les locaux sont complètement saccagés. Dans une salle de classe, une jeune femme d'une trentaine d'années est étendue, entièrement nue, le ventre et la poitrine barrés en diagonal d'un chapelet de balles de mitraillette. La malheureuse est polonaise et vient d'être exécutée par les Allemands. Nous passons la nuit dans notre école.

Le 8 avril 1945

Le matin, au petit jour, nous prenons notre formation de patrouille car les choses sérieuses semblent vraiment commencer.

Nous progressons assez rapidement, ce qui ne nous empêche pas de prendre toutes les précautions nécessaires pour affronter nos ennemis. C'est ainsi que nous arrivons vers 9 heures à REICHENBACH. Mais, à la sortie du pays, un étrange cortège se dirige dans notre direction. On dirait des automates. Ces personnages sont revêtus de pyjamas trop grands pour eux, rayés verticalement de larges bandes bleues et blanches. Nous saurons plus tard que ces gens étaient enfermés dans des camps de concentration et ne sont pas de simples malades hospitalisés, comme nous l'avons cru d'abord. Quelques-uns uns d'entre eux rejoindront nos unités pour participer avec nous aux derniers combats livrés contre la WEHRMACHT.

Un peu plus tard, nous découvrons pour la première fois une "autostradt" et c'est avec plaisir que nous nous engageons sur cette chaussée entièrement cimentée et lisse comme un billard. Cela nous donne bien à réfléchir sur l'avance de nos ennemis dans le domaine des voies de communications, comme d'ailleurs dans

bien d'autres domaines. Nous quittons notre "autostradt" pour nous diriger sur AUERBACH, que nous atteignons vers onze heures. C'est là que nos ennuis vont commencer.

Tandis que le groupe AM occupe rapidement les sorties du village et prend aussitôt position, notre groupe soutien, qui parvient seulement dans le village essuie un bombardement en règle et se débat sous une avalanche de minens. Alors que le Maréchal des logis FERRARI se blesse accidentellement au volant de la DESAIX, l'ACAM Mortier ne peut échapper au bombardement et, en quelques secondes, le Maréchal des logis LARBI est blessé, ainsi que LANGLADE, une jeune recrue de BERGBIETTEN, atteint beaucoup plus grièvement (il sera amputé). PFRIMMER de son côté, touché à la face, se met à courir droit devant lui, la boue obstruant ses binocles. Il crie "je suis aveugle". Mais ses copains l'auront vite rassuré. L'adjudant HOFFMAN, pour sa part, est blessé au pied et, pour comble de malheur, nous avons de gros problèmes d'évacuation des blessés.

Pendant ce temps, mon copain André, du groupe Jeep, pris à partie par des armes automatiques, parvient néanmoins à effectuer sa mission de liaison avec le 2ème peloton, accroché lui aussi de son côté aussi fortement.
Enfin, une journée marquée d'une pierre noire, tout comme notre moral.

Un ordre nous parvient de pousser une reconnaissance sur ELLMENDINGEN, que nous atteignons dans la soirée et où nous sommes rejoints par le CC4 de la 5ème DB. Notre liaison est de courte durée puisqu'un nouvel ordre nous renvoie de nouveau à AUERBACH où nous retrouvons vers minuit l'ensemble de l'escadron. Nous prenons toutes dispositions défensives en plaçant nos véhicules et armements aux principaux points névralgiques de la ville mais la nuit se passera dans le calme.

Le 9 avril 1945

Une nouvelle liaison est prise avec le CC4 à LANGENALB puis, vers minuit, nous rejoignons de nouveau AUERBACH où nous passons la nuit toujours dans le calme.

Le 10 avril 1945

Au petit jour nous prenons le départ avec LANGENSTEINBACH pour objectif, que nous atteignons vers midi. Après une liaison effectuée avec des éléments du CC4, nous reprenons notre avance en direction de SCHIELBERG, où nous effectuons une deuxième liaison avec le 20ème BC.

Le village est bien abîmé car la résistance allemande est très sévère. Cela n'arrête pas notre progression le long de la route qui mène au village.

Sur notre droite, les SHERMANS de nos camarades du 5ème RCA débordent en tout terrain et progressent vers le village. Un soldat allemand, émergeant brusquement d'un trou creusé à la verticale, abat à bout portant le S/Of., chef de char et, son forfait accompli, il lève aussitôt les bras en signe de reddition, mais il est aussitôt abattu d'une balle entre les deux yeux. D'autres "Snippers" comme celui-ci seront abattus avant d'avoir pu accomplir leur forfait.

Parvenus aux dernières maisons du village, un spectacle répugnant s'offre à nos yeux. Tout près des décombres d'une maison détruite et incendiée, plusieurs cadavres à moitié calcinés sont étendus sur le sol. C'est là qu'échappés de leur poulailler, une dizaine de volailles s'offrent un véritable festin en se disputant des lambeaux de chair humaine particulièrement bien rôtis. Nous

les chassons avec répugnance sachant bien qu'après notre départ le festin providentiel reprendra de plus belle. Dans les décombres, nous récupérons une grosse moto intacte ainsi qu'une "OPEL" et deux canaux pneumatiques tandis que, pour ma part, je me contente d'une belle paire de bottes d'officier toutes neuves.

Cela fait deux heures que nous attendons maintenant que les bois en face de nous soient dégagés par notre infanterie pour reprendre notre progression.

Depuis quelques minutes une compagnie de Tabors occupe le bas du village et c'est vers 14 heures que, brusquement, les Goumiers franchissent la route et atteignent la prairie qui les sépare des bois où sont retranchés les Allemands, une centaine de mètres plus loin. C'est là que, pour la première fois de la guerre, nous avons le loisir d'assister en "spectateur" à une attaque des Tabors.
Les Goumiers sont déjà engouffrés dans les hautes herbes de la prairie et, Commandant en tête, on peut les apercevoir, bondissants à la façon de véritables félins, les djéllabas rayées de couleur fauve disparaissants et réapparaissants à la faveur des accidents de terrain. Mais les mitrailleuses allemandes ne tardent pas à cracher le fer et le feu, sans qu'elles puissent arrêter la vague déferlante qui se répand dans les bois. Plusieurs des Goumiers ne se relèveront pas et, quelques minutes plus tard, on verra le corps sans vie du commandant, ramené au village, porté par quatre de ses hommes. Décidément la prise de ce petit bois aura coûté bien cher à nos camarades. La route et les bois enfin dégagés, nous reprenons notre avance qui nous amène très tard dans la soirée à BERNBACH où nous retrouvons l'escadron au complet et où nous passons la nuit.

Le 11 avril 1945

Une nouvelle phase de la campagne nous amène à pénétrer assez profondément dans la maudite Forêt Noire, aussi belle et pittoresque que sournoise et dangereuse. Chaque buisson et chaque accident de terrain sont mis à profit par les Allemands pour retarder notre avance. Mais, malgré les chemins difficiles et les embûches, nous parvenons dans la matinée à HERENHALB, jolie station estivale nichée au milieu d'une luxuriante vallée.

Malgré la guerre, la journée se passe agréablement, surtout après la découverte d'importants stocks de Champagne et de Bourgogne. Chacun s'équipe également de belles chaussures de montagne toutes neuves, entreposées là par la WEHRMACHT et destinées au front de l'est.

Dans l'après-midi, un intermède souriant vient nous dérider. Le lieutenant GENTIEN qui s'est affublé de la djéllaba d'un Goumier et coiffé du traditionnel Khiout, descend la grande rue d'HERENHALB avec tout le sérieux qu'on lui connaît. Mais, avec son monocle d'officier de Hulan, nous avons là un bien bizarre "Mokadem". Il n'empêche que bien des civils préfèrent changer de trottoir à son approche.

Le soir, nous logeons dans un magnifique 4 étoiles, servis par de charmantes jeunes filles. En moins de cinq minutes, je trouve déjà mon copain DAMESTOY avec l'une d'elles dans ses bras.

Nous passons la nuit dans des lits après que les draps et couvertures ont été exigés par nos officiers auprès des autorités de l'hôtel.

Le 12 avril 1945

Après une nuit bien tranquille et la matinée passée en touristes, nous reprenons notre route en direction de GERNSBACH. Il est 14 heures lorsque nous attaquons pour la deuxième fois notre progression en Forêt Noire. Les chemins deviennent de plus en plus difficiles, bordés de ravins, et que de nombreux abattis contribuent à rendre plus impraticables.

Il est 16 heures lorsque des avions américains piquent sur nous avec des intentions pas très amicales. Mais les panneaux de signalisation déployés "illico-presto" rétablissent la situation. C'est une heure plus tard que nous arrivons à l'entrée de BADEN-BADEN où les combats ont déjà commencés.
La route nous est barrée par un ensemble de pieux scellés en hérisson, au milieu de la chaussée, mais que les quelques prisonniers récemment capturés se font un plaisir de dégager. Pendant ce temps, une patrouille est dirigée sur le sanatorium tout proche que les Allemands viennent juste d'évacuer.

Il est 18 heures quand, de notre position qui domine la ville, l'ordre nous arrive de descendre sur BADEN-BADEN. Plusieurs points de la ville sont l'objet de violents combats de rue. Quelques îlots, enveloppés de fumée et des bruits de la fusillade, nous signalent les points de résistance allemands. La nuit arrive sans que ceux-ci n'aient cessé leurs combats retardateurs et que la ville soit complètement nettoyée.

Encore une fois, nous occupons un somptueux 4 étoiles tenu par un personnel féminin mais que nous n'aurons pas le loisir d'apprécier bien longtemps car les alertes se succèdent. Chacun se précipite à son poste. Je me laisse glisser sur mon siège, carabine en main, mais le coup part malencontreusement à mon oreille. Dans la précipitation j'avais saisi la carabine d'un camarade qui

avait laissé une balle dans le canon. Chacun passera une partie de la nuit à son poste de combat dans les AM ou dans les Jeeps et à pousser quelques patrouilles aux alentours de l'hôtel.

Le 13 avril 1945

Le calme est enfin rétabli et nous assistons, comme d'habitude, au va-et-vient des habitants se rendant au "Rathaus" en face de la place où nous avons parqué nos véhicules afin d'y déposer armes à feu et appareils d'optique. C'est ainsi que j'ai le loisir d'intercepter au passage une jeune femme se rendant à la mairie pour y déposer son "Zeiss-Ikon". Elle parle admirablement le français, ayant étudié plusieurs années à Paris et, lorsque je griffonnerais un reçu de son appareil photo elle se permettra même, avec le sourire, de me faire remarquer que "appareil" ça prend deux "p". Je lui donnerais quand même une boîte de beans et elle sera bien satisfaite de notre marché.

Vers huit heures du matin, nous patrouillons dans les faubourgs sud de BADEN déjà évacuée par les Allemands. De là, nous recevons l'ordre de pousser une reconnaissance sur GEROLDSAU, cinq kilomètres à l'est. Nous quittons les dernières maisons de ce quartier résidentiel de BADEN et nous nous engageons sur une route escarpée, sinueuse et bordée d'une impénétrable forêt de sapins, propice à une embuscade. Mais tout se passe bien et nous arrivons bientôt à GEROLDSAU où tout semble calme. Nous patrouillons dans le pays lorsqu’ à la sortie de celui-ci, un automoteur en embuscade à 200 mètres de là, décoche deux obus de "75" sur l'AM DUPLEIX. Heureusement, ils n'atteignent pas leur but. C'est le signal qu'attendaient les Allemands pour nous attaquer. De toute part nous sommes pris pour cible par l'infanterie allemande. Des caves des maisons partent des rafales de pistolet-mitrailleur que le lieutenant

TREHU, pris pour cible, évite de justesse. La confusion provoquée par la soudaineté de l'attaque sème un peu de désordre dans le peloton mais l'ordre est vite rétabli. Le groupe Jeep, à terre, installe nos armes automatiques pendant que notre AM dégage l'ACAM de SOING qui a percuté un mur. Mais le danger se précise car des bois environnants, à une centaine de mètres alentour, une multitude de fantassins allemands descend sur le village. En face de moi, deux d'entre eux, approchent dans ma direction. Ils ne sont plus qu'à 50 mètres. Sans précipitation, j'ajuste le premier. A la 5ème ou 6ème balle de ma carabine l'Allemand s'affaisse, face contre terre. Sans quitter le viseur de ma carabine, je vide mon chargeur sur le deuxième homme qui s'écroule près du premier. Mais beaucoup d'autres arrivent encore de tous côtés, tandis que les mitrailleuses de 20 mm ne cessent de nous harceler.

Notre situation devient intenable car nous risquons l'encerclement par des effectifs quatre fois supérieurs aux nôtres, bien appuyés d'armes automatiques et d'armes lourdes. La sage décision de repli est alors ordonnée par le lieutenant TREHU, qui permet au peloton au complet le décrochage sur BADEN, sous le feu d'un canon allemand dissimulé dans les bois et dont nous n'avons pu localiser la position.

C'est alors que nous nous retrouvons à notre point de départ avec les bois et la route en face de nous, la rivière à notre droite et de magnifiques villas accrochées à flan de rocher à notre gauche. Ces villas séparées les unes des autres par des jardins de fleurs accrochés eux aussi, curieusement, à la falaise et descendants en escalier jusqu'à la route.

Le lieutenant m'ordonne alors de me glisser jusqu'à la crête de la falaise surplombant les villas et jardins et d'atteindre le sommet

afin de repérer la position de ce canon qui tient sous son feu la route de GEROLDSAU.

Aussitôt, muni de ma carabine et d'une paire de jumelles, je franchis le portail d'une villa devant moi. En me dissimulant le mieux possible derrière les frondaisons, je gravis les marches qui me mènent au sommet du jardin. Là, bien dissimulé au milieu d'un massif de fleurs, de cet observatoire qui domine la vallée et les bois, il ne me faut pas longtemps pour découvrir l'objet de mes recherches. Un tube de 155 mm émerge d'une casemate parfaitement dissimulée derrière un rideau d'épaisse végétation. Le canon repéré, je m'apprête à rejoindre mes camarades lorsqu'un froissement de feuilles mortes me fait sursauter et me retourner brusquement, tout en pointant mon arme dans la direction du bruit. Mais ma stupéfaction est grande lorsque je vois apparaître devant mes yeux, tout en se dissimulant à la manière des indiens, une jeune femme très belle, une tasse de café fumante à la main et qu'elle me tend, accompagnée de son plus beau sourire. Le moment de surprise passé et quelques mots exprimés avec difficulté me font comprendre tout le mal qu'elle pense de la guerre. Quelques minutes après avoir fais connaissance, je rejoins mon équipage.

Il ne reste plus à notre char M8, aidé en cela de deux TD du 9ème RCA, qu'à réduire le bunker au silence et libérer à nouveau la route de GEROLDSAU. Malgré cela, nous resterons sur nos positions jusqu'au lendemain matin, ce qui me permet, le soir venu, de rendre visite à ma belle "apparition" du matin. Un peu plus tard, avec mes camarades, nous découvrons Anneliese BORN, actrice célèbre en ALLEMAGNE, qui nous reçoit chaleureusement pendant que le mari, acteur lui aussi, derrière son piano, nous berce de douces mélodies. Nous débouchons quelques bouteilles de champagne, ce qui nous fera oublier pour quelques heures les dures réalités de la guerre. Je quitterai la belle

Else après que celle-ci m'aura remis, ainsi que son mari, leurs photos en souvenir de mon passage à BADEN-BADEN. Images bien plus heureuses que celles du matin même à GEROLDSAU.

Le 14 avril 1945

Le départ est donné, avec pour objectifs le coeur de la Forêt-Noire, reconnaître la vallée de la MURG, en direction de FREUNDENSTADT.
Après une progression lente et difficile sur des chemins sinueux, parsemés d'abattis souvent piégés, dans les sites pittoresques et majestueux de la SCHWARZ-WALD, nous atteignons FORBACH vers 18heures. Une section d'infanterie du groupement Navarre, qui nous accompagne, achève la prise du village qui a pris l'apparence d'une simple formalité. Notre DUGUAY-TROUIN prend position au centre du village, face au "Rathaus", à l'intersection des deux routes qui coupent le village à angle droit. Le village semble somnoler aussi j'en profite pour rendre une visite rapide à la mairie qui me permet de récupérer une belle paire de jumelles et un poste de radio portable, qui ne marche d'ailleurs jamais.

Dans la douceur du soir, nous nous apprêtons à dresser le couvert sur les capots d'AM quand, brusquement, le crépitement sinistre des mitrailleuses de "20" nous ramène à la réalité. De toute part, la fusillade éclate. Comme la veille à GEROLDSAU, quelques rafales de mitraillettes partent des caves des maisons et des fenêtres et les biffins en font largement les frais. Nous rejoignons rapidement notre poste dans la DUGUAY-TROUIN tandis qu'à 20 mètres de nous, sur la route un peu plus bas, notre ami DAMESTOY a tout juste le temps de se réfugier derrière un stock de caisses disposées en barricades que la providence a placé là. Mais les premiers éclats et projectiles atteignent la barricade et

c'est avec étonnement que nous constatons le contenu des caisses : du Champagne ! .Aussi, notre ami n'a qu'à tendre la main pour disposer d'un remontant efficace dans une telle circonstance. En peu de temps la fusillade redouble d'intensité. Devant nous, un sergent d'infanterie évacue, à grands coups de crosse et de coups de pieds au cul, quelques-uns de ses hommes au teint particulièrement basané et qui s'étaient soigneusement planqués à l'abri dans une cave, le tout accompagné de magnifiques jurons dans la langue de Mahomet.

La nuit est presque tombée lorsque, comme par enchantement, les rues du village s'illuminent, éclairant ainsi les cibles de nos ennemis. Pour seule réponse, je me transforme en "éteigneur" de réverbères et, en quelques coups de carabine, j'éteins, une à une, toutes les lampes du réseau d'éclairage public tissé au-dessus de nos têtes. Dans la lancée nous décidons, d'un commun accord, de faire sauter le clocher de l'église qui domine le pays et offre un superbe observatoire aux Allemands. Sitôt dit, sitôt fait, et le clocher (Dieu nous pardonne), avec un seul 37, s'abat sur son église.

C'est au moment où nous commençons à nous faire du souci que la providence, une fois de plus, vient à notre secours avec l'arrivée d'un bataillon complet d'infanterie qui a pour effet de ramener immédiatement le calme dans le village. Les francs-tireurs, aussitôt extirpés de leurs repaires, sont passés sur-le-champ de vie à trépas. Besogne exécutée consciencieusement par nos camarades basanés de tout à l'heure.

La fusillade s'est arrêté mais nous ne perdons pas au change car c'est maintenant un bombardement en règle que nous subissons. Toute la nuit, le harcèlement de l'artillerie allemande se prolongera jusqu'au matin. Aussi nous nous installons confortablement pour la nuit dans la cave d'un cabaret que la

providence, encore une fois, a garni d'innombrables caisses de Malaga. Patiemment, nous attendons une accalmie dans le bombardement. Quelques camarades s'aventurent jusqu'aux véhicules pour ramener quelques boîtes de conserves. Un éclat d'obus crève la boîte de confiture que FEITUSSI tient à la main. DUCES, en dessous, reçoit le contenu de la boîte dans le cou. Cette sensation lui fait porter la main à son cou puis lui laisse échapper un cri : « Je suis touché ! ». Dans la nuit son camarade ramène le blessé parmi nous dans la cave et c'est au milieu des rires qu'il est ramené à la vie.

Le 15 avril 1945

Le matin de ce beau dimanche ensoleillé de printemps, ordre est donné de pousser en direction de FREUDENSTADT, le long de la vallée de la MURG. Il est huit heures quand nous nous engageons sur la petite route longeant la rivière, en contrebas sur notre gauche, et bordée par le flan de montagne broussailleux et boisé, à notre droite. Nous avançons prudemment entre deux files de fantassins progressant en file indienne de chaque côté de la route tandis que quelques-uns, agrippés sur les capots d'AM, nous accompagnent, prêts à sauter à terre et intervenir en cas de besoin.

Cinq cent mètres se sont écoulés quand les premiers coups de feu retentissent. Bientôt la fusillade est générale. Le crépitement des armes automatiques se déchaîne et les premiers blessés, parmi les fantassins, sont rapidement évacués tandis que d'autres se mettent à l'abri dans les fourrés proches. L'AM de tête, à 5O mètres devant nous, devient bientôt invisible sous la fumée de la fusillade s'ajoutant aux couverts des bois.

C'est à ce moment que nous sommes pris sous le feu d'un automoteur dont un premier obus tombe à une vingtaine de mètres devant nous, tout près de la carcasse d'un char allemand

détruit la veille. Mon copain, André PETITDEMANGE, à côté de moi et qui voue une haine farouche à nos ennemis, par son capot ouvert adresse un magnifique bras d'honneur à notre adversaire, si maladroit et incapable à toucher sa cible, pendant qu'au même instant nous effectuons un léger mouvement de repli en vue de dissimuler l'AM derrière un bouquet d'arbres. Quelques secondes s'écoulent quand un choc effroyable secoue notre véhicule. Instinctivement, recroquevillé dans mon habitacle, je comprends immédiatement ce qui nous arrive.

Complètement sonné et abasourdi par la déflagration, je me rends compte quand même que je suis indemne. Mais le mélange de poussière, de fumée et de détritus, qui nous enveloppe, m'empêche de réaliser tout de suite l'ampleur du drame dans lequel je suis plongé. Immédiatement mon regard se tourne vers mon camarade pour lui signifier l'urgence de déplacer l'AM avant que le prochain tir ne soit fatal et transformé en coup de grâce. Mais mon camarade est figé, immobile. Un long gémissement s'échappe de sa poitrine. La tête penchée sur son épaule, un jet de sang s'échappe par saccade d'une crevasse béante ouverte dans son casque au-dessus de l'oreille droite. Un ronflement sinistre sort maintenant de sa gorge pour se prolonger interminablement.

Quand dans la tourelle, personne, du lieutenant ou du tireur, ne répond à mon appel, j'imagine aussitôt le pire. Je pense immédiatement à la mort de mes trois camarades mais l'instant est décisif, chaque seconde est une question de vie ou de mort car le canon allemand va parachever son oeuvre de destruction et de mort. Au-dessus de ma tête, les mitrailleuses continuent de lancer leur crépitement sinistre. Ma décision est immédiate : je dois ramener l'AM.

Avec difficulté, j'entreprends de dégager les jambes inertes de mon camarade afin d'accéder aux pédales de commande du

véhicule qui, de ma place de radio, offre une nouvelle difficulté. Par chance, le ronronnement du moteur répond à mon appel et aussitôt les huit tonnes de la blindée s'ébranlent en marche arrière. Nouvelle difficulté, je recule au juger sans savoir sur quel obstacle nous allons buter mais, en utilisant le milieu de la route comme repaire, j'arrive à deviner mon chemin. A côté de moi les râles ont déjà cessé. L'agonie de mon camarade est achevée, en quelques secondes la mort a fait son oeuvre.

Dans la tourelle, enfin, la voix de mon lieutenant se fait entendre et permet de me guider et d'accélérer notre mouvement arrière sans risque de culbuter dans la rivière ou sur quelque obstacle que ce soit. Encore quelques centaines de mètres et nous serons à l'abri. Maintenant j'écrase à fond la pédale de l'accélérateur en obéissant aux directives du lieutenant qui guide mon chemin. L'automoteur essaie encore, en vain, d'atteindre sa cible et malgré la poursuite de ses tirs voit, Dieu merci, sa proie lui échapper après que nous ayons atteint enfin les premières maisons du village.

C'est alors que mon camarade KAÏD, du groupe Jeep, intervient en face de moi pour me guider à ranger l'AM en relative sécurité le long d'un mur. Pendant que quelques fantassins se chargent d'évacuer le lieutenant TREHU et le brigadier PEILLON, tout deux blessés, d'autres biffins, ainsi que KAÏD m'aident, non sans peine, à extirper André PETITDEMANGE de son siège.

Quelques minutes plus tard, je rejoins enfin la petite salle du village, transformée en hôpital, pour prendre des nouvelles de mes deux camarades blessés. Là le lieutenant, avant d'être évacué, m'ordonne de rejoindre le GERD à BADEN-BADEN afin de remettre en état notre DUGUAY-TROUIN bien endommagée et percée de toute part et m'adjoint, pour la circonstance, un joyeux luron en la personne de LAPEIRE du groupe soutien.

Avant de partir, j'entreprends de dévisser le bouchon de vidange obstruant le fond de la cabine de pilotage. Aussitôt, un flot impressionnant de sang mêlé de particules cervicales s'écoulent par cet orifice. Mon camarade aura été complètement vidé de son sang par cet obus de 155 mm dont d'innombrables éclats laissent des traces à l'intérieur de l'AM. Je découvre, à mes pieds, un fragment de dix centimètres de longueur tandis que d'autres, incrustés dans le tube du canon de 37 et de la mitrailleuse de 30, au-dessus de ma tête, me donnent un frisson rétrospectif et me laisse rêveur sur la façon miraculeuse dont j'ai été épargné. Longtemps après, je serais le "revenant" pour tous mes camarades.

En compagnie de GOBERT, dans la tourelle, muté au dernier moment à la place de LAPEIRE, nous entreprenons de rejoindre BADEN-BADEN par le chemin inverse que nous avions emprunté la veille. Mais au bout de quelques kilomètres le petit chemin de terre que nous empruntons traverse un terrain dénudé et rocailleux contrastant avec la route forestière bordée de sapins que nous avons traversée la veille et qui nous met la puce à l'oreille. Nous nous sommes engagés dans une direction nous menant directement vers l'est c'est à dire chez l'ennemi. Après un demi-tour laborieux sur ce chemin pierreux et escarpé, nous retrouvons enfin la bonne route qui nous amène, vers quinze heures, à BADEN-BADEN.

La ville a l'air d'avoir repris ses occupations coutumières mais pas un seul soldat français ne se révèle à nous et, il faut se rendre à l'évidence, nous sommes seuls au milieu d'une population vraisemblablement hostile et nous devrons ouvrir l'oeil et rester vigilants. Après avoir sillonné la ville pendant une heure à la recherche d'éléments amis, nous nous résignons à nous installer à un carrefour du centre ville où il ne manquera certainement pas d'y passer un élément de notre CC. Bonne initiative, puisqu'en

quelques minutes passe un motard que nous connaissons bien : MAUVEAU, de notre PC, qui se charge en quelques minutes de nous ramener à notre peloton échelon qui est installé précisément sur la route de GEROLDSAU, à l'endroit même
où nous nous étions battus la veille. Après quelques petites réparations élémentaires, nous passons la nuit au service auto après, bien entendu, avoir rendu une dernière visite à Else, mon "apparition" de la veille.

Le 16 avril 1945

Nous partons de nouveau pour le GERD qui stationne dans un quartier nord de BADEN et qui se charge, dans la journée, de remettre notre AM en état. Les multiples perforations dont le blindage est criblé sont rebouchées consciencieusement tandis que la tourelle se voit dotée d'un nouveau canon de 37 mm et d'une mitrailleuse de 30, flambants neufs. Le GERD nous désigne le village où nous devons rejoindre notre unité.

Le 17 avril 1945

Nous nous mettons en route pour BÜHLENTAL. En chemin, nous nous arrêtons dans une ferme abandonnée dans l'espoir de dénicher une volaille ou quelques victuailles fraîches. Rien de tout cela mais nous avons quand même la chance de récolter une demi-douzaine d'oeufs. Vers midi nous traversons un petit hameau épargné par la guerre. Nous donnons nos oeufs à une habitante afin qu’elle nous cuise une omelette lorsque le fou rire de la femme nous révèle la réalité : nos oeufs étaient artificiels et destinés à faire pondre les poules. Les beans seront encore aujourd'hui à notre menu.

Arrivés à BÜLENTAL nous trouvons le village déjà abandonné par nos camarades, conséquence de leur course effrénée en avant, et nous décidons une fois de plus d'attendre sur place l'arrivée de nouveaux éléments amis. Nous nous installons confortablement dans une maison occupée par une femme seule et sa fille tandis que notre DUGUAY-TROUIN est bien garée, en sécurité, dans la remise qui se trouve au rez-de-chaussée, sous nos pieds. Nous décidons, avec GOBERT, de faire une reconnaissance dans le village et constatons que la population a été réquisitionnée par une unité du Génie à la construction d'un passage sur la rivière qui traverse le village et dont les ponts ont été détruits. En furetant dans le pays, nous avons la chance de découvrir une excellente FORD V8 (MATFORD), immobilisée faute de carburant, et que nous aurons vite fait de remettre sur pied. Pendant deux jours, celle-ci nous permettra d'effectuer de nombreuses randonnées dans le pays et lorsque, le jour de notre départ, nous nous verrons obligés de l'abandonner, elle sera volontairement jetée à la rivière.

Dans l'après-midi, la jeune fille chez qui nous logeons, qui a bien fraternisé, nous demande de l'accompagner chez sa grand-mère, demeurant une habitation isolée à deux kilomètres du village, et dont elle est sans nouvelle depuis le passage des Tabors qui terrorisent la population sur leur passage.

Munis de nos armements individuels, j'accompagne la fille tandis que GOBERT, soupçonneux à juste titre, nous suit à distance respectable. Tout se passe bien et nous rejoignons de nouveau le village une fois la visite accomplie.

Le 18 avril 1945

Dès le matin, un élément de notre PC d'escadron arrive enfin dans le village. Nous prenons aussitôt à notre charge le Maréchal des logis JANDON, ainsi que SANGUAY du 2ème peloton, pour reprendre enfin la route en direction d'OBERTAL, où nous devons rejoindre notre unité.

Après des heures de route sur les itinéraires accidentés de la Forêt Noire, nous retrouvons, en fin de soirée, notre peloton à BAÏERSBRONN. Nos camarades, qui depuis le matin ont participé à la prise d'OBERTAL, malgré une résistance acharnée des Allemands, et participés à la destruction d'une colonne ennemie à KLOSTERREICHENBACH, sont rassemblés autour d'une table où un grand dîner les réunit. Nous retrouvons également notre lieutenant qui revient, le même jour, de l'hôpital.

Pendant notre absence le peloton n'a pas ralenti sa progression. Mis à la disposition du 9ème Zouaves, il libère la route de FREUNDENSTADT jusqu'à RAUMÜNZACH qu'il occupe vers midi, et pousse jusqu'au barrage de STAREBECKEN où la liaison est prise avec les Tabors. Le lendemain, une reconnaissance est menée jusqu'au sana de BREITE-BRUNNEN où l'escadron est regroupé.

Le matin de notre arrivée, lors de la prise d'OBERTAL, un Piper-cub qui survolait le peloton lance un message : "Attention char devant vous". Le MDL CASTANET ramasse le message qui sera bien utile, DUPLEIX et DUGUESCLIN essuyant au même moment plusieurs coups de "88" d'un automoteur défendant l'entrée d'OBERTAL. A la suite d'un ordre de repli, le brigadier SOING abandonne l'ACAM embourbée qui est dégagée par un SHERMAN, à la grande joie de CUBEL resté seul à son bord.

Le 19 avril 1945

Un nouvel équipage est constitué avec le brigadier BROCHARD comme conducteur. Mais à 17 heures 30, au moment du départ, la DUGUAY-TROUIN tombe de nouveau en panne. Le peloton, sans la DUGUAY-TROUIN, traverse FREUNDENSTADT en flamme que ni l'aviation, ni l'artillerie, n'ont épargné pour laisser un immense champ de désolation et de ruines à la place de ce que les Allemands appelaient : "La Perle de la Forêt Noire".

Le 20 avril 1945

Après une course poursuite de 45 kilomètres nous retrouvons nos camarades à ROTTWEIL après avoir occupé GLATTEN, et que les ponts sautés sur le NECKAR ont immobilisés momentanément sur place. La liaison est prise avec les Spahis marocains du groupement LEBEL, qui viennent eux aussi de rentrer dans la ville. Celle-ci révèle une innombrable colonie de travailleurs de toute nationalité.

Une reconnaissance est poussée au nord-est de la ville mais les AM DUPLEIX et DUGUESCLIN sont bazookées à bout portant par un ennemi bien retranché et invisible. Quelques minutes plus tard, un avion apparaît dans le ciel au-dessus de nous. Nous hésitons à croire que cela pourrait être un Allemand car, déjà depuis longtemps, ils ne se montrent plus. Nous sommes pourtant obligés de nous rendre à l'évidence car, au cours de ses évolutions, nous pouvons apercevoir nettement la croix noire peinte sur son fuselage. Quelques rafales de mitrailleuses n'arrivent pas à l'inquiéter. Nous décidons alors de ne plus insister et retournons à ROTTWEIL où nous terminons la nuit dans le magnifique château des Ducs de WURTEMBERG.

La course au DANUBE

Le 21 avril 1945

A partir de ce jour, commence une course folle dont nous garderons un souvenir ineffaçable : La ruée irrésistible vers le DANUBE. Epopée glorieuse dont notre 1er peloton, de notre 1er escadron, de notre 3ème RCA, vivra et écrira l'une des plus belles pages de son histoire.

Le matin à 9 heures 50, abandonnant ROTTWEIL et la Forêt Noire, nous sommes mis à la disposition du groupement LABARTH. Nous traversons successivement DEISSLINGEN, WEIGHEIM, THIMMINGHEIM pour atteindre TALHEIM. Toute cette avance menée tambour battant et presque sans coup de feu, sème la panique dans les rangs ennemis qui, traqués de toute part et harcelés sans cesse, commencent franchement à lâcher pied et ne trouve de salut que dans la fuite et le refuge dans les bois, où nous nous livrons à une véritable chasse à l'homme. Nous rencontrons de plus en plus de nombreuses bandes, véritables troupeaux de bêtes traquées, se traînant d'un côté ou de l'autre des routes, sans but fixe ni raison, et n'arborant plus comme étendard que des lambeaux d'étoffe blanche qu'ils agitent sans arrêt, croyant sans doute que nous n'avons pas encore compris combien est grand leur désir de se rendre.

Plusieurs patrouilles sont lancées sur les villages environnants permettant la capture de nombreux prisonniers. Un orage d'une extrême violence s'abat sur la région, ajoutant à la peine des combattants et surtout à la grande détresse des vaincus, mais cela ne nous empêche pas d'effectuer des reconnaissances des ponts de GEISINGEN et de GUTMADINGEN sur le DANUBE ni d'atteindre enfin, vers 20 heures, la ville de TÜTLINGEN. Là, une importante colonne de chars prend le relais et nous dépasse

sous une pluie diluvienne. Nous sommes morts de fatigue mais le moral est au plus haut. L'ennemi bat en retraite sur tous les fronts, le DANUBE est derrière nous et la victoire devant.

Après une demi-heure de halte nous reprenons notre avance, d'un train qui semble ne plus vouloir s'arrêter, sous la pluie qui n'a pas cessé et qui nous glace et nous pénètre jusqu'aux os. Etape particulièrement dure et épuisante qui nous amène vers 23 heures à STOCKACH, transis de froid. La situation dans la ville est plutôt confuse et des coups de feu crépitent de tous côtés. La nuit noire ne nous permet pas de prendre une part active à ces combats où les fantassins des deux camps se livrent à des combats de rue violents et acharnés.

Toute la nuit nous sommes astreints à des gardes vigilantes, dans des conditions particulièrement difficiles à assurer car nous sentons l'ennemi partout autour de nous. Peut-être que les Allemands décident de reprendre la ville ou peut-être qu'une de leurs colonnes en retraite tente de la traverser pour s'échapper vers le sud. Toujours est-il que la nuit s'achèvera sous le crépitement des armes automatiques tandis que nous organisons des postes de défense pour le cas ou les choses tourneraient mal.

Le 22 avril 1945

Au petit matin, réveil mouvementé. Plusieurs coups de bazooka, tirés à partir des caves des maisons, éclatent à côté des AM et manquent leurs destinataires. La réplique est immédiate et très efficace. Avec l'aide des biffins, nous mettons le feu à deux maisons présumées abriter les tireurs. Le remède a du bon puisque le calme revient aussitôt sur la ville.

Quelques instants plus tard, DROUOT 11, notre M8, nous abasourdit par son 75 qui arrose une crête d'où l'ennemi cherchait sûrement à nous surprendre. Nous effectuons plusieurs patrouilles dans les environs d'où nous ramenons de nombreux prisonniers dont nous ne savons que faire.

En entreprenant une manoeuvre d'encerclement d'une compagnie allemande, notre char DROUOT 11 s'embourbe au milieu d'un pré dont le sol, détrempé par les pluies, l'immobilise à découvert.

Pendant que notre AM est chargée de la protection de notre char contre une attaque éventuelle de 88 ou de PANZERFAUST, le peloton achève l'investissement du bois occupé par les Allemands. DUGUESCLIN et DUPLEIX déclenchent alors un feu d'enfer qui laisse des dizaines de cadavres sur le terrain tandis que certains ennemis, tentant d'échapper au déluge, sont abattus avant d'avoir pu atteindre un bois proche voisin où ils espéraient trouver refuge.
Il est 18 heures quand nous reprenons notre mouvement en avant. Nous filons à vive allure et dépassons LIPTINGEN, PFÜLENDORF, et traversons OSTRACH dont les rues sont pavoisées de drapeaux blancs, couleur des vaincus. De nouveau DROUOT et DUPLEIX restent embourbés et devront rejoindre beaucoup plus tard. La nuit tombe et, à l'est, dans le lointain, d'innombrables balles traçantes sillonnent le ciel. Le canon tonne sans désemparer.

Il est 20 heures quand nous arrivons à ALTHAUSEN mais séjour de courte durée puisqu'à 22 heures 50 un nouveau départ est donné pour le village de LIPTINGEN où nous passons la nuit dans le vaste château des HOHENZOLLERN.

Le 23 avril 1945

Départ à 7 heures 30 sur l'axe EBERSBACH, MUSBACH, BIERSTETTEN et REICHENBACH. Nous effectuons plusieurs patrouilles, toutes particulièrement délicates car les SS sont signalés dans la région.

L'AM SURCOUF, affectée depuis la veille au 1er peloton, est mise à la disposition d'un lieutenant de Zouaves pour appuyer l'avance de son détachement, mais pour une courte durée car la blindée, très fatiguée, n'avance que péniblement et, dans cette situation difficile, tombe nez à nez avec un convoi allemand qui redescendait sur le village occupé par l'escadron.

Après plusieurs coups au but, dont la destruction de deux camions, les armes s'enrayent. Les mitrailleuses de 20 mm allemandes se déchaînent alors sur l'AM. Les balles explosives percutent les branches de l'arbre sous lequel s'est posté la blindée. Mais l'équipage SANGUAY, SAINT-POL et DABERT, parvient à rejoindre le village après que les paquetages, ailes et blindage, eussent été sérieusement poinçonnés.

La journée se poursuit par une lente progression sur STEINHAUSEN, GRODT, INGOLDINGEN, SCHWEINHAUSEN, UMMENDORF, HAÜSERN et RINGSCHNAIT, OCHSENHAUSEN et EICHEN.

A 20 heures, une reconnaissance est lancée sur les ponts de DIETENHEIM et de TELLINING, enjambant l'ILLER, mais la mission ne peut être menée à bien en raison de l'heure tardive. Un peu plus tard, nous prenons un léger contact à NIEDERZEL tandis que nous rencontrons une forte résistance à EULEMOOS.

Nous arrivons à 21 heures à GUTTENZELLE d'où quelques patrouilles sont lancées mais qui ne rencontrent aucun obstacle, les Allemands se dérobant la plupart du temps à notre approche.

Le 24 avril 1945

A 7 heures nous lançons une reconnaissance sur SCHÖNEBURG et SCHWENDI, qui nous permet la capture en cours de route de 150 prisonniers à HÜRBEL. A SCHAFFHAUSEN, nous prenons liaison avec les SHERMANS du 5ème RCA, ainsi qu'avec les éléments avancés de la 7ème Armée US qui arrive du nord.

Il est 11 heures et nous sommes obligés de stopper net, les ponts sur l'ILLER étant détruits par les Allemands en déroute. Mais les Américains de la 10ème DBUS ont la chance de découvrir un pont intact à KELMUNZ et, pendant deux heures, nous avons le loisir de voir défiler devant nous la formidable machine de guerre américaine auquel l'ennemi n'est plus en mesure de résister.

Pour tuer le temps, notre ami PFRIMMER, du groupe soutien, vise un coq mais c'est le Maréchal des logis SAINT-MARC qui hérite du plomb de 5,5mm dans les fesses et doit être évacué.

Vers 14 heures, nous lançons deux reconnaissances sur WAÏN et DIETENHEIM mais les ponts, ici aussi, sont détruits. Après une pose de deux heures dans les bois, nous rejoignons DIETENHEIM.

Le soleil ayant refait son apparition nous mettons à profit cette halte pour remettre un peu d'ordre dans notre matériel qui en a bien besoin. Un chiffon à la main, je tente de refaire une beauté à notre DUGUAY-TROUIN, quand deux GI américains m'abordent me disant que leur capitaine désire me parler. A ma grande

surprise, l'officier américain, qui a installé son PC au château, est confortablement installé derrière un superbe bureau de ministre. Il me propose d'échanger pistolets contre cigarettes. Le marché est conclu et je rejoins mes camarades avec un stock important de Lucky-Strike. C'est quand même curieux que nos amis américains soient incapables de récupérer eux-mêmes sur l'ennemi les armes tant convoitées. Mystère encore lorsque ces même américains nous affirment, le lendemain matin, avoir capturé quatre canons de 88 mm avec leur personnel, qui auraient traversé pendant la nuit, selon eux, le village de DIETENHEIM que nous occupions et sans que nous nous en soyons aperçus. Bizarre, Bizarre. Enfin le soir, toujours à DIETENHEIM, où nous passons la nuit, le peloton est réuni pour un plantureux repas.

Fin de la WERHMACHT

Le 25 avril 1945

La journée entière est consacrée au nettoyage du pays. Tous les villages sont ratissés et certains d'entre eux, que nous avons traversés librement la veille, sont occupés de nouveau par la WHERMACHT dont les colonnes refluent sans désemparer vers le sud et le réduit alpin. Cette situation risquant de créer un danger sur nos arrières, ces opérations s'avèrent capitales pour notre sécurité.

L'après-midi, sous le commandement du sous-lieutenant DE LA PERSONNE, DUGUESCLIN et DUPLEIX, dévalant à toute allure, font irruption sur la place du village de LAUPERTSHAUSEN occupé par les Allemands. L'effet de surprise est immédiat. Un lieutenant-colonel, un commandant, deux capitaines, suivis de cent cinquante hommes, se rendent à nos camarades, drapeau blanc en tête. Cependant, nos camarades craignant la réaction des Allemands s'apercevant de leur supériorité numérique face à seulement neuf des nôtres, décident de boucler les officiers à l'intérieur d'un restaurant, à l'extrémité du village, tandis que les hommes, privés de leurs chefs, attendront parqués sur la place du village. Attente bien longue et angoissante pour nos camarades car ce n'est qu'à 23 heures que notre 3ème peloton, au complet, permet de ramener, bien joyeusement, tout ce joli monde à l'état major du CC2 installé à SCHWENDI.

Mon copain DAMESTOY quant à lui, au cours d'une liaison motocycliste, atterrit au beau milieu d'un village tenu par l'ennemi et profite de la stupéfaction causée par sa présence pour disparaître au plus vite et regagner nos lignes. La nuit se termine à SCHWENDI dans d'excellentes conditions de confort.

Le 26 avril 1945

Notre progression est arrêtée par suite du manque de ravitaillement en carburant. La journée se passe à SCHWENDI jusqu'à 17 heures où le départ est donné pour LAUPERTSHAUSEN où l'escadron est regroupé. La journée se termine dans le calme. Par contre, la nuit nous contraint à une garde vigilante, des éléments SS étant signalés dans le coin.

Le 27 avril 1945

A 6 heures du matin, quelques patrouilles partent en protection de convoi. D'autres prennent liaison avec les Américains qui se trouvent dans la région de MEMINGEN et se livrent, avec eux, à un troc très fructueux.

Pour notre part, nous poursuivons le ratissage de toute la région de LAUPERTSHAUSEN que nous prenons pour une véritable promenade de santé. Une fois de plus un bon gueuleton réunit le peloton mais, comme la nuit précédente, nous sommes astreints à un service de garde très pénible.

Le 28 avril 1945

A 8 heures 15 le CC2, au complet, quitte SCHWENDI en direction du sud, dont les routes sont déjà encombrées de colonnes se dirigeant vers l'AUTRICHE où nous pensons que les Allemands tenteront d'établir un camp retranché dans le réduit alpin. En cours de route nous effectuons une liaison avec un détachement de chars légers M5 de la 10ème DBUS puis, vers 11 heures, nous quittons notre "Combat-Command" pour bifurquer vers l'est en direction de LAUBACH. Nous quittons la route pour

une progression difficile en tout terrain. A notre gauche, la plaine s'étend à perte de vue. Devant nous, à l'approche des bois, le groupe Jeep met pied à terre et avance en éclaireur devant les AM afin de déjouer les pièges éventuels de nos ennemis. Mais nous avons vite l'impression que les Allemands sont déjà partis. Pourtant notre attention est attirée par des engins dissimulés le long de la lisière des bois. A mesure que nous approchons le contour de ces engins se précise et c'est avec stupéfaction que nous découvrons I5 bimoteurs, en excellent état, dissimulés tant bien que mal sous le couvert des arbres et cloués au sol, faute de carburant. Notre prise est de taille et démontre bien la misère de l'ennemi et l'effondrement de la WEHRMACHT dans tous les domaines. Nous prenons position dans une ferme toute proche tout en prenant bien soin de protéger notre butin jusqu'à l'arrivée de l'infanterie qui s'en chargera à son tour.

Une fois libérés, nous poursuivons nos patrouilles dans les environs de LAUBACH, région parsemée de petits bois qui servent de refuge à de nombreux fugitifs. En cours de patrouille, notre ami LAPEIRE déclenche accidentellement le tir de sa mitrailleuse et crève le radiateur d'une de nos ACAM qui doit être prise en remorque.

A 20 heures, nous rejoignons le reste de l'escadron à STEINENTHAL où nous passons la nuit.

Le 29 avril 1945

Au petit jour, départ en trombe. Tout le monde est joyeux et se sent une âme de conquérant. Nous roulons à présent dans les ALPES bavaroises dont le magnifique décor et les sites pittoresques nous font presque oublier que nous sommes en guerre.

Quelques heures plus tard, la formidable chaîne des montagnes du TYROL autrichien apparaît à nos yeux émerveillés. Nous atteignons LEUTKIRCH où nous stationnons une petite demi-heure.

Mis à la disposition du groupement DE BEAUFORT, nous prenons le chemin des montagnes. Une épaisse couche de neige recouvre les routes ainsi que les immenses forêts de sapins qui nous entourent, aussi c'est une étape très dure pour nos blindées qui témoignent d'une certaine fatigue. De mon côté, quelques frissons passagers me font craindre une nouvelle crise de palu, mais ce ne sera qu'une fausse alerte.

Au détour d'un chemin, un incident qui aurait pu avoir de graves conséquences est évité de justesse. Un "soldat allemand", et pas n'importe lequel, un gosse de treize ans, est capturé le PANZERFAUST à la main, au moment où il allait l'utiliser précisément au passage de l'AM de notre chef d'escadron, le capitaine BLASSELLE. Mais la promptitude de notre intervention permet de le désarmer à temps. Interrogé, il pleurniche et sera remis entre les mains de l'état-major de notre CC2.

A midi, nous atteignons KIMRASTOFFEN et continuons toujours à grimper. Quelques civils, terrorisés à notre approche, sont débusqués d'un tas de bois où ils essayaient de se dissimuler. Ils nous révèlent le pays infesté de SS ainsi que de "Volksturm" armés de Bazookas. Nous continuons avec prudence notre progression qui nous amène à VIGENSBACH et BUCHENBERG, sous une tempête de neige. Tard dans la soirée, la liaison est prise avec l'escadron BERTHET du 5ème RCA à WINGEN. Au retour de patrouille, de passage dans une ferme, le peloton capture 50 prisonniers qui se disent brancardiers, ce que nous ne sommes pas en mesure de vérifier. Néanmoins, ceux-ci

sont chargés sur les capots et ramenés vers 20 heures à l'état-major du CC2. Nous passons la nuit dans une grande villa au centre de BUCHENBERG. Chacun y trouve un lit où il peut goûter un repos bien gagné.

Le 30 avril 1945

Départ au lever du jour. Des patrouilles sont effectuées en vue de reconnaître les points de passage sur l'ILLER entre KEMPTEN et IMMENSTADT, et de l'axe SULZBERG, WERTACH, HINDELANG.

Nous arrivons à WERTACH dans la matinée, en même temps que l'infanterie américaine qui se préparait à monter une action sur HINDELANG. Comme il fait un froid terrible, et dans l'attente de nouveaux ordres, nous nous réfugions dans un restaurant où nous réchauffons nos membres engourdis.

Alors que les flocons de neige se remettent à tomber nous avons le loisir d'observer, dans le lointain, sur le vaste plateau dénudé qui s'étale devant nos yeux, une multitude de petites silhouettes à l'aspect fantomatique s'agitant frénétiquement au milieu du champ de neige. Renseignements pris, ce sont les avant-gardes de l'armée soviétique venant faire leur jonction avec les troupes du front de l'ouest, mais nous n'aurons pas le loisir de pouvoir vérifier ces affirmations.

Départ vers 16 heures en direction de HINDELANG que nous débordons par l'ouest.

A 18 heures, avec le soutien du 2ème peloton, nous prenons le village de KRANZEGG que l'ennemi vient d'évacuer. Nous

progressons rapidement sur REMENBERG, sous une pluie battante, où nous prenons liaison avec le groupement GELIOT.

A 20 heures, nous rejoignons WERTACH où nous retrouvons l'escadron. Nous passons la nuit bien au chaud dans un excellent hôtel mais, vigilance oblige, éternelle vigilance, je prends ma garde, blotti dans un trou, la crosse de la mitrailleuse de 30 en main, mon copain GOBERT à mon côté. Il est minuit et il fait un froid sibérien. Adossés au village endormi, enveloppés dans nos couvertures, sous la clarté blafarde de la lune, nous surveillons la plaine enneigée autour de nous. Mais l'ennemi a disparu sur tous les fronts. Nous savons bien que nous vivons
ici notre dernière nuit de garde face à l'ennemi et que cette journée du 1er mai qui s'achève est la dernière de cette glorieuse campagne d'ALLEMAGNE. Depuis ce matin, toutes nos patrouilles n'ont rencontré que le vide en face d'elles. L'"Invincible WEHRMACHT" a disparu. Mais ce soir, notre première grande victoire, c'est d'être là, parmi les vivants, malgré ce perpétuel duel avec le destin et ce jeu de hasard avec la mort. "Tant qu'il en restera Un" c'est fini (Acta est Fabula).

Le 2 mai 1945

A 13 heures, nous arrivons à KEMPTEN. La ville est sous la neige et tous les véhicules de l'escadron sont rassemblés sur la place, le long de la cathédrale. Nous occupons un hôtel luxueux dont les occupants ont eu deux heures pour évacuer les lieux. Aussitôt arrivés, nous sommes placés en situation d'alerte afin d'aller dégager, en montagne, une colonne américaine en mauvaise posture. En attendant le départ, nous percevons un lot de sous-vêtements chauds qui nous seront bien utiles. Nous découvrons également, sur une voie de garage, un train de la croix rouge renfermant cigarettes, tabac et tenues de campagne neuves,

destinées aux soldats anglais prisonniers. Nous en faisons une ample provision, nos amis les Anglais n'en auront plus besoin.

Vers 18 heures, l'état d'alerte est levé et nous nous installons confortablement dans nos luxueux appartements.

Le soir, l'escadron est rassemblé en armes pour une petite cérémonie à la mémoire de nos disparus, puis chacun vaque à ses occupations favorites. Je fais des photos. Pendant ce temps, le brigadier BROCHARD, mon nouveau compagnon qui a remplacé André PETITDEMANGE comme conducteur de la DUGUAY-TROUIN, camarade bien sympathique mais affligé d'une kleptomanie aiguë et chronique, emploie son temps à fouiner dans les recoins, fouillant un placard ou fracturant un tiroir, à la grande fureur du lieutenant TREHU que le hasard malencontreux amène toujours au moment où notre Arsène LUPIN d'occasion est en train d'opérer.

Le 5 mai 1945

Vers midi, un grand repas réunit le peloton en l'honneur de notre belle et charmante assistante sociale "Mademoiselle Jacqueline", marraine du peloton. A la fin du repas, sur ordre du lieutenant TREHU, c'est à moi que revient l'honneur d'accompagner la demoiselle pour un aller-retour au PC du CC2 qui stationne à 30 kilomètres de KEMPTEN. Un prisonnier de guerre belge, libéré le matin, complétera mon équipage.

Mais la VL que je dois conduire vient d'être réquisitionnée et le collier qui maintient l'axe du volant de direction a été sectionné. Aussi, tout le long du chemin, je supporte le poids du volant qui a tendance à se poser sur mes genoux et bloquer la direction mais j'effectue ma mission sans problème, malgré la présence sur la

route d'un cheval fou qui menace de se jeter sur nous à chaque instant. De retour à KEMPTEN, nous restons au repos jusqu'au 7 mai.

Le 7 mai 1945

Après une étape de 45 kilomètres, nous arrivons à WALDSEE. C'est une jolie petite station des ALPES bavaroises. Les AM sont alignées à l'entrée du village, sur un terrain bordant la route à côté d'un vaste hangar qui nous servira d'abri pour la nuit. Les heures s'égrainent sans qu'aucun nouvel ordre de marche ne vienne troubler notre sérénité. Le soleil est radieux et nous profitons un peu de ces quelques heures de détente.

A 18 heures l'escadron au complet est rassemblé en carré sur la petite place du village. Les officiers ont coiffé leur calot d'arme. Il doit se passer quelque chose.

Le capitaine BLASSELLE fait son entrée et, après le salut aux couleurs, nous annonce la nouvelle : La guerre est finie, l'ALLEMAGNE a capitulé.

Puis, l'appel des morts, puis le baisser des couleurs.

Tout ceci parait d'une banalité extrême et aucune expression de joie ou d'émotion n’apparaît sur les visages. Nous avons l'impression qu'un grand vide s'ouvre en face de nous et qu'un rêve ou un cauchemar vient de se terminer après une nuit de fièvre. Aussi, après le « Rompez les rangs », tout redevient banal, une page est tournée.

Un peu plus tard, assis sur un banc en compagnie de SANCHEZ, mon ancien compagnon de DUGUESCLIN, nous grillons une

cigarette en évoquant l'événement. Passe un camarade du 2ème peloton dont j'ai oublié le nom et qui tient absolument à nous prendre en photo avec son nouvel appareil « acheté » la veille.

Deux jeunes et jolies mädchen qui passent par-là sont ravies de poser avec nous. Nous les prenons sur nos genoux. Je ne verrai jamais les photos mais je n'oublierai pas, un certain soir, au pied du TYROL autrichien, les quelques heures passées auprès de cette fille aux yeux bleus, dans notre nouvel univers de paix, le soir du 7 mai 45, le soir où les armes se sont tues.

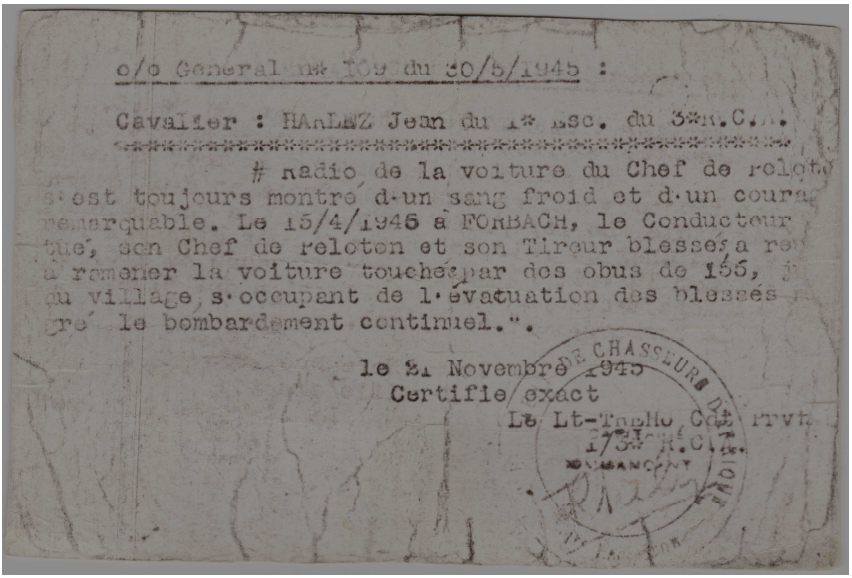
Mais tout a une fin et le soir même, à 23 heures, notre Première Division Blindée au complet rejoignait, après une étape de 250 kilomètres, ses nouveaux cantonnements de paix dans le PALATINAT.

(L'acte de reddition allemand est signé le 7 mai à REIMS, pour le front occidental, par les généraux EISENHOVER et JOLD, et sera confirmé le 8 mai à BERLIN, pour l'ensemble du front, par les généraux EISENHOVER, DELATTRE, MONTGOMERY, YOUKOV, ainsi que par le maréchal KEITEL, pour l'ALLEMAGNE)

*

CITATION

Le Colonel LEHR, Commandant le CC2
de la Première Division Blindée cite à
l'ordre de la Brigade :
le Cavalier HARLEZ Jean
du 1er Escadron , 3ème RCA.



o/o General n° 109 du 30/5/1945 :

Cavalier : HARLEZ Jean du 1er Esc. du 3ème R.C.A.

" Radio de la voiture du Chef de peloton s'est toujours montré d'un sang froid et d'un courage remarquable. Le 15/4/1945 à FORBACH, le Conducteur tué, son Chef de peloton et son Tireur blessés, a réussi à ramener la voiture touchée par des obus de 155, jusqu'au village, s'occupant de l'évacuation des blessés malgré le bombardement continuel.".

le 21 Novembre 1945
Certifié exact
Le Lt-Trésorier Cdt rtvt
173e R.C.A.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre
avec Etoile de Bronze.

EPILOGUE

L'occupation commence, WINDEN, dans le PALATINAT, puis ODERNHEIM, puis BERLIN.

A Odernheim (août 1945)

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Nos relations avec la population civile, hier notre ennemie, sont tout ce qu'il y a de coopératif et même sympathique avec une certaine tranche féminine de la population.

A BERLIN, nos alliés d'hier, les Soviétiques, sont à l'origine d'incessantes provocations et d'incidents qui se terminent même par des enlèvements et des disparitions, surtout lorsqu'il s'agit de soldats anglais ou américains. Aussi nous évitons autant que faire

se peut la fréquentation des abords du secteur soviétique qui nous est d'ailleurs interdit.
Après le défilé interallié de la victoire, le 7 septembre dans l'avenue "Unter den Linden", nous rentrons de nouveau à ODERNHEIM.

Puis c'est le grand retour de notre 1ère DB dans la région de FONTENAY LE COMTE, que nous rejoignons par chemin de fer. Là aussi, les jours se suivent et les effusions joie exprimées l'année précédente par la population sont déjà évanouies, pour faire place bien souvent à de l'indifférence, quand ce n'est pas à de l'hostilité pure et simple.

Quelquefois, la traversée de petites gares du centre de la FRANCE, donne lieu à de petites manifestations de "sympathie" de la part "d'employés du rail" qui, le point levé, nous gratifient du titre de "fascistes".

Tout cela nous laisse un goût amer dans la bouche. Mais ce ne sont que les prémices..... D'autres désillusions, bien plus grandes et bien plus lourdes de conséquences, m'attendront plus tard à mon retour en Algérie... Mais ceci est une autre histoire.

*

GLOSSAIRE

DB	Division Blindée
CC	Combat Command
RCA	Régiment de Chasseurs d'Afrique
RTA	Régiment de Tirailleurs Algériens
RTM	Régiment de Tirailleurs Marocains
RSAR	Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance
RICM	Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc
RCCC	Régiment Colonial de chasseurs de chars
GERD	Groupe d'Escadron de Réparation Divisionnaire

1ère DMI ou 1ère DFL	Division Française Libre
9ème DIC	Division d'Infanterie Coloniale
3ème DIA	Division d'Infanterie Algérienne.
2ème DIM	Division d'Infanterie Marocaine
4ème DMM	Division Marocaine de Montagne

Le 1er escadron du 3ème RCA, comme les 6 escadrons qui composent notre régiment, mis à part l'escadron "Hors Rang" des services, comprend trois pelotons de combats et un peloton 'échelon services'.

AM Automitrailleuse armée d'un canon de 37 et d'une mitrailleuse de 30.
ACAM DODGE 4 roues armé d'un mortier de 60 ou d'un canon de 37 tracté.
Char M8 léger de 15 tonnes armé d'un obusier de 75 et d'une mitrailleuse de 50.
TD Tank Destroyer armé d'un canon de 76'2 et d'une mitrailleuse de 50.